



LA  
SAINTETÉ  
DE  
DIEU

R.C. Sproul

© 2020 Publications Chrésiennes Inc. Tous droits rrservs.  
La reproduction, la transmission ou la saisie informatique du  
prsent ouvrage, en totalit ou en partie, sous quelque forme  
ou par quelque procdd que ce soit, lectronique, photogra-  
phique ou mcanique est interdite sans l'autorisation crite de  
l'diteur. Pour usage personnel seulement.

Toute citation de 500 mots ou plus de ce document est  
soumise une autorisation crite de Publications Chrésiennes  
([info@pubchret.org](mailto:info@pubchret.org)). Pour toute citation de moins de 500 mots  
de ce document le nom de l'auteur, le titre du document, le  
nom de l'diteur et la date doivent tre mentionns.

« J'ai lu et relu ce livre à de nombreuses occasions. À chaque lecture, il saisit mon âme et m'humilie tant la sainteté de Dieu révèle l'immense dépravation de mon cœur. Ce livre m'amène immanquablement à contempler la beauté immaculée du Seigneur Jésus. R. C. Sproul dépeint avec solennité la sainteté de Dieu, tout en montrant qu'elle s'accompagne d'une vérité bienveillante : à travers Christ, nous pouvons nous approcher de Dieu avec un cœur rempli d'émerveillement en attendant de voir le Seigneur dans toute sa gloire et sa sainteté. Ce livre vous conduira à vous agenouiller et à poursuivre la sainteté dans votre propre vie. »

– **Florent Varak**, pasteur, auteur, directeur international du développement des Églises Encompass, professeur à l'Institut biblique de Genève

« La manière dont nous vivons notre foi est influencée en grande partie par notre compréhension de la sainteté de Dieu. Avec la pédagogie et la profondeur qu'on lui connaît, R. C. Sproul nous conduit dans une étude minutieuse de l'attribut divin qui nous révèle plus que tous les autres la nature profonde de Dieu. Ce livre m'a aidé non seulement à mieux saisir le sens de la sainteté de Dieu, mais à désirer la contempler et la faire mienne. »

– **Raphaël Charrier**, pasteur de l'Église Chrétienne Évangélique de Grenoble ; blogueur sur [toutpoursagloire.com](http://toutpoursagloire.com)

« Lorsque nous méditons sur les notions de sainteté et de sanctification, nous nous y intéressons surtout dans une perspective anthropocentrique : le combat acharné du croyant contre le péché, sa marche avec Dieu au quotidien, sa quête d'une vie toujours plus conforme à celle de Christ... Mais avant d'être un objectif à atteindre, la sainteté s'enracine dans une perspective théocentrique : Dieu est saint. Sans cette vérité fondamentale, nous ne pouvons comprendre qui est ce Maître auquel nous voulons nous consacrer. Dans le présent ouvrage, R. C. Sproul oriente nos regards vers ce

fondement éternel et dévoile à nos yeux les trésors inestimables de la sainteté de Dieu. »

– **Guillaume Bourin**, pasteur de l'Église réformée baptiste de la Trinité ; auteur du livre *Je répandrai sur vous une eau pure* ; fondateur du blog *Le Bon Combat* ; directeur de l'Institut Biblique #Transmettre

« Tout chrétien qui prend au sérieux sa croissance spirituelle a besoin de lire *La sainteté de Dieu*. Ce livre m'a beaucoup aidé personnellement. »

– **Jerry Bridges**, auteur de *Vers une vie sainte*

« Lorsque j'ai entendu R. C. Sproul enseigner sur la sainteté de Dieu pour la première fois, j'ai vu la splendeur et la majesté stupéfiantes de la sainteté de Dieu sous un jour nouveau. Émerveillé, j'ai compris que la sainteté ne se résumait pas à un attribut divin parmi tant d'autres ; elle réside au cœur même de tout ce que Dieu est et fait. J'ai alors découvert que c'était précisément le message que l'Église de notre génération devait entendre de toute urgence – ce qui est encore le cas aujourd'hui. Presque une décennie après avoir entendu cette série de prédications pour la première fois, son message stimule encore ma réflexion et ravive mon cœur. »

– **John MacArthur**, pasteur de la Grace Community Church à Sun Valley, en Californie

« En passant l'autre jour près de mon exemplaire de ce classique, je l'ai ouvert au hasard. Et je n'ai pu me résoudre à le refermer avant d'avoir fini de lire l'analogie captivante que Sproul y présentait. Or, c'est ce qui m'arrive chaque fois. Sproul n'a pas son pareil pour traiter n'importe quel sujet avec profondeur, clarté et réalisme biblique. *La sainteté de Dieu* est mon livre préféré de R. C. Sproul du fait qu'il touche le cœur de l'identité de Dieu. »

– **John Piper**, auteur de *L'adoration et la prédication*

« D'une écriture rafraîchissante, ce livre nourrit l'âme. Je ne connais de thème plus nécessaire à réintégrer dans la vie de l'Église d'aujourd'hui que celui de la sainteté de Dieu, et ce livre compte parmi les meilleurs jamais écrits sur le sujet. »

– **David F. Wells**, professeur et chercheur émérite du Gordon-Conwell Theological Seminary ; auteur de *Reformed Theology in America*

« *La sainteté de Dieu*, de R. C. Sproul, est un classique de la littérature réformée du xx<sup>e</sup> siècle. Peu de choses importent plus que de comprendre la sainteté de Dieu et de l'adorer avec révérence et admiration. Je suis ravi qu'il soit réédité au profit d'une nouvelle génération. »

– **Derek W. H. Thomas**, titulaire de la chaire John E. Richards et professeur de théologie systématique et pastorale au Reformed Theological Seminary-Jackson ; ministre responsable de l'enseignement de la First Presbyterian Church à Jackson, Mississippi ; directeur de la rédaction de l'Alliance of Confessing Evangelicals

« Selon le mandat biblique, chaque génération est tenue de transmettre à la génération suivante un héritage qui honore le Seigneur et qui propulsera celle-ci avec une perspicacité et des exhortations enracinées dans l'Évangile glorieux de notre Sauveur, Jésus-Christ. Dans *La sainteté de Dieu*, R. C. Sproul devient ce transmetteur. »

– **Harry Reeder III**, pasteur principal de la Briarwood Presbyterian Church à Birmingham, Alabama

« Il n'y a rien de plus important dans la vie chrétienne que de comprendre qui est Dieu. Dans ce livre, Sproul nous l'explique et nous exhorte à remettre en question notre conception des profondeurs de la sainteté de Dieu. Une saine réflexion à ce sujet exige que nous nous voyions tels que nous sommes, que nous nous repentions



de nouveau et que nous revenions à lui mus par un dévouement accru. Voilà un message indispensable. »

– **Gerald Bray**, professeur de recherche en théologie à la Beeson Divinity School de la Samford University ; auteur de *Holiness and the Will of God*

« S'il est vrai, comme Calvin l'a dit, que nous n'avons de plus grand besoin que celui de connaître Dieu, nous avons aussi précisément besoin à notre époque de le connaître dans sa sainteté. En négligeant ce thème, nous avons gravement amputé notre vie et notre témoignage chrétiens. Puisse Dieu utiliser ce livre pour bénir et édifier une nouvelle génération de lecteurs. »

– **Eric J. Alexander**, pasteur principal à la retraite de la St. George's Tron Church à Glasgow, Écosse

LA  
SAINTETÉ  
DE  
DIEU

R.C. Sproul

Édition originale en anglais sous le titre :  
*The Holiness of God*  
Copyright © 1985, 1998 par R. C. Sproul.  
Publié par Tyndale House Publishers, Inc.  
Carol Stream, Illinois, U.S.A.  
Tous droits réservés. Traduit et publié avec permission.

Pour l'édition française :  
*La sainteté de Dieu*  
© 2020 Publications Chrésiennes, Inc.  
Publié par Éditions Impact  
230, rue Lupien, Trois-Rivières (Québec)  
G8T 6W4 – Canada  
Site Web : [www.editionsimpact.org](http://www.editionsimpact.org)  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Traduction : Marie-Andrée Gagnon  
Adaptation de couverture et mise en pages : Rachel Major

ISBN (broché) : 978-2-89082-390-7  
ISBN (eBook) : 978-2-89082-410-2

Dépôt légal – 1<sup>er</sup> trimestre 2020  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

« Éditions Impact » est une marque déposée de Publications Chrésiennes, Inc.

À moins d'indications contraires, toutes les citations bibliques sont tirées de la Nouvelle Édition de Genève (Segond 1979) de la Société Biblique de Genève. Avec permission.



*À Kaki et Ryan,  
ainsi qu'à leur génération,  
afin qu'ils puissent vivre  
une nouvelle réforme.*



# Table des matières

<i>Remerciements</i> .....	11
1 Le Saint-Graal .....	13
2 Saint, saint, saint .....	27
3 Le redoutable mystère .....	47
4 L'aspect terrifiant de la sainteté .....	59
5 La folie de Luther .....	87
6 La justice sainte .....	111
7 Guerre et paix avec le Dieu saint .....	147
8 Soyez saints, car je suis saint .....	171
9 Dieu entre les mains de pécheurs en colère .....	189
10 Regarder au-delà des ombres .....	201
11 Espace saint et temps saint .....	219
<i>Notes</i> .....	235



# Remerciements

Je tiens à remercier tout spécialement Wendell Hawley pour la gentillesse, la bonté et les encouragements qu'il m'a prodigués au cours de ma rédaction. Je dois toute clarté dans mes propos à mon épouse, Vesta, qui est la plus redoutable et la plus impitoyable de mes réviseurs.



## CHAPITRE 1

# Le Saint-Graal

*« Gaiement accoutré, un galant chevalier avait  
longtemps voyagé à l'ombre et au soleil, chantant  
sa chanson et cherchant El Dorado. »*

*Edgar Allan Poe*

**J**e me sentais poussé à quitter la pièce. Une sommation profonde et indéniable était venue troubler mon sommeil ; quelque chose de saint m'appelait. Le seul son à se faire entendre était le tic-tac du réveil sur mon bureau. Il était diffus et irréel, comme s'il retentissait dans un caisson immergé à des brasses de profondeur. J'avais atteint le seuil du sommeil, là où se brouille la ligne délimitant le conscient et l'inconscient. Je restai en suspens et en équilibre précaire à la frontière, où les sons du monde extérieur parviennent encore à s'immiscer dans la quiétude du cerveau et où l'on est sur le point de céder à la nuit. Endormi, sans l'être encore tout à fait. Éveillé, mais pas alerte. Encore vulnérable aux sommations intérieures « Lève-toi. Sors de cette chambre. »

Ces dernières s'intensifièrent, devenant plus pressantes et impossibles à faire taire. Un sursaut d'éveil me fit me redresser et



sortir mes jambes du lit dans un seul mouvement. Aussitôt, le sommeil me fuit et mon corps s'activa avec détermination. Quelques secondes plus tard, j'étais habillé et je sortais déjà du dortoir. Un rapide coup d'œil au réveil avait imprimé l'heure dans ma tête. Il était minuit moins dix.

L'air froid de la nuit avait changé la neige du matin en une couverture dure qui crissait sous mes pas tandis que je me dirigeais vers le centre du campus. La lune jetait un reflet d'une pâleur fantomatique sur les bâtiments de l'université, aux gouttières desquelles pendaient des glaçons géants – un égouttement d'eau en suspens, de solides poignards de glace qui ressemblaient à des crocs gelés. Aucun architecte humain n'aurait pu concevoir ces gargouilles naturelles.

Les engrenages de l'horloge au haut de l'Old Main Tower se mirent à grincer, et les aiguilles se rejoignirent à la verticale. J'entendis le gémissement sourd du mécanisme pendant une fraction de seconde avant que le carillon commence à sonner. Quatre tintements musicaux signalèrent l'heure tapante. Les douze coups de minuit les suivirent de manière régulière. Comme toujours, je les comptai mentalement pour vérifier si une erreur de calcul s'y serait glissée. Mais leur nombre était toujours juste. La tour laissa échapper exactement douze coups comme un juge en colère aurait martelé du métal.

La chapelle se trouvait dans l'ombre de l'Old Main Tower. Sa porte était faite de chêne massif et surmontée d'un arc gothique. Je l'ouvris et m'empressai d'entrer dans le narthex. La porte se referma derrière moi dans un claquement qui ricocha sur les murs de pierre de la nef.

L'écho me surprit. Il contrastait étrangement avec les sonorités des services qui se tenaient chaque jour dans la chapelle, où le bruit des étudiants allant s'asseoir chacun à sa place étouffait

celui de l'ouverture et de la fermeture des portes. Le vide de minuit amplifiait maintenant le son de la porte.

Je m'attardai un instant dans le narthex, accordant à mes yeux quelques secondes pour s'adapter à la pénombre. Un faible éclat de lune filtrait par les vitraux discrets. Je pouvais discerner le contour des bancs et l'allée centrale conduisant aux marches du chœur. Un formidable sentiment d'espace m'envahit, accentué par les arcades du plafond. Ces dernières semblaient inviter mon âme à s'élever, comme si leur hauteur évoquait une main géante descendue pour me cueillir.

J'avançai d'un pas lent, mais décidé, vers les marches du chœur. Le son de mes chaussures sur le sol de pierre évoquait des images terrifiantes de soldats allemands heurtant le pavé de leurs bottes ferrées. Chacun de mes pas résonnait dans l'allée centrale tandis que j'approchais du chœur moquetté.

Je tombai là, à genoux. J'avais atteint ma destination. J'étais prêt à rencontrer la source des sommations qui avaient perturbé mon repos.

J'avais adopté une posture de prière, mais je n'avais rien à dire. Je restai ainsi en silence, permettant à la présence d'un Dieu saint d'emplir mon être. J'avais le cœur qui battait à tout rompre. Un frisson me parcourut la colonne jusqu'à la nuque. La peur me saisit. Je résistai à la tentation de fuir la présence pressentie qui m'empoignait.

La terreur se dissipa, mais pour être aussitôt remplacée par une autre vague. Celle-ci était différente. Elle submergea mon âme d'une paix inexprimable, une paix qui procura instantanément le repos à mon esprit agité et me mit à l'aise dans ce lieu. J'eus envie d'y flâner. À ne rien dire. À ne rien faire. À simplement m'imprégner de la présence de Dieu.

Ce moment transforma ma vie. Au plus profond de mon esprit, quelque chose se régla une fois pour toutes. Dès lors, je ne

pourrais plus jamais revenir en arrière ; l’empreinte indélébile de sa toute-puissance ne disparaîtrait jamais. J’étais seul avec Dieu. Un Dieu saint. Un Dieu merveilleux. Un Dieu capable de me terrifier en une seconde et de m’apaiser la seconde suivante. Je sus à ce moment-là que j’avais goûté au Saint-Graal. Une nouvelle soif était née en moi que rien ici-bas ne pourrait entièrement éteindre. Je résolus d’en apprendre davantage sur ce Dieu qui vivait dans de sombres cathédrales gothiques et qui envahissait mon dortoir pour me tirer d’un sommeil paisible.



Qu’est-ce qui pouvait bien amener un étudiant de l’université à rechercher la présence de Dieu à une heure aussi tardive ? Quelque chose s’était produit dans une salle de cours l’après-midi même qui me conduisit à la chapelle. J’étais alors nouvellement chrétien. Ma conversion avait été soudaine et frappante en ce sens qu’elle constituait pour moi une réplique du chemin de Damas. Ma vie avait pris un virage à cent quatre-vingts degrés, et j’aspirais de tout mon être à faire connaître la bonté de Christ. Une nouvelle passion me consumait. Étudier la Bible. Apprendre à prier. Surmonter les vices qui minaient mon caractère. Gagner en grâce. Je voulais désespérément que ma vie serve à Christ. Mon âme chantait : « Seigneur, je veux être chrétien. »

Il n’en reste pas moins que quelque chose manquait à ma vie chrétienne naissante. J’avais beaucoup de zèle, mais celui-ci était marqué par la superficialité, un genre de simplicité qui faisait de moi une personne unidimensionnelle. J’étais une sorte d’unitarien, un unitarien de la deuxième personne de la Trinité. Je savais qui était Jésus, mais Dieu le Père demeurait entouré de mystère. Il m’était caché, une énigme pour mon esprit et un inconnu pour mon âme. Un voile épais lui recouvrait le visage.

Mon cours de philosophie a changé cela.

Ce cours m'indifférait. J'étais impatient d'avoir enfin satisfait à ses pénibles exigences. J'avais choisi de faire une spécialité en études bibliques et les spéculations abstraites dont on discutait dans le cours de philosophie n'étaient, selon moi, que pure perte de temps. Je ne voyais pas l'intérêt d'écouter des philosophes se quereller au sujet de la raison et du doute. Je n'y trouvais aucune nourriture pour mon âme, rien pour captiver mon imagination, que des tracasseries intellectuelles ennuyeuses et épineuses qui me laissaient de glace. Jusqu'à ce fameux après-midi d'hiver.

Ce jour-là, le cours magistral portait sur le philosophe chrétien nommé Aurèle Augustin. Au fil de l'Histoire, l'Église catholique romaine en était venue à le canoniser. Tout le monde parlait de lui en l'appelant Saint-Augustin. Le professeur nous enseigna la perception qu'Augustin entretenait de la création du monde.

Je connaissais déjà bien le récit biblique de la Création. Je savais que l'Ancien Testament débutait ainsi : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. » Par contre, je n'avais jamais vraiment réfléchi à l'acte originel de la Création. Or, Augustin s'est penché sur ce glorieux mystère et a soulevé cette question : « Comment cela s'est-il produit ? »

« Au commencement... ».

On dirait le début d'un conte de fées : « Il était une fois. » L'ennui, c'est qu'au commencement, le temps n'existait pas tel que nous l'entendons, comme « une fois ». Nous concevons les débuts comme des points de départ situés au milieu d'une période de l'Histoire. Cendrillon avait une mère et une grand-mère. Son histoire, qui « était une fois », ne se situe pas au commencement absolu. Avant Cendrillon, il y avait des rois et des reines, des rochers, des arbres, des chevaux, des lièvres et des jonquilles.

Qu'y avait-il avant le commencement du livre de la Genèse ? Les personnes que Dieu a créées n'avaient ni parents ni grands-parents.

Elles n'avaient pas de livres d'Histoire à lire, puisque l'Histoire n'existait pas. Avant la Création, il n'y avait ni rois, ni reines, ni rochers, ni arbres. Il n'y avait rien ; rien, bien entendu, à l'exception de Dieu.

C'est alors que mon cours de philosophie m'a donné la migraine. Avant le commencement du monde, il n'y avait rien. Mais qu'est-ce donc que « rien » ? Avez-vous déjà essayé de ne penser à rien ? Où peut-on le trouver ? Nulle part, de toute évidence. Pourquoi ? Parce que ce n'est rien, et rien n'existe pas. Il ne peut exister, car s'il existait, ce serait quelque chose et non rien. La migraine est-elle en train de vous venir ? Réfléchissez-y un instant. En fait, je ne peux pas vous demander d'« y » réfléchir, puisque ce « y » n'existe pas. Je ne peux qu'affirmer que « rien n'est pas ».

Par conséquent, pouvons-nous ne réfléchir à rien ? Non. C'est tout simplement impossible. Si nous tentons de ne penser à rien, nous finissons toujours par penser à quelque chose. Dès l'instant où je me mets à ne penser à rien, je commence à m'imaginer beaucoup d'air « vide ». Il reste que l'air est quelque chose. Il a un poids et une substance. Je le sais en raison de ce qui se produit lors d'une crevaison.

Jonathan Edwards a dit un jour que rien, c'est ce dont rêvent les pierres. Cela ne nous aide pas beaucoup. Mon fils m'a offert une meilleure définition pour *rien*. Lorsqu'il était en première du lycée, je lui ai demandé à son retour de l'école : « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui, fiston ? » Chaque jour, il me répondait la même chose : « Rien. » La meilleure explication que je puisse donner à « rien » est donc la suivante : « ce que mon fils faisait durant sa première année du lycée ».

Notre compréhension de la créativité implique le fait de façonner et de composer à partir de peinture, d'argile, de notes sur papier ou toute autre substance. Notre vécu ne nous permet pas de trouver de peintre qui peigne sans peinture, d'auteur qui écrive

sans mots ni de compositeur qui compose sans notes. Les artistes commencent tous par *quelque chose*. Façonner, former ou réarranger d'autres matières, voilà ce que font les artistes. Ils ne travaillent jamais avec rien.

Augustin a enseigné que Dieu a créé le monde à partir de rien. La Création est quelque chose que le magicien a fait apparaître comme un lapin sorti d'un chapeau. Sauf que Dieu n'avait pas de lapin, ni même de chapeau.

Mon voisin est un habile menuisier. Une de ses spécialités est la construction d'armoires pour magiciens professionnels. Il m'a fait visiter son atelier et m'a montré comment on fabrique des boîtes et des armoires de magicien. Le truc réside dans un jeu de miroirs astucieux. Lorsque le magicien entre en scène et montre une boîte ou un chapeau vide, on ne voit que la moitié de cette boîte ou de ce chapeau. Prenons le chapeau « vide ». On fixe un miroir au milieu du chapeau. Ce miroir reflète le côté vide du chapeau, à l'identique. L'illusion d'optique donne l'impression de voir les deux côtés d'un chapeau vide. En réalité, on n'en voit que la moitié. L'autre moitié a tout l'espace requis pour cacher des colombes d'un blanc immaculé ou un lapin bien dodu. Il n'y a rien de magique dans tout cela, n'est-ce pas ?

Dieu n'a pas créé le monde à l'aide de miroirs. Pour cela, il aurait eu besoin d'un demi-monde pour commencer et d'un miroir géant pour cacher l'autre moitié. La Création implique l'entrée en existence de tout ce qui est, y compris les miroirs. Dieu a créé le monde à partir de rien. Là où il n'y avait rien, un univers est apparu soudain au commandement de Dieu.

La question reste entière : Comment a-t-il fait ? Le seul indice que la Bible nous donne, c'est que Dieu a ordonné que l'univers soit. Augustin a donné à cet acte le nom d'« impératif divin » ou de « décret divin ». Nous savons tous qu'un impératif est un

commandement. Ainsi en va-t-il d'un décret. En parlant d'un décret, Augustin n'avait pas en tête quelque chose de terrestre. Selon la définition du dictionnaire, le décret est un ordre ou un acte de volonté qui crée quelque chose.

J'écris le présent livre sur un ordinateur fabriqué par IBM. Il s'agit d'un appareil formidable et hautement sophistiqué qui est conçu pour répondre à certaines commandes. Si je fais une faute de frappe, je n'ai pas besoin de chercher ma gomme à effacer. Pour corriger mes erreurs, je n'ai qu'à activer une fonction pour que l'ordinateur s'en charge. Il travaille par décret, mais avec des pouvoirs limités. Les seuls décrets qui fonctionnent sont ceux déjà programmés dans l'ordinateur. Je serais ravi de n'avoir qu'à donner à mon ordinateur la commande : « Écris tout ce livre pour moi, STP, pendant que je vais jouer au golf. » Ma machine en est incapable. J'aurais beau lui aboyer l'ordre : « Écris ce livre ! », elle est trop têtue pour y obéir.

Les décrets de Dieu ne sont pas aussi limités. Par la seule force de son commandement divin, il peut créer tout ce qu'il veut. Il peut faire exister ce qui n'existait pas, le créant à partir de rien. Il peut accomplir ces choses au son de sa voix.

Les premiers sons émis dans l'univers émanèrent de la voix de Dieu donnant ce commandement : « Que la lumière soit ! » Il est d'ailleurs inexact de dire que ce furent les premiers sons émis « dans » l'univers, car avant la création du son, il n'existait pas d'univers pour l'accueillir. Dieu cria donc dans le vide. Peut-être s'agissait-il d'un cri primal adressé aux ténèbres vides.

Ce commandement créa ses propres molécules pour porter les ondes sonores de la voix de Dieu toujours plus loin dans l'espace. Il reste que les ondes sonores auraient mis trop de temps à s'étendre. La vitesse d'exécution de cet impératif dépassait celle de la lumière. Dès que les paroles sortaient de la bouche du Créateur,



les choses commençaient à se produire. Lorsque sa voix résonna, les astres apparurent, brillant de leur éclat inexprimable au rythme des chants des anges. La force de l'énergie divine éclaboussa le ciel comme si un kaléidoscope avait jailli de la palette d'un puissant artiste. Des comètes étincelantes se croisèrent dans tous les sens comme des feux d'artifice.

L'acte de la Création fut le premier événement de l'Histoire. Il en fut également le plus éblouissant. L'Architecte suprême regarda son plan complexe et ordonna aux confins du monde de s'établir. Il parla, et les mers se refermèrent derrière des portes closes et les nuages se remplirent de rosée. Dieu délimita les Pléiades et boucla la ceinture d'Orion. Il parla de nouveau, et la terre commença à se remplir d'arbres fruitiers. Les fleurs se mirent à éclore dans toute leur splendeur comme au printemps au Mississippi. Les tons lavande des pruniers dansèrent avec la brillance des azalées et des forsythias.

Dieu parla encore une fois, et les eaux se mirent à foisonner de vie. L'escargot se faufila sous la forme ombragée de la raie, tandis que le grand marlin perçait la surface de l'eau pour se promener sur les vagues en se propulsant avec sa queue. Dieu parla de nouveau, et le rugissement du lion et le bêlement de la brebis se firent entendre. Des quadrupèdes, des araignées à huit pattes et des insectes ailés apparurent.

Et Dieu dit que « c'était bon ».

Puis Dieu se baissa pour cueillir de l'argile qu'il façonna soigneusement, qu'il porta doucement à ses lèvres et à laquelle il insuffla la vie. L'argile se mit à bouger. Se mit à penser. Se mit à ressentir. Se mit à adorer. Elle était vivante et faite à l'image de son Créateur.

Réfléchissez à la résurrection de Lazare. Comment Jésus l'a-t-il réalisée ? Il n'est pas entré dans le tombeau où le cadavre de Lazare gisait ; il n'a pas eu à lui faire le bouche-à-bouche pour le ramener

à la vie. Il s'est tenu en-dehors du tombeau, à distance, et s'est écrié d'une voix forte : « Lazare, sors ! » Le sang commença à circuler dans les veines de Lazare, ses ondes cérébrales se mirent à pulser. Dans une explosion de vie, Lazare sortit du sépulcre en marchant. Voilà la création par décret, la puissance de l'impératif divin.

Certains théoriciens contemporains avancent que le monde fut créé par rien. Vous remarquerez la différence entre dire que le monde a été créé *à partir de* rien et dire que l'univers a été créé *par* rien. Selon cette perception moderne, le lapin sort du chapeau sans lapin, sans chapeau, sans même de magicien. La perception moderne est bien plus miraculeuse que la perception biblique. Elle soutient que rien a créé quelque chose. Plus encore, elle prétend que rien a tout créé – tout un exploit !

Il n'y a certainement personne de sérieux en cette époque où la science est reine pour affirmer que rien a créé l'univers, me direz-vous. Et pourtant, si. Il y en a en abondance. Bien entendu, ils ne présentent généralement pas leur opinion exactement en ces termes, et cela les contrarierait probablement de m'entendre l'exprimer de la sorte. Ils s'y opposeraient sans doute en disant que je caricature leur point de vue sophistiqué. D'accord. C'est vrai – ils ne disent pas que rien a créé l'univers ; ils disent que le hasard a créé l'univers.

Il reste que le hasard n'est rien. Il n'a ni poids, ni mesures, ni pouvoir. Ce n'est qu'un mot que l'on utilise pour décrire des possibilités mathématiques. Il ne peut rien faire. Il ne peut rien faire parce qu'il n'est rien. Dire que l'univers a été créé par hasard revient à dire qu'il provient de rien.

C'est un non-sens intellectuel. Quelles sont les chances que l'univers ait été créé par hasard ?

Augustin comprenait que le monde ne pouvait pas avoir été créé par hasard. Il savait que, pour accomplir la tâche, il fallait que

quelque chose ou quelqu'un en détienne le pouvoir – le pouvoir même de créer. Il savait que quelque chose ne pouvait pas venir de rien. Il comprenait que, quelque part, d'une manière ou d'une autre, quelque chose ou quelqu'un a dû avoir le pouvoir d'être. Sinon, rien n'existerait maintenant.

La Bible dit : « Au commencement, Dieu... ». Le Dieu que nous adorons est le Dieu qui a toujours été. Il est le seul à pouvoir créer des êtres, car il est le seul à avoir *le pouvoir d'être*. Il n'est pas rien. Il n'est pas le hasard. Il est l'Être absolu, celui qui a le pouvoir d'exister *par lui-même*. Lui seul est éternel. Lui seul a tout pouvoir sur la mort. Lui seul peut faire exister des mondes par décret, par le pouvoir de son commandement. Un tel pouvoir est stupéfiant, magnifique. Il mérite respect, adoration et humilité.

Ce sont les paroles d'Augustin – selon lesquelles Dieu a créé le monde à partir de rien par le seul pouvoir de sa voix – qui me conduisirent à la chapelle à minuit.



Je sais ce que c'est que d'être converti. Je sais ce que c'est que d'être né de nouveau. Je comprends aussi qu'une personne ne peut naître de nouveau qu'une seule fois. Lorsque le Saint-Esprit fait entrer notre âme dans la nouvelle vie en Christ, son œuvre ne s'arrête pas là. Il la poursuit en nous. Il continue de nous transformer.

Mon expérience en classe, m'ayant amené à réfléchir à la création du monde, ressemblait à une deuxième renaissance. C'était comme si je me convertissais, non seulement à Dieu le Fils, mais aussi à Dieu le Père. Je voulais le connaître dans sa majesté, dans sa puissance et dans son auguste sainteté.

Ma « conversion » à Dieu le Père ne s'est pas faite sans difficulté. Même si la notion d'un Dieu ayant créé tout un univers à partir de rien m'impressionnait, le fait que le monde dans lequel nous vivons était rempli de souffrance me troublait. C'était un monde rongé

par le mal. J'en vins ensuite à me poser cette question : *Comment un Dieu bon et saint a-t-il pu créer un monde aussi chaotique ?* En étudiant l'Ancien Testament, certains récits m'ont également perturbé : quand Dieu a ordonné le massacre de femmes et d'enfants et qu'il a tué Uzza sur-le-champ parce qu'il avait touché l'arche de l'alliance ; de même que d'autres récits semblant révéler un côté brutal chez Dieu. Comment pouvais-je en venir à aimer un tel Dieu ?

L'unique concept, l'idée centrale sur laquelle je tombais continuellement dans la Bible, c'était le fait que Dieu est *saint*. Ce mot m'était inconnu. Je n'étais pas certain d'en connaître la signification. J'en ai donc fait l'objet de recherches assidues et poussées. Et la question de la sainteté de Dieu me captive encore aujourd'hui. J'ai acquis la conviction qu'il s'agit de l'une des idées les plus importantes avec laquelle un chrétien puisse se battre. Elle est fondamentale dans toute notre compréhension de Dieu et du christianisme.

L'idée de la sainteté est tellement centrale dans les enseignements bibliques que l'on dit de Dieu : « Son nom est saint » (Lu 1.49). Son nom est saint parce qu'il est lui-même saint. On ne le traite pas toujours avec une sainte révérence. On traîne son nom dans la boue du monde. On s'en sert comme d'un juron, d'un prétexte à l'obscénité. La façon dont le monde conçoit son nom témoigne manifestement de son peu d'égards pour Dieu. Aucun honneur. Aucune révérence. Aucune admiration.

Si je demandais à un groupe de chrétiens quelle est la grande priorité de l'Église, je suis certain que je recevrais un vaste éventail de réponses. Certains diraient l'évangélisation, d'autres les œuvres sociales et d'autres encore la croissance spirituelle. Cependant, je n'ai jamais encore entendu qui que ce soit parler des priorités de Jésus.

Quelle est la première demande que le Seigneur fait dans sa prière ? Jésus a dit : « Voici donc comment vous devez prier : Notre

Père qui es aux cieux ! » (Mt 6.9a.) Le premier vers de cette prière ne constitue pas une requête. Il s'agit d'une forme de salutation personnelle. La prière se poursuit ainsi : « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne » (Mt 6.9b,10a). On confond souvent l'expression « Que ton nom soit sanctifié » avec une partie de la salutation, comme si elle disait « ton nom *est* sanctifié ». Dans ce cas, cette expression ne serait qu'une attribution de louanges à Dieu. Il reste que ce n'est pas ce que Jésus a dit. Il l'a énoncée sous forme de requête, de toute première requête. Nous devrions donc prier pour que le nom de Dieu soit sanctifié, que l'on considère Dieu comme saint.

Il existe un genre de séquence dans cette prière. Le royaume de Dieu ne viendra jamais là où l'on ne considère pas son nom comme saint. Sa volonté n'est pas faite sur la terre comme elle l'est au ciel si son nom est profané ici-bas. Aux cieux, le nom de Dieu est saint. Les anges le murmurent dans un silence solennel. Le ciel est un endroit où la révérence envers Dieu est absolue. Il est insensé de chercher Dieu là où Dieu n'est pas révééré.

Notre compréhension de la personne et des attributs de Dieu le Père influence chaque sphère de notre vie. Son influence s'étend bien au-delà de ce que nous appelons normalement la sphère « religieuse » de notre vie. Si Dieu est le créateur de tout l'univers, il s'ensuit donc qu'il est le Seigneur de tout l'univers. Aucune partie du monde n'échappe à sa seigneurie. Cela signifie qu'aucune partie de ma vie ne doit être hors de sa seigneurie. Ses saints attributs ont quelque chose à dire au sujet de l'économie, de la politique, de l'athlétisme, des relations amoureuses – de tout ce à quoi nous participons.

Il est impossible d'échapper à Dieu. Il n'y a nulle part où nous cacher de lui. Non seulement il pénètre chaque sphère de notre vie, mais encore il le fait dans sa majestueuse sainteté. Par conséquent, nous devons chercher à comprendre ce qu'est la sainteté. Nous ne

devons pas chercher à l'éviter. Sans elle, il ne peut y avoir ni adoration, ni croissance spirituelle, ni véritable obéissance. Elle définit notre objectif en tant que chrétiens. Dieu a déclaré : « *[Vous]* serez saints, car je suis saint » (Lé 11.44).

Pour atteindre cet objectif, nous devons comprendre ce qu'est la sainteté.

## PERMETTRE À LA SAINTÉTÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. Qu'est-ce que la sainteté de Dieu évoque en vous ?
2. Pourriez-vous décrire une occasion où la sainteté de Dieu vous a submergé ?
3. Vous sentez-vous attiré par la sainteté de Dieu ?
4. Au cours de la semaine à venir, comment se traduira pour vous le fait d'être saint ?

## CHAPITRE 2

# Saint, saint, saint

*« Tissez un triple cercle autour de lui, et fermez les yeux de terreur sacrée : Car il s'est nourri de miellée, et a bu le lait du Paradis. »*

*Samuel Taylor Coleridge*

**D**ans l'Israël de l'Ancien Testament, le prophète est un homme solitaire. C'est un individualiste déterminé à qui Dieu confie une tâche pénible. Dieu l'utilise comme un genre de procureur, qu'il a nommé porte-parole du Juge suprême du ciel et de la terre afin de poursuivre en justice ceux qui ont péché contre la Cour divine.

Le prophète n'est pas un philosophe terrestre qui met ses opinions par écrit pour que les érudits en discutent ; ce n'est pas un dramaturge qui écrit des pièces de théâtre pour divertir le public. C'est un messager, le héraut d'un roi cosmique. Ses proclamations ont pour préface : « Ainsi parle l'Éternel ».

Le récit de la vie des prophètes se lit comme une histoire de martyrs, qui ressemble à un compte rendu des pertes de la troisième division de la Seconde Guerre mondiale. Le prophète a une espérance de vie semblable à celle d'un fusilier marin au combat.



Le fait qu'il est écrit de Jésus qu'il était « *[méprisé]* et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance » (És 53.3) indique clairement qu'il appartenait à une longue lignée d'hommes que Dieu avait appelés à souffrir de la sorte. Le prophète est voué à la solitude et a souvent une grotte pour demeure. Il rencontre traditionnellement Dieu dans le désert. Il a parfois la nudité pour tout vêtement et un carcan de bois au cou. Ses chants se composent de larmes.

Cet homme, c'est Ésaïe fils d'Amots.

Dans l'éventail des héros de l'Ancien Testament, Ésaïe se distingue nettement de tous les autres. C'est un prophète des prophètes, un chef des chefs. On le compte parmi les « prophètes majeurs » en raison de la vastitude des écrits qui portent son nom.

En tant que prophète, Ésaïe sort de l'ordinaire. La plupart des prophètes ont de modestes origines : paysans, bergers, agriculteurs. Or, Ésaïe appartient à la noblesse. C'est un homme d'État reconnu qui a ses entrées à la cour royale de son époque. Il côtoie princes et rois. Dieu se sert de lui comme intermédiaire pour s'adresser à plusieurs monarques de Juda, y compris Ozias, Jotham, Achaz et Ézéchias.

Un prophète d'Israël se distingue alors de tous les autres hommes par la nature sacrée de son appel. En effet, son appel ne lui vient pas des hommes. Il ne peut pas postuler cet emploi. Il doit se faire sélectionner, et c'est Dieu qui le choisit directement et immédiatement. Par ailleurs, l'appel est souverain ; on ne peut donc pas le refuser. (Jérémie a tenté de refuser son appel, mais Dieu lui a brusquement rappelé qu'il l'avait consacré depuis le sein même de sa mère. Lorsqu'au terme d'un mandat Jérémie a voulu démissionner de ses fonctions, Dieu a refusé de l'en démettre.) Le prophète est nommé à vie. Il lui est impossible d'abandonner son appel ou de prendre sa retraite avec allocations.

Le récit de l'appel d'Ésaïe est peut-être le plus frappant de tout ce genre d'appels nous étant rapportés dans l'Ancien Testament. On nous dit qu'il s'accomplit durant l'année de la mort du roi Ozias.

Celui-ci est décédé au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Son règne a marqué l'histoire des Juifs. Il compte au nombre des meilleurs rois de Juda. Sans être un David, il ne se livrait pas à la corruption des rois du septentrion, comme Achab. Ozias a accédé au trône à l'âge de seize ans. Il a régné sur Jérusalem pendant cinquante-deux ans. Pensez-y, cinquante-deux ans ! Sur une période de cinquante-deux ans, les États-Unis ont vécu sous l'administration Truman, Eisenhower, Kennedy, Johnson, Nixon, Ford, Carter, Reagan, Bush, Clinton et Bush. Beaucoup d'habitants de Jérusalem ont ainsi vécu toute leur vie sous le règne du roi Ozias.

La Bible nous indique qu'Ozias a amorcé son règne dans la piété, « *[faisant]* ce qui est droit aux yeux de l'Éternel » (2 Ch 26.4). Il cherchait la face de Dieu, et Dieu l'a béni. Il a vaincu les Philistins et d'autres nations. Il a fait construire des tours à Jérusalem et en a fait consolider les murailles. Il a fait creuser de grandes citernes dans le désert et il a stimulé une forte croissance de l'agriculture au sein de la nation. Il a ramené la puissance militaire de Juda à un niveau presque aussi élevé que sous David. Au cours de la majeure partie de sa carrière, on a considéré Ozias comme un roi exceptionnel et bien-aimé.

L'histoire d'Ozias se termine toutefois sur une note attristante. Les dernières années de sa vie ont ressemblé à la fin tragique de héros shakespeariens. Après avoir acquis une fortune et une puissance colossales, le péché d'orgueil est venu entacher sa carrière. Il a essayé de se jouer de Dieu. Il a osé pénétrer dans le Temple et revendiquer avec arrogance les droits que Dieu n'avait accordés qu'aux sacrificateurs. Lorsque ceux-ci ont cherché à l'empêcher de commettre ce sacrilège, Ozias s'est mis en furie. Tandis qu'il hurlait

sa rage, la lèpre a éclo sur son front. Puis « il demeura dans une maison écartée comme lépreux, car il fut exclu de la maison de l'Éternel » (2 Ch 26.21). Malgré la honte des dernières années de la vie d'Ozias, on a décrété un deuil national lorsqu'il est mort. Ésaïe se rend alors dans le Temple, sous prétexte d'y obtenir du réconfort en cette période de tristesse nationale et personnelle. Or, ce qui s'y produit dépasse toutes ses attentes : « L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône très élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple » (És 6.1).

Le roi est mort. Il reste que, lorsque Ésaïe entre dans le Temple, il y voit un autre roi, le Roi suprême, celui qui est assis sur le trône de Juda pour l'éternité. Il voit le Seigneur.



Vous remarquerez qu'Ésaïe 6.1 emploie *Seigneur*, par opposition à *Éternel*, plus loin dans le passage et souvent ailleurs dans la Bible. Cette différence tient au fait que deux mots hébreux sont utilisés dans le texte original. Le mot Seigneur rend *Adonai*, qui désigne le « Souverain ». Il ne s'agit pas du nom de Dieu, mais d'un titre donné à Dieu, le titre suprême, dans l'Ancien Testament.

Le mot *Yahvé* est utilisé dans l'Ancien Testament de la Bible hébraïque. C'est le nom sacré de Dieu, le nom par lequel Dieu s'est révélé à Moïse dans le buisson ardent. Il s'agit du nom inexprimable, ineffable et saint qu'Israël protège contre tout blasphème. Il apparaît normalement sous la forme de ses quatre consonnes : *YHWH*. On le désigne comme le tétragramme sacré, les quatre lettres ne devant jamais être prononcées.

Nous voyons par exemple ce contraste dans les équivalents français que l'on retrouve dans les Psaumes. Le Psaume 8 dit : « Éternel, notre Seigneur ! Que ton nom est magnifique sur toute la terre ! » (v. 2.) Ce que le Juif disait est ceci : « Jéhovah, notre Adonai. Que ton nom est excellent sur toute la terre ! » Ou encore,

nous pourrions rendre ce verset ainsi : « Dieu, notre Souverain ! Que ton nom est excellent... » Nous lisons de nouveau dans le Psaume 110 : « Parole de l'Éternel à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite » (v. 1). Ici, le psalmiste déclare : « Dieu a dit à mon souverain, assieds-toi à ma droite.

Éternel est donc le nom de Dieu ; Seigneur est son titre. On parle du président George W. Bush. *George* est son nom ; *président* est son titre. Si les plus hautes fonctions de notre pays sont celles de la présidence, de même les plus hautes fonctions et le titre le plus noble en Israël étaient ceux de Souverain. On réservait le titre *Adonai* à Dieu. C'est le titre qui est donné à Jésus dans le Nouveau Testament. Lorsque l'on appelle Christ « Seigneur », on l'investit de l'équivalent français néotestamentaire de l'équivalent hébreu vétérotestamentaire *Adonai*. Jésus est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, lui reconnaissant ainsi un titre que l'on réservait antérieurement à Dieu le Père, le Souverain suprême du ciel et de la terre.

L'emploi de ces deux termes, *Éternel* et *Seigneur*, indique le soin avec lequel les gens communiquaient la sainte nature de Dieu.



Lorsque Ésaïe se présente au Temple, une crise relative à la souveraineté sévit en Israël. Ozias est mort. Dieu ouvre maintenant les yeux d'Ésaïe pour que celui-ci voie le véritable roi de la nation : le Dieu souverain assis sur le trône.

Il n'est pas permis aux êtres humains de voir la face de Dieu. La Bible nous prévient que personne ne peut voir Dieu et vivre. Rappelons-nous la demande que Moïse a faite à Dieu durant son ascension de la montagne sainte. Moïse avait été le témoin oculaire de miracles saisissants. Il avait vu le Nil se changer en sang. Il avait goûté à la manne tombée du ciel, ainsi qu'il avait vu la colonne de nuée et la colonne de feu. Il avait vu les chars de Pharaon être

engloutis dans la mer Rouge. Malgré tout cela, il n'était toujours pas satisfait. Il en voulait plus. Il avait soif de l'expérience spirituelle ultime. Il a soumis une requête au Seigneur sur la montagne : « Fais-moi voir ta gloire ! », une requête qui lui a été refusée :

L'Éternel répondit : Je ferai passer devant toi toute ma bonté, et je proclamerai devant toi le nom de l'Éternel ; je fais grâce à qui je fais grâce, et miséricorde à qui je fais miséricorde. L'Éternel dit : Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre. L'Éternel dit : Voici un lieu près de moi ; tu te tiendras sur le rocher. Quand ma gloire passera, je te mettrai dans un creux du rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé. Et lorsque je retournerai ma main, tu me verras par derrière, mais ma face ne pourra pas être vue (Ex 33.19-23).

Lorsque Dieu a dit à Moïse qu'il pourrait le voir par derrière, il parlait littéralement de son dos. Ainsi, Dieu a permis à Moïse de le voir « de dos », même s'il lui parlait « face à face ». Or, Moïse est redescendu de la montagne avec le visage rayonnant. Sa vue a terrifié les gens, qui craignaient de s'approcher de lui. Comme il avait le visage trop éclatant pour que les gens le regardent, Moïse se l'est voilé afin qu'ils puissent s'approcher de lui. En effet, il s'était tant approché de Dieu que son visage reflétait la gloire de ce dernier. Il s'agissait du reflet de la gloire de Dieu vu de dos, et non de la gloire éclatante de sa face. Par ailleurs, si la gloire que reflétait le dos de Dieu apeurait les gens, comment quiconque aurait-il pu contempler directement sa sainte face ?

Il reste que tout chrétien souhaite en définitive être autorisé à voir ce qui a été refusé à Moïse. Nous désirons voir Dieu face à face, c'est-à-dire voir son visage. Nous aspirons en effet à baigner dans la gloire radieuse de son visage divin. C'était l'espoir de tout Juif, un espoir inscrit dans la bénédiction la plus célèbre et la plus

chérie qu'Israël ait reçue : « Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde ! Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce ! Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! » (No 6.24-26.)

Cet espoir, qui s'est cristallisé dans la bénédiction accordée à Israël, devient plus qu'un espoir pour le chrétien – il devient une promesse. Dans sa première épître, Jean parle de cette réalité : « Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que, lorsqu'il paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est » (1 Jn 3.2). Voici donc la promesse de Dieu : nous le verrons tel qu'il est. Les théologiens décrivent cette attente comme la vision béatifique. Nous verrons Dieu *tel qu'il est*. Cela signifie qu'un jour, nous verrons Dieu face à face. Nous ne verrons pas alors sa gloire reflétée dans un buisson ardent ou une colonne de nuée. Nous le verrons tel qu'il est, tel qu'il est dans son essence pure et divine.

Pour l'instant, il nous est impossible de voir Dieu dans son essence pure. Avant que cela puisse se produire, nous devons passer par la purification. Lorsque Jésus a enseigné les béatitudes, il a promis la vision de Dieu à un seul groupe, distinct : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! » (Mt 5.8.) Ici-bas, aucun d'entre nous n'a le cœur pur. C'est d'ailleurs notre impureté qui nous empêche de voir Dieu. Le problème ne tient pas à nos yeux, mais à notre cœur. Nous serons capables de voir Dieu face à face seulement une fois que nous aurons été purifiés et parfaitement sanctifiés au ciel.

Des séraphins se tenaient au-dessus de lui ; ils avaient chacun six ailes ; deux dont ils se couvraient la face, deux dont ils se couvraient les pieds, et deux dont ils se servaient pour voler (És 6.2).

Les séraphins ne sont pas des pécheurs humains au cœur impur. Ils n'en demeurent pas moins des créatures, du fait que ce sont des êtres angéliques. Et même s'ils ont le noble statut de compagnons de l'armée céleste, ils doivent se protéger les yeux de la vue directe de la face de Dieu. Ce sont des créatures merveilleuses à qui leur Créateur a donné une paire d'ailes spéciale pour se couvrir la face en sa présence majestueuse.

Ils possèdent une seconde paire d'ailes, dont ils se servent pour se couvrir les pieds. Il faut préciser que celle-ci ne leur sert pas de chaussures en quelque sorte pour se protéger la plante du pied ou mieux marcher dans le temple céleste. Ils se couvrent les pieds pour une autre raison, rappelant l'expérience que Moïse a faite du buisson ardent :

L'ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson. Moïse regarda ; et voici, le buisson était tout en feu, et le buisson ne se consumait point. Moïse dit : Je veux me détourner pour voir quelle est cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume point. L'Éternel vit qu'il se détournait pour voir ; et Dieu l'appela du milieu du buisson, et dit : Moïse ! Moïse ! Et il répondit : Me voici ! Dieu dit : N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte (Ex 3.2-5).

Dieu a ordonné à Moïse d'enlever ses souliers, car il se tenait sur une terre rendue sainte par la présence divine. Le retrait de ses souliers symbolisait la reconnaissance par Moïse du fait qu'il était de la terre – terrestre. Les pieds humains, que l'on décrit parfois comme des « pieds d'argile », symbolisent notre réalité de créatures. Ce sont nos pieds qui nous relient à la terre.

Les séraphins ne sont pas de la terre. Leurs pieds ne sont pas faits d'argile. Au même titre que les anges, ce sont des êtres spirituels. Ils demeurent néanmoins des créatures, et la vision d'Ésaïe

laisse entendre qu'ils doivent eux aussi se couvrir les pieds, reconnaissant ainsi leur état de créature en présence du Dieu très-haut.

Ici réside le nœud de la vision d'Ésaïe. C'est le chant des séraphins qui révèle le formidable message de ce texte : « Ils criaient l'un à l'autre, et disaient : Saint, saint, saint est l'Éternel des armées ! toute la terre est pleine de sa gloire ! » (És 6.3.) Ce chant correspond à la répétition d'un seul mot – *saint*. Ils psalmodient ce mot trois fois de suite, donnant ainsi à l'Église son cantique le plus majestueux. Ce chant porte le nom de *trisaïon*, qui veut simplement dire le « trois fois saint ».

Il est facile de passer à côté de la signification de la répétition du mot *saint*. Il constitue un syntagme particulier qui se trouve dans diverses formes de littérature hébraïque, surtout en poésie. Cette répétition correspond à une sorte d'accent. Lorsque nous désirons insister sur l'importance d'une chose en français, nous pouvons choisir entre plusieurs moyens ; par exemple, le soulignement, les italiques et les caractères gras. Nous pouvons apposer un point d'exclamation aux mots importants ou les écrire entre guillemets. Voilà autant de moyens d'attirer l'attention du lecteur sur quelque chose de particulièrement important.

Les Juifs de l'Ancien Testament avaient recours eux aussi à différentes techniques pour rendre cette même insistance. Parmi elles, il y avait la méthode de la répétition. Nous voyons Jésus utiliser cette répétition dans l'expression : « En vérité, en vérité, je vous le dis ». Ici, le double emploi du terme *en vérité* indique que ce qu'il est sur le point d'affirmer est d'une importance capitale. Le mot hébreu rendu par « en vérité » correspond au mot ancien *amen*. Nous considérons normalement le mot *amen* comme quelque chose que l'on dit à la fin d'une prédication ou d'une prière. Il signifie simplement « c'est vrai ». Jésus l'employait comme préface plutôt que comme conclusion.



Nous trouvons un usage humoristique de ce moyen répétitif dans Genèse 14. Le récit de la bataille des rois dans la vallée de Siddim mentionne des hommes qui sont tombés dans les grands puits de bitume de la région. Certains traducteurs de la Bible en parlent comme de puits d'asphalte, de bitume ou simplement de grands puits. D'où vient cette confusion dans la traduction ? De quel genre de puits est-il question au juste ? Le texte hébreu original n'est pas clair, en ce sens qu'il donne le mot dont l'équivalent français est « puits », et le répète tout simplement par la suite. Il y est donc littéralement écrit : puits puits. Les Juifs disaient ainsi que certains puits étaient plus profonds que d'autres. Ces puits – ces puits puits – étaient les plus profonds de tous. Tomber dans un puits, c'est une chose, mais tomber dans un puits puits, c'est bien pire.

À quelques occasions, la Bible répète quelque chose au troisième degré. En mentionnant la même chose trois fois consécutives, on l'élève au superlatif, afin d'insister sur son immense importance. Par exemple, dans le livre de l'Apocalypse, Dieu prononce un terrible jugement par l'intermédiaire d'un aigle qui vole au milieu du ciel, disant d'une voix forte : « Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre » (Ap 8.13). Ou encore, on le discerne dans le sarcasme qui marque le discours de Jérémie dans le Temple, où il reproche leur hypocrisie aux gens qui disaient : « C'est ici le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel ! (Jé 7.4.)

Il n'y a qu'en un seul endroit où les saintes Écritures élèvent un attribut de Dieu au troisième degré. On mentionne une seule fois un trait de caractère de Dieu à trois reprises consécutives. La Bible dit que Dieu est saint, saint, saint. Il n'est donc pas simplement saint, ni même saint, saint. Il est saint, saint, saint. La Bible ne dit nulle part que Dieu est amour, amour, amour ; miséricorde, miséricorde, miséricorde ; colère, colère, colère ; justice, justice,

justice. Elle dit par contre qu'il est saint, saint, saint, et que toute la terre est remplie de sa gloire.

Les portes furent ébranlées dans leurs fondements par la voix qui retentissait, et la maison se remplit de fumée (És 6.4).

Une récente étude faite auprès d'anciens membres d'Église révèle qu'ils ont cessé de la fréquenter parce qu'ils la trouvaient ennuyeuse. Beaucoup de gens ont du mal à trouver l'adoration enthousiasmante et émouvante. Nous remarquons qu'ici, lorsque Dieu apparaît dans le Temple, ses portes sont ébranlées dans leurs fondements. C'est donc dire que la présence de Dieu émeut jusqu'aux matériaux inertes des portes et des fondements, au bois et au métal ne pouvant rien entendre ni rien dire. Ce texte signifie littéralement qu'ils se mettent à trembler sur place.

Alors je dis : Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont impures, j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures, et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées (És 6.5).

Il n'y a pas que les portes du Temple qui sont ébranlées. Ce qui y est le plus secoué, c'est le corps d'Ésaïe. À la vue du Dieu vivant, celui qui règne en souverain sur l'univers, dans toute sa sainteté, Ésaïe s'écrie : « Malheur à moi ! »

Le cri d'Ésaïe semble étrange à l'oreille de nos contemporains. Il est rare d'entendre de nos jours des gens employer le mot *malheur* en ce sens. Étant donné que ce mot est d'usage vieilli, certains traducteurs des temps modernes préfèrent lui en substituer un autre. Or, ils ont tout à fait tort. Le mot *malheur* est un terme biblique d'une importance capitale que nous ne pouvons pas nous permettre de négliger, car il possède une signification particulière.

Pour nous, les malheurs évoquent les ennuis propres aux mélodrames des débuts de la télévision. Dans *Les périls de Pauline*, l'héroïne recevait, les mains crispées d'angoisse, le propriétaire sans-cœur venu saisir son bien hypothéqué. Ou encore, nous repensons à Super Souris quittant son nuage comme une balle pour voler au secours de sa petite amie, qu'Oil Can Harry avait attachée aux traverses d'une voie ferrée. Elle s'est écriée : « Malheur à moi ! »

Le terme *malheur* a connu le même sort que les exclamations vieillies *hélas* et *ma foi*. La seule langue qui a conservé cette expression dans l'usage courant est le yiddish. Les Juifs contemporains expriment encore leur frustration en s'exclamant « Oy vay! », qui constitue une version abrégée de l'expression *oy vay ist mer*. Le terme yiddish *oy vay* se traduit par « Malheur ! », une abréviation de l'expression « Malheur à moi ! »

Il faut voir l'exclamation d'Ésaïe dans toute sa force à la lumière d'une façon de parler propre à la Bible. Lorsque les prophètes annonçaient leurs messages, ceux-ci prenaient le plus souvent la forme divine de l'*oracle*. Les oracles constituaient des annonces de la part de Dieu, qui pouvaient être bonnes ou mauvaises. On amorçait les oracles positifs par le mot *heureux*. Lorsque Jésus a prêché le sermon sur la montagne, il a employé la forme d'un oracle, en disant : « Heureux les pauvres en esprit », « Heureux les affligés », « Heureux ceux qui ont faim et soif ». Son auditoire a alors compris qu'il avait recours à la formule type du prophète, l'oracle qui annonçait de bonnes nouvelles.

Jésus a également utilisé la forme négative de l'oracle. Lorsqu'il s'est indigné contre les pharisiens, il a prononcé le jugement de Dieu sur leur tête : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! » (Mt 23.13-29.) Il l'a répété si souvent que cet oracle a commencé à ressembler à une litanie. Sur les lèvres d'un prophète, le mot *malheur* annonce une condamnation. Dans la Bible, des villes

sont condamnées, des nations sont condamnées, des individus sont condamnés – tous par la proclamation de l'oracle du malheur.

L'emploi ici par Ésaïe du mot *malheur* sort de l'ordinaire. Lorsqu'il voit le Seigneur, il prononce le jugement de Dieu sur lui-même. « Malheur à moi ! », s'écrie-t-il, appelant la malédiction de Dieu, l'anathème ultime du jugement et de la malédiction, sur sa propre tête. Qu'un prophète maudisse une personne au nom de Dieu est une chose ; qu'un prophète se maudisse lui-même en est une tout autre.

Aussitôt après avoir prononcé sa malédiction, Ésaïe s'écrie : « je suis perdu ». Je préfère l'ancienne traduction : « je suis défait ». On comprend facilement que les traductions plus modernes ont troqué *défait* contre *perdu*. Personne ne parle aujourd'hui d'être *défait*. Il reste que la signification de ce mot est plus forte que celle du mot *perdu*.

Être défait signifie se découdre, se faire détricoter. Ésaïe exprime ici ce que les psychologues des temps modernes décrivent comme l'expérience de la désintégration personnelle. Le verbe « désintégrer » signifie précisément ce que le mot laisse entendre : *dés intégrer*. Intégrer quelque chose revient à assembler des morceaux en un tout unifié. Lorsque l'on intègre une école, les enfants de deux races différentes sont mis ensemble pour former un seul corps étudiant. Le mot intégrité provient d'ailleurs de cette racine, qui suggère une personne dont la vie est pleine et entière. En français moderne, on dit que « la personne a toute sa tête ».

S'il y en a un qui est intègre, c'est bien Ésaïe fils d'Amots. C'est un homme respectable qui a une tête sur les épaules. Ses contemporains le considèrent alors comme l'homme le plus juste de toute la nation. Ils le respectent du fait qu'ils voient en lui un modèle de vertu. Puis Ésaïe aperçoit soudain un Dieu saint. À ce moment précis, son estime de soi vole en éclats. En une seconde, il se retrouve

exposé, dénudé sous le regard de la sainteté absolue. Tant qu'Ésaïe pouvait se comparer à d'autres mortels, il a pu entretenir une haute opinion de lui-même. Par contre, dès l'instant où il se mesure selon la norme ultime, il est détruit – anéanti sur les plans moral et spirituel. Il est défait. Son sentiment d'intégrité se dissipe.

La compréhension soudaine de sa perte est liée à sa bouche. Ésaïe déclare : « *[Je]* suis un homme dont les lèvres sont impures. » Étrange. On aurait pu s'attendre à ce qu'il s'écrie : « Je suis un homme dont les habitudes sont impures » ou : « Je suis un homme dont les pensées sont impures. » Au lieu de cela, il attire immédiatement l'attention sur sa bouche. En réalité, il dit : « J'ai la bouche souillée. » Pourquoi insister sur sa bouche ?

Il se peut qu'ici le sens des paroles d'Ésaïe se trouve dans celles que Jésus prononcera en disant que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche des hommes qui les souille, mais ce qui en sort. Ou encore, nous pourrions le puiser dans les propos que Jacques, le frère de Jésus, écrira au sujet de la langue :

La langue aussi est un feu ; c'est le monde de l'iniquité. La langue est placée parmi nos membres, souillant tout le corps, et enflammant le cours de la vie, étant elle-même enflammée par la géhenne. Toutes les espèces de bêtes, d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins, sont domptés et ont été domptés par l'homme ; mais la langue, aucun homme ne peut la dompter ; c'est un mal qu'on ne peut réprimer ; elle est pleine d'un venin mortel. Par elle nous bénissons le Seigneur notre Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu. De la même bouche sortent la bénédiction et la malédiction. Il ne faut pas, mes frères, qu'il en soit ainsi. La source fait-elle jaillir par la même ouverture l'eau douce et l'eau amère ? Un figuier, mes frères, peut-il produire des olives, ou une vigne des figes ? De l'eau salée ne peut pas non plus produire de l'eau douce (Ja 3.6-12).

La langue est donc « un mal qu'on ne peut réprimer ; elle est pleine d'un venin mortel ». Voilà le constat actuel d'Ésaïe. Il reconnaît ne pas être le seul à avoir ce problème. Il comprend que des bouches souillées infectent la nation entière : « *[J'habite]* au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures. » En un éclair, Ésaïe reçoit une compréhension nouvelle et radicale du péché. Il en saisit le caractère envahissant, en lui et chez tous les autres.



Nous sommes privilégiés en ce sens que Dieu ne nous apparaît pas comme il est apparu à Ésaïe. Qui le supporterait ? Normalement, Dieu nous révèle notre iniquité peu à peu. Nous vivons une reconnaissance graduelle de notre propre corruption, alors que Dieu a montré à Ésaïe sa corruption d'un seul coup. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le prophète se dise perdu.

Ésaïe s'explique ainsi : « *[Mes]* yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées » (És 6.5). Il voit la sainteté de Dieu. Pour la première fois de sa vie, Ésaïe comprend véritablement qui est Dieu. Au même moment, Ésaïe comprend véritablement pour la première fois qui est Ésaïe.

Mais l'un des séraphins vola vers moi, tenant à la main une pierre ardente, qu'il avait prise sur l'autel avec des pincettes. Il en toucha ma bouche, et dit : Ceci a touché tes lèvres ; ton iniquité est enlevée, et ton péché est expié (És 6.6,7).

Ésaïe se prosterne au sol. Il tremble de tous ses membres. Il cherche où se cacher, en priant que d'une façon la terre le couvre ou que le toit du Temple lui tombe dessus – n'importe quoi pour le soustraire au regard saint de Dieu. Il n'a toutefois nulle part où se cacher. Il est nu et seul devant Dieu. Contrairement à Adam, Ésaïe n'a pas d'Ève pour le consoler, pas de feuilles de figuier pour

le camoufler. Son angoisse est purement morale, du genre de celles qui déchirent le cœur et l'âme d'un homme. Culpabilité, culpabilité, culpabilité. Une culpabilité tenace qui lui sort par les pores de la peau.

Le Dieu saint est aussi un Dieu de grâce. Il refuse que son serviteur reste inconfortablement à plat ventre. Il fait donc aussitôt le nécessaire pour purifier cet homme et restaurer son âme. Il ordonne à l'un des séraphins de vite passer à l'action. La créature angélique s'élance immédiatement vers l'autel avec des pincettes. Du feu, il retire une pierre ardente, trop chaude pour que même un ange la touche, et se rend auprès d'Ésaïe à tire-d'aile.

Le séraphin presse la pierre blanchie et brûlante contre les lèvres du prophète pour les purifier. Or, les lèvres sont l'une des parties les plus sensibles du corps humain, le point de jonction du baiser. Ici, Ésaïe ressent la flamme sainte lui brûler la bouche. L'odeur âcre de la chair qui brûle lui remplit les narines, mais l'horrible douleur de la chaleur en atténue la sensation. C'est un acte de purification douloureuse et de miséricorde intense. Ainsi, la plaie d'Ésaïe est cautérisée, la souillure de sa bouche est consumée par le feu. Un feu saint le purifie.

Par cet acte divin de purification, Ésaïe bénéficie d'un pardon allant au-delà de la purification de ses lèvres. Il est purifié en entier, l'âme pardonnée, mais pas sans l'intense douleur de la repentance. Il transcende la grâce facile et le simple regret de l'homme qui dit : « Je suis désolé. » Son péché le plonge dans le deuil et une affliction morale le domine, si bien que Dieu envoie un ange l'en guérir. Son péché est ainsi effacé. Sa dignité reste intacte. Sa culpabilité est éliminée, mais son humanité n'est pas outragée. La conviction qu'il en retire s'avère constructive. Il ne s'agit pas d'un châtement cruel et anormal. La brûlure de ses lèvres pendant une seconde donne lieu à une guérison qui durera éternellement. En

un instant, le prophète désintégré retrouve sa plénitude. Sa bouche est purgée. Il est pur.

J'entendis la voix du Seigneur, disant : Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous ? Je répondis : Me voici, envoie-moi (És 6.8).

La vision d'Ésaïe prend une nouvelle dimension. Jusqu'ici, il a vu la gloire de Dieu ; il a entendu le chant des séraphins ; il a senti la pierre ardente sur ses lèvres. Maintenant, pour la première fois, il entend la voix de Dieu. Soudain, les anges se taisent, et la voix retentit dans tout le Temple, cette voix que les Écritures décrivent ailleurs comme le bruit des grandes eaux. Cette voix fait écho aux questions pénétrantes : « Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous ? »

On distingue ici un schéma, qui se répète au cours de l'Histoire. Dieu apparaît, les gens tremblent de terreur, Dieu pardonne et guérit, Dieu envoie. Le schéma humain décrit le passage de la rupture à la mission. Lorsque Dieu demande : « Qui *enverrai-je* ? », Ésaïe comprend la force de ce verbe. Le fait d'être « envoyé » revient à servir d'émissaire à Dieu, de porte-parole à la divinité. Dans le Nouveau Testament, le mot « apôtre » désigne un « envoyé ». Dans l'Ancien Testament, le prophète est l'homologue de l'apôtre du Nouveau Testament. Dieu cherche celui qui se portera volontaire pour assumer les fonctions solitaires et éprouvantes du prophète. « Qui enverrai-je ? »

Remarquez la réponse d'Ésaïe : « Me voici, envoie-moi. » Il indique ainsi qu'il se porte volontaire. Il dit simplement à Dieu : « J'irai. Ne cherche pas plus loin. Envoie-moi. »

Il y a deux choses importantes à noter dans la réponse d'Ésaïe. D'abord, il n'est pas Humpty Dumpty. Dans la comptine, la chute de M. Dumpty est tragique en ce sens que personne dans tout le royaume n'a le pouvoir de le réparer. Il reste qu'il n'est pas plus



fragile qu'Ésaïe. Ésaïe vole en autant d'éclats qu'un œuf tombant au sol. Il n'en reste pas moins que Dieu le répare. C'est dire que Dieu peut prendre un homme brisé et l'envoyer dans le ministère. Il a pris un pécheur et en a fait un prophète. Il a pris un homme aux lèvres impures et en a fait son porte-parole.

La seconde chose d'importance que nous apprend cet événement, c'est que par son œuvre de grâce dans l'âme d'Ésaïe, Dieu n'anéantit pas l'identité personnelle de ce dernier. Ésaïe dit : « Me voici. » Ésaïe peut encore parler à la première personne du singulier. Il possède encore une identité. Il possède encore une personnalité. Loin de Dieu l'idée de vouloir détruire le « moi », comme le prétendent de nombreux chrétiens. Au lieu de cela, Dieu rachète le moi. Il guérit le moi dans le but de le rendre utile à la mission à laquelle la personne est appelée et de parfaire le moi selon sa sainte volonté. Dieu transforme la personnalité, plutôt que de l'anéantir. À sa sortie du Temple, le prophète est encore Ésaïe fils d'Amots. C'est encore la même personne, mais avec les lèvres pures.

Les pasteurs doivent être dignes de leur appel. Tous les prédicateurs peuvent se faire accuser d'hypocrisie. En fait, plus ils sont fidèles à la Parole de Dieu dans leurs sermons, plus ils sont la cible de ce genre d'accusation. Pourquoi ? Parce que plus les gens sont fidèles à la Parole de Dieu, plus le message qu'ils prêchent sera d'un haut niveau spirituel, et plus il le sera, moins ils seront aptes à y obéir eux-mêmes.

Lorsque je m'adresse à des Églises au sujet de la sainteté de Dieu, je me sens tout petit. Je peux anticiper les réactions des gens. Ils quittent le sanctuaire convaincus d'avoir été en présence d'un saint homme. M'ayant entendu prêcher au sujet de la sainteté, ils m'imaginent aussi saint que le message que je viens de leur donner. Et c'est alors que j'ai envie de m'écrier : « Malheur à moi ! »

Il est dangereux de présumer qu'une personne est sainte sous prétexte qu'elle est attirée par la sainteté dans son étude. Cette idée ne manque pas d'ironie. Je suis persuadé que, si j'ai aussi soif d'en apprendre sur la sainteté de Dieu, c'est précisément parce que je ne suis pas saint. Je suis un profane, un homme qui passe plus de temps hors du Temple qu'à l'intérieur. Cependant, j'ai juste assez goûté à la majesté de Dieu pour en vouloir plus. Je sais ce que c'est que d'être un homme pardonné et ce que cela signifie que d'être envoyé en mission. Mon âme a soif de plus. Mon âme a besoin de plus.

## PERMETTRE À LA SAINTÉTÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. Est-il déjà arrivé que la présence de Dieu vous envahisse et que vous en sortiez « défait » ?
2. Lorsque Dieu révèle sa sainteté à Ésaïe, celui-ci y répond : « Malheur à moi. » Quelle est votre réponse ?
3. En quoi avez-vous besoin que le feu de la sainteté de Dieu vous purifie ?
4. Quelle dimension de la sainteté de Dieu, telle que décrite dans le présent chapitre, vous amène à l'adorer plus pleinement ?



## CHAPITRE 3

# Le redoutable mystère

*« Quelle est cette lumière qui par intervalle  
m'éclaire, et frappe mon cœur sans le blesser ; le  
glace d'épouvante, et l'embrase d'amour : épouvante,  
en tant que je suis si loin ; amour, en tant que je suis  
plus près d'elle ? »*

*Augustin*

**N**ous voilà déjà rendus au troisième chapitre, et je n'ai toujours pas défini la sainteté.

J'aimerais pouvoir repousser davantage cette tâche, car les difficultés qu'elle comporte sont de taille. Il y a tant à dire au sujet de la sainteté et celle-ci nous est si étrangère que la tâche nous semble presque impossible. Dans un sens tout à fait réel, le mot *saint* est un mot de langue étrangère. Cependant, même lorsque nous tombons sur des mots étrangers, nous espérons qu'un dictionnaire de langue étrangère pourra nous en procurer une traduction claire. Or, l'ennui, c'est que le mot *saint* est étranger à toutes les langues. Aucun dictionnaire n'en rend le sens avec justesse.

Le problème empire du fait que la Bible emploie le mot *saint* de plus d'une manière. Dans un sens, la Bible utilise *saint* de façon intimement liée à la bonté de Dieu. On définit habituellement ce qui est *saint* comme étant « pur, immaculé et parfait en tout ».

En entendant le mot *saint*, nous pensons immédiatement pour la plupart à la pureté. Il est entendu que la Bible lui donne effectivement ce sens. Par contre, l'idée de la pureté ou de la perfection morale rend au mieux le sens secondaire du terme biblique. Dans leur chant, les séraphins disaient bien plus que le fait que Dieu était « pureté, pureté, pureté ».

La première signification de *saint* est « mis à part ». Il vient d'un mot ancien qui signifie « couper » ou « séparer ». Pour rendre cette signification de base en langage contemporain, on utiliserait l'expression « meilleur que tout ». Plus exactement « impeccable ». Par exemple, dans le cas d'une étoffe ou d'une marchandise de qualité exceptionnelle, on en parle comme étant « hors pair ».

La sainteté de Dieu ne se résume pas à sa séparation du reste. Sa sainteté est également transcendante. Le mot *transcendance* signifie littéralement « traverser en grim pant ». Elle se définit comme « le fait d'aller au-delà des limites habituelles ». Transcender revient à s'élever au-dessus de quelque chose, à franchir une certaine limite. En parlant de la transcendance de Dieu, nous disons que Dieu nous dépasse. Sa transcendance décrit sa magnificence suprême et absolue. C'est le mot que l'on emploie pour décrire la relation que Dieu entretient avec le monde. Il est supérieur au monde. Il exerce une puissance absolue sur le monde. Le monde n'a aucun pouvoir sur lui. La transcendance décrit le Dieu majestueux, le Très-Haut. Elle désigne la distance infinie qui le sépare de toute créature. Il est infiniment supérieur à tout.

Lorsque la Bible dit de Dieu qu'il est saint, elle indique surtout qu'il est transcendentalement séparé. Il est tellement supérieur

à nous qu'il semble nous être presque totalement étranger. Être saint revient à être « autre », différent de façon spéciale. On donne la même signification de base au mot *saint* lorsqu'on l'applique à des choses terrestres. Examinez de près cette liste de choses que la Bible qualifie de saintes :

terre sainte	nation sainte
saint sabbat	huile d'onction sainte
lieu saint	saint jubilé
tunique sainte	champ saint
sainte demeure	eau sainte
sainte dîme	arche sainte
brasiers saints	Ville sainte
saint pain	sainte parole
sainte postérité	saints
sainte alliance	saint des saints
sainte convocation	

Cette liste n'est aucunement exhaustive. Elle nous démontre que le mot *saint* est appliqué à toutes sortes de choses en plus de Dieu. Partout, le mot *saint* est utilisé pour exprimer autre chose qu'une qualité morale ou éthique. Les choses saintes sont des choses mises à part, séparées du reste. Elles sont séparées de l'ordinaire, consacrées au Seigneur et à son service.

Les choses apparaissant sur cette liste ne sont pas saintes en soi. Pour devenir saintes, Dieu doit d'abord les consacrer et les sanctifier. Dieu seul est saint en soi. Dieu seul peut sanctifier une chose. Dieu seul peut toucher une chose ordinaire et la transformer en une chose spéciale, différente et distincte.

Remarquez la façon dont l'Ancien Testament considère les choses qui ont été rendues saintes. Tout ce qui est saint est de nature particulière. On l'a séparé d'un usage courant. Il est interdit d'y

toucher ; de le consommer ; de l'utiliser dans un cadre habituel. C'est spécial.

Où la pureté entre-t-elle en scène ? Nous sommes si habitués à assimiler la sainteté à la pureté ou à la perfection éthique que c'est le sens que nous cherchons à lui donner chaque fois que le mot *saint* apparaît quelque part. Lorsque des choses sont rendues saintes, elles sont sanctifiées, c'est-à-dire mises à part pour servir la pureté. On doit les employer de manière pure. Elles doivent refléter la pureté aussi bien qu'une simple spécificité. L'idée de la sainteté n'exclut pas la pureté ; elle la renferme. Ce que nous devons toutefois ne jamais oublier, c'est que l'idée de la sainteté ne se résume pas à celle de la pureté. La sainteté inclut la notion de pureté, mais elle est beaucoup plus que cela. Elle comporte la pureté et la transcendance. Il s'agit d'une pureté transcendante.

Quand nous utilisons le mot *saint* pour décrire Dieu, nous nous heurtons à un autre problème. Nous décrivons souvent Dieu en compilant la liste de ses qualités ou traits de caractère que nous appelons ses attributs. Nous disons que Dieu est esprit, qu'il sait tout, qu'il est bienveillant, juste, miséricordieux, plein de grâce, etc. Or, nous avons tendance à ajouter l'idée de la sainteté à cette longue liste d'attributs comme s'il s'agissait d'un parmi tant d'autres. Il reste que, si le mot *saint* est appliqué à Dieu, ce qualificatif ne désigne pas un seul attribut. Au contraire, on dit de Dieu qu'il est saint au sens général. On l'emploie comme synonyme de sa divinité. Autrement dit, le mot *saint* attire l'attention sur tout ce que Dieu est. Il nous rappelle que son amour est un amour saint, que sa justice est une justice sainte, que sa miséricorde est une miséricorde sainte, que sa connaissance est une connaissance sainte, que son esprit est un esprit saint.

Nous avons vu que le terme *saint* attire l'attention sur la transcendance de Dieu, en ce sens qu'il est au-delà du monde. Nous avons

vu également que Dieu est capable de toucher les choses spéciales d'ici-bas pour les consacrer et les rendre saintes. En touchant ce qui est ordinaire, il le rend soudain extraordinaire. Rappelons-nous que rien dans ce monde n'est saint en soi. Dieu seul peut rendre une chose sainte. Dieu seul peut consacrer quoi que ce soit.

En disant qu'une chose est sainte, alors qu'elle ne l'est pas, on commet le péché d'idolâtrie. On accorde aux choses ordinaires le respect, l'admiration et l'adoration dont Dieu seul est digne. L'adoration de la créature plutôt que du Créateur constitue l'essence même de l'idolâtrie.

Dans l'Antiquité, les fabricants d'idoles se livraient à un commerce lucratif. Certaines idoles étaient faites de bois, d'autres de pierre, et d'autres encore de métaux précieux. Le fabricant d'idoles se rendait au marché y acheter les meilleurs matériaux, puis il revenait à son atelier pour s'y adonner à son activité. Il passait de longues heures à façonner le matériau de son choix à l'aide de ses meilleurs outils et instruments. Une fois son travail terminé, il balayait le plancher de son atelier et rangeait soigneusement ses outils dans une armoire. Il s'agenouillait ensuite et se mettait à parler à l'idole qu'il venait de fabriquer. Imaginez-vous en train de parler à un simple bout de bois ou à une pierre. La chose en question ne pouvait rien entendre de ce qui lui était dit. Elle ne pouvait fournir aucune réponse. Elle ne pouvait apporter aucune aide. Elle était sourde, muette et impotente. Il n'en reste pas moins que les gens prêtaient à ces objets un pouvoir saint et leur rendaient un culte fervent.

Certains fabricants d'idoles étaient un peu plus sophistiqués. Ils n'adoraient pas des images de pierre ni des totems. Ils se sont mis à adorer le Soleil et la Lune, et même une idée abstraite. Le Soleil est tout de même une créature. La Lune n'a rien non plus de transcendant ni de saint. Toutes ces choses font partie de la nature.



Elles ont toutes été créées. Il se peut qu'elles soient impressionnantes, mais elles ne vont au-delà de rien. Elles ne sont pas saintes.

Adorer une idole implique qu'on la juge sainte alors qu'elle ne l'est pas. Rappelez-vous que Dieu seul peut consacrer une chose. (Lorsqu'un pasteur « bénit » [consacre] un mariage ou le pain du repas du Seigneur, on comprend qu'il ne fait que proclamer une réalité que Dieu a déjà consacrée. Il s'agit de l'emploi autorisé d'une consécration humaine.) Lorsqu'un être humain tente de consacrer ce que Dieu n'a jamais consacré, il ne s'agit pas d'un acte de consécration authentique, mais bien d'un acte de désacralisation. C'est en fait un acte d'idolâtrie.



Au début du xx<sup>e</sup> siècle, un érudit allemand a fait une étude intéressante et peu ordinaire sur ce qui est saint. Cet homme était Rudolf Otto. Il a tenté d'étudier le saint de manière scientifique. Il a vérifié comment des gens de différentes cultures et nations se comportaient par rapport à une chose qu'ils considéraient comme sainte. Il a exploré les sentiments humains que cette chose suscitait en eux.

La première découverte d'importance qu'Otto a faite lui a permis de comprendre que les gens ont du mal à décrire le saint. Otto a remarqué qu'il était possible d'avancer certaines choses au sujet de ce qui est saint, mais qu'il restait toujours un élément inexplicable. Ce n'est pas que cet élément était irrationnel. Non, il était plutôt sur-rationnel, dépassant les limites de notre esprit. Il y avait quelque chose de supplémentaire relativement à l'expérience que l'être humain faisait du saint, quelque chose d'inexprimable. Voilà ce qu'Otto appelait un genre de *plus*. Ce plus correspond à la partie de l'expérience humaine que les gens cherchent à mettre en mots. Il s'agit de l'élément spirituel auquel aucune description ne convient.

Otto a inventé un terme spécial pour décrire le saint. Il l'a appelé le *mysterium tremendum*. Ce concept peut se rendre simplement par le terme « redoutable mystère ». Voici comment Otto l'a décrit :

Le sentiment qu'il provoque peut se répandre dans l'âme comme une onde paisible ; c'est alors la vague quiétude d'un profond recueillement. Ce sentiment peut se transformer ainsi en un état d'âme constamment fluide, semblable à une résonance qui se prolonge longtemps, mais qui finit par s'éteindre dans l'âme qui reprend son état profane. Il peut aussi surgir brusquement de l'âme avec des chocs et des convulsions. Il peut conduire à d'étranges excitations, à l'ivresse, aux transports, à l'extase. Il a des formes sauvages et démoniaques. Il peut se dégrader et presque se confondre avec le frisson et le saisissement d'horreur éprouvé devant les spectres. Il a des degrés inférieurs, des manifestations brutales et barbares, et il possède une capacité de développement par laquelle il s'affine, se purifie, se sublimise. Il peut devenir le silencieux et humble tremblement de la créature qui demeure interdite... en présence de ce qui est, dans un mystère ineffable, au-dessus de toute créature<sup>1</sup>.

Otto a parlé de *tremendum* (redoutable) en raison de la peur que le saint provoque en nous. Le saint nous emplit d'un genre de terreur. Pour en parler, nous employons des expressions comme : « Ça m'a donné froid dans le dos » ou : « J'en ai eu la chair de poule. »

Cela me fait penser au chant de type negro spiritual intitulé « Were you there when they crucified my Lord? » (Étais-tu là quand on a crucifié mon Seigneur ?) Son refrain dit ceci : « Ça me fait parfois trembler... trembler... trembler. »

Le saint a tendance à nous inspirer des sentiments mitigés. Dans un sens, nous nous sentons à la fois attirés à lui et rebutés par lui. Quelque chose nous pousse vers lui, mais nous donne envie de le fuir en même temps. Nous ne semblons pas savoir ce que nous

voulons au juste. Une partie de nous a soif du saint et une autre partie le méprise. Nous ne pouvons vivre avec lui ni vivre sans lui.

Nous avons presque la même attitude envers le saint qu'envers les histoires de fantômes et les films d'horreur. Les enfants supplient leurs parents de leur raconter des histoires de fantômes jusqu'à ce qu'ils aient tellement peur qu'ils les supplient d'arrêter. Je déteste emmener ma femme voir des films d'horreur. Elle aime les regarder jusqu'à ce qu'elle les voie – ou devrais-je dire ne les voie plus. La même chose se produit chaque fois. Au début, elle m'agrippe le bras en me plantant les ongles dans la chair. Le seul soulagement que j'obtiens, c'est quand elle me lâche le bras pour se couvrir les yeux à deux mains. Puis c'est quand elle quitte son siège pour aller se tenir debout à l'arrière de la salle, adossée à un mur bien solide. Là, elle a l'assurance que rien ne lui sautera dessus par-derrière pour l'attraper. Ensuite, c'est lorsqu'elle sort de la salle pour aller carrément se réfugier dans le hall d'entrée. Elle me dit aimer néanmoins aller voir ce genre de films. (Il doit y avoir quelque part une illustration théologique dans tout ça.)

Il se peut que l'exemple le plus frappant de cet étrange phénomène des sentiments mitigés par rapport au saint nous vienne du monde de la radio. Avant l'avènement de la télévision, les émissions de radio constituaient le paroxysme du divertissement à domicile. Des compagnies de savons parrainaient chaque jour des feuilletons radio. Les émissions en soirée étaient réservées à l'action et à l'aventure. Mes préférées étaient les émissions de mystère.

La plus terrifiante des émissions commençait au son inquiétant d'une porte qui s'ouvre en grinçant. On aurait dit des ongles grattant un tableau noir. Dans mon esprit, ce son évoquait l'ouverture d'un coffre ancien et rouillé. Le son de cette porte grinçante s'accompagnait de la voix forte de l'annonceur qui disait : « INNER SANCTUM ! » (SAINT DES SAINTS !)

Qu'y a-t-il de si effrayant dans le terme « saint des saints » ? Que signifie-t-il ? « À l'intérieur du saint. » Pour nous, il n'y a rien de plus redoutable, de plus terrifiant, que d'entrer dans le saint. Nous nous mettons à trembler au moment d'entrer en présence du *mysterium tremendum*.

Le mot latin *augustus* enferme le mystère d'un Dieu saint. Les premiers chrétiens avaient du mal à conférer ce titre à César. Pour eux, personne n'était digne de porter le titre d'*auguste*. Dieu seul méritait de se faire appeler l'auguste. Être auguste revient à être admirable ou redoutable. En définitive, Dieu seul est redoutable.

Dans l'étude qu'Otto a faite de l'expérience humaine du saint, il a découvert que la sensation la plus nette que l'être humain a par rapport au saint correspond au sentiment irrésistible d'avoir été créé. C'est-à-dire que, lorsque nous sommes conscients de la présence de Dieu, nous prenons davantage conscience d'être des créatures. Lorsque nous rencontrons l'Absolu, nous savons immédiatement ne pas être absolus. Lorsque nous rencontrons l'Infini, nous devenons cruellement conscients d'être finis. Lorsque nous rencontrons l'Éternel, nous savons être temporels. La rencontre de Dieu constitue une étude de contrastes frappants.

Notre contraste avec « l'Autre » est bouleversant. Remémorons-nous le prophète Jérémie et la plainte qu'il a adressée à Dieu : « Tu m'as persuadé, Éternel, et je me suis laissé persuader ; tu m'as saisi, tu m'as vaincu » (Jé 20.7).

On dirait ici que Jérémie est atteint d'un cas grave de bégaïement. Normalement, la Bible s'exprime avec brièveté, par souci d'économie de mots. Or, Jérémie ne respecte pas cette règle en prenant le temps d'énoncer l'évidence même. Il dit : « Tu m'as persuadé, Éternel, et je me suis laissé persuader. » La dernière proposition est donc superflue. Il va de soi que Jérémie est persuadé. Si Dieu l'a persuadé, comment pourrait-il faire autrement qu'être

persuadé ? Si Dieu l'a saisi, comment pourrait-il faire autrement qu'être vaincu ?

Il se peut toutefois que Jérémie désire simplement s'assurer que Dieu l'a bien compris lorsqu'il lui a adressé sa plainte. Peut-être a-t-il recours à la méthode hébraïque de la répétition pour mettre l'accent sur son propos. Dieu a persuadé et vaincu Jérémie. Le prophète se sent démuni et impuissant devant le pouvoir absolu de Dieu. À cet instant, Jérémie est tout à fait conscient de son état de créature.

Or, il n'est pas toujours agréable de se faire rappeler que l'on est une créature. Les paroles que Satan a prononcées lors de la tentation originelle, « vous serez comme Dieu » (Ge 3.5), sont difficiles à effacer de notre mémoire. Ce funèbre mensonge de Satan en est un que nous aimerions tant pouvoir croire. Si nous pouvions être comme Dieu, nous serions immortels, infaillibles et irrésistibles. Nous détiendrions tout un éventail d'autres pouvoirs que nous ne possédons pas actuellement et que nous ne pouvons posséder.

Il arrive souvent que la mort nous effraie. Lorsque nous voyons une personne mourir, ce décès nous rappelle que nous sommes aussi mortels, qu'un jour la mort se présentera à nous. Or, il s'agit d'une pensée que nous nous efforçons de repousser. Lorsqu'un décès survient brutalement dans notre entourage et qu'il nous rappelle que notre tour viendra un jour, cela crée en nous un malaise. La mort nous rappelle que nous sommes des créatures. Il n'en reste pas moins qu'aussi redoutable que la mort puisse être, elle n'est rien comparée à la rencontre avec un Dieu saint. Lorsque nous le rencontrons, la totalité de notre nature d'êtres créés nous submerge et fait voler en éclats le mythe que nous avons cru à notre propre sujet, celui selon lequel nous serions des demi-dieux, des apprentis divinités qui s'efforceront de vivre éternellement.

En tant que créatures mortelles, nous sommes exposés à toutes sortes de craintes. Nous sommes des êtres anxieux, portés aux

phobies. Il y a des gens qui ont peur des chats, d'autres des serpents, et d'autres encore des lieux bondés ou des hauteurs. Ces phobies nous rongent et troublent notre paix intérieure.

Il y a un genre de phobie particulier auquel personne n'échappe. Il s'agit de la *xénophobie*. La xénophobie est une peur (et parfois une haine) des inconnus ou des étrangers ou de tout ce qui nous est inconnu ou étranger. Dieu est l'objet ultime de notre xénophobie. C'est l'inconnu suprême. C'est l'étranger suprême. Il est saint, et nous ne le sommes pas.

Nous craignons Dieu parce qu'il est saint. Notre crainte n'a rien à voir avec la crainte saine que la Bible nous encourage à entretenir. La nôtre est une crainte servile, une crainte née de la terreur. Dieu est trop grand pour nous ; il est trop magnifique. Il se montre exigeant envers nous. C'est le mystérieux Étranger qui menace notre sécurité. En sa présence, nous tremblons. Il se peut que notre rencontre personnelle avec lui constitue notre plus grand traumatisme.

## PERMETTRE À LA SAINTETÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. En quoi Dieu est-il un mystère redoutable à vos yeux ?
2. Le caractère mystérieux de Dieu vous console-t-il ou vous effraie-t-il ?
3. Qu'est-ce que votre compréhension du mystère de la sainteté de Dieu vous fait découvrir sur vous-même ?
4. Au cours de la semaine à venir, comment adorerez-vous Dieu par rapport au mystère de sa sainteté ?



## CHAPITRE 4

# L'aspect terrifiant de la sainteté

*« D'où cette crainte et cette terreur avec lesquelles, comme le dit régulièrement l'Écriture, des hommes saints ont été frappés et submergés chaque fois qu'ils se trouvaient en présence de Dieu. [...] Les hommes ne se laissent jamais, comme ils le devraient, impressionner par une conviction de leur insignifiance tant qu'ils ne se sont pas comparés à la majesté de Dieu. »*

*Jean Calvin*

**P**ar une nuit sombre et orageuse...

J'ai attendu longtemps avant de commencer une histoire par cette expression classique. Or, on a maltraité cette phrase d'introduction à tel point que certains amis ont créé un club littéraire qu'ils ont appelé Dark and Stormy Night Club (le Club de la nuit sombre et orageuse). Chaque année, ils décernent des prix pour les pires phrases d'ouverture de livres et d'essais.



Peut-être existait-il déjà un Club du soir de tempête au ciel d'encre à l'époque où Marc a écrit son Évangile. Vous remarquerez la manière dont il amorce son récit de la fois où Jésus a calmé la tempête : « Ce même jour, sur le soir, Jésus leur dit : Passons sur l'autre bord » (Mc 4.35).

Jésus et ses disciples se trouvaient alors en Galilée. Jésus avait enseigné à la foule réunie sur les berges du grand lac que l'on appelait à l'époque la mer de Galilée. Il faut savoir que cette étendue d'eau compte parmi les merveilles de la nature. Ce lac remplit un bassin entouré de montagnes. Son eau douce est une source importante de vie dans la campagne aride de la Palestine.

Les disciples étaient des pêcheurs professionnels habitués à naviguer sur ce lac. Ils en connaissaient les courants, les caprices et la beauté. La mer de Galilée se compare à une femme enchanteresse d'humeur très changeante. Tous les navigateurs de la région sont au fait de son instabilité. En raison de sa localisation particulière au creux des montagnes entre la Méditerranée et le désert, ce lac est exposé à d'étranges phénomènes naturels. Il arrive que des vents violents en balaient la surface comme s'ils soufflaient au travers d'un entonnoir. Ces vents se lèvent de façon inopinée et peuvent transformer, en à peine quelques secondes, le calme de ce lac en une terrible tempête. Même avec nos équipements modernes, il y a des gens qui refusent de s'y aventurer par crainte de succomber au déchaînement de sa fureur imprévisible.

Les disciples avaient deux choses en leur faveur. C'étaient des navigateurs chevronnés et ils étaient avec le Maître. Lorsque Jésus leur a proposé de faire une traversée en soirée, ils ont accepté sans crainte. Ils ont préparé leur barque et se sont apprêtés à faire la traversée. Puis le lac s'est furieusement déchaîné au gré des caprices de Dame nature : « Il s'éleva un grand tourbillon, et les flots se jetaient dans la barque, au point qu'elle se remplissait déjà » (Mc 4.37).

Ce que tous les pêcheurs de la Galilée redoutaient le plus s'est alors produit. Une tempête imprévisible a frappé, sa violence menaçant de faire chavirer la barque. Or, même le nageur le plus robuste n'aurait pas survécu s'il était tombé dans les flots. Les hommes se sont donc cramponnés aux rebords jusqu'à en avoir les jointures blanches. Ce n'était qu'une barque de pêche rudimentaire, et non une goélette ou un paquebot. Il suffirait d'un virage soudain ou d'une haute vague latérale pour signer leur arrêt de mort à tous. Ils ont combattu la mer de toutes leurs forces, afin de garder la barque à flot. C'est d'ailleurs peut-être ici que la prière du pêcheur a vu le jour : « Ô, Seigneur, ta mer est si grande, et ma barque est si petite. »

Jésus dormait à poings fermés à l'arrière de la barque. Il faisait la sieste. Or, j'ai déjà été témoin d'un comportement similaire, en vol durant de violentes tempêtes et de soudaines pertes d'altitude de milliers de mètres, me laissant l'estomac au plafond. J'ai entendu des passagers hurler de terreur et du personnel navigant être au bord de la panique, alors que mon voisin de siège dormait comme un bébé. J'avais envie de le secouer pour le réveiller en lui disant : « Non, mais, ça ne va pas ? Êtes-vous à ce point inconscient que vous n'avez pas peur ? »

La Bible nous dit que Jésus dormait, la tête sur un coussin. Tandis que tout le monde paniquait, il dormait paisiblement. Les disciples en étaient d'ailleurs contrariés. Ils étaient en proie tant à la peur qu'à la colère. Ils ont résolu de réveiller Jésus. J'ignore ce qu'ils croyaient qu'il pouvait faire en pareille situation. Le passage biblique indique clairement qu'ils ne s'attendaient certainement pas à ce qu'il fasse ce qu'il a fait. En pratique, leur situation était désespérée. Les vagues gagnaient chaque seconde en taille et en violence.

Les disciples n'avaient pas la moindre idée de ce que Jésus allait faire. Ils agissaient comme tout le monde. Lorsque la vie

des gens est en péril et qu'ils ne savent quoi faire, ils se tournent immédiatement vers leur leader. Il lui revient de savoir quel est le prochain pas à faire, et cela, même s'il n'existe aucune possibilité. « Ils le réveillèrent, et lui dirent : Maître, ne t'inquiètes-tu pas de ce que nous périssons ? » (Mc 4.38.)

Or, ce n'était qu'une question de rhétorique. Une suggestion. Une accusation à peine voilée. Ils lui disaient en réalité : « Nous nous noyons, et tu ne t'en soucies pas. » Ils reprochaient au Fils de Dieu de manquer de compassion. Par ailleurs, cette attaque virulente contre Jésus est cohérente avec l'attitude habituelle que l'humanité réserve à Dieu. Jour après jour, Dieu est obligé d'écouter ce genre de plaintes de la part d'une humanité ingrate. Des gens en colère bombardent le ciel de leurs sempiternelles accusations. On traite Dieu d'« indifférent », de « cruel » et de « distant », comme s'il n'en avait pas encore fait assez pour nous prouver sa compassion.

Rien n'indique dans le passage que Jésus ait répondu à la « question » des disciples. En fait, au lieu de leur répondre en parole, il l'a fait en action. Il a préféré s'adresser directement à la mer et à la tempête :

S'étant réveillé, il menaça le vent, et dit à la mer : Silence ! tais-toi ! Et le vent cessa, et il y eut un grand calme. Puis il leur dit : Pourquoi avez-vous si peur ? Comment n'avez-vous point de foi ? (Mc 4.39,40.)

La vie de Jésus a abondé en miracles. Il en a tellement accompli qu'il nous serait facile d'en écouter le récit d'une oreille blasée. Il se peut que nous le survolions à toute vitesse sans le laisser nous émouvoir. Nous avons pourtant ici l'un des miracles de Jésus parmi les plus saisissants de tous. Il s'agit d'un événement qui a fait grande impression sur les disciples. Ce miracle s'est avéré ahurissant, même pour eux.

Au seul son de sa voix, Jésus contrôlait les forces de la nature. Il n'a pas prié. Il n'a pas demandé au Père de les délivrer de la tempête. Il s'en est lui-même chargé. Il a donné un ordre, un impératif divin. Et la nature lui a obéi instantanément. Le vent a entendu la voix de son Créateur. La mer a reconnu le commandement de son Seigneur. Le vent a cessé sur-le-champ. Pas même une brise ne flottait dans l'air. La mer est devenue comme du verre, sans la moindre ondulation.

Vous remarquerez la réaction des disciples. La mer était maintenant calme, mais eux étaient encore agités : « Ils furent saisis d'une grande frayeur, et ils se dirent les uns aux autres : Quel est donc celui-ci, à qui obéissent même le vent et la mer ? » (Mc 4.41.)

Nous voyons émerger ici quelque chose d'étrange. La tempête et la mer démontée qui effrayaient les disciples n'a rien d'étonnant. Par contre, une fois le danger écarté et la mer calmée, on aurait pu croire que leur peur se serait dissipée aussi soudainement que la tempête. Ce n'est toutefois pas ce qui s'est produit. Maintenant que la mer s'était calmée, la peur des disciples *s'est accrue*. Quoi en conclure ?

C'est le père de la psychiatrie moderne, Sigmund Freud, qui a un jour énoncé la théorie selon laquelle les gens ont inventé la religion par peur de la nature. Nous nous sentons démunis devant un séisme, une inondation ou une maladie ravageuse. Voilà pourquoi, selon Freud, nous nous inventons un Dieu qui domine les séismes, les inondations et les maladies. Dieu est personnel. Nous pouvons lui parler. Nous pouvons essayer de marchander avec lui. Nous pouvons le supplier de nous faire échapper aux forces destructrices de la nature. Nous ne sommes pas à même d'invoquer les séismes, de négocier avec les inondations, ni de marchander avec le cancer. Ainsi, selon cette théorie, nous nous inventons un Dieu pour qu'il nous aide à composer avec ces choses effrayantes.

Un point important à retenir dans ce récit biblique, c'est le fait que la peur des disciples s'est intensifiée après que la menace de la tempête a disparu. Cette tempête les avait apeurés. Le geste que Jésus a fait pour calmer la tempête les a apeurés encore davantage. Ils ont trouvé dans le pouvoir de Christ quelque chose de plus affolant que tout ce qu'ils avaient connu venant de la nature. Ils étaient en présence du sacré. Or, nous nous demandons ce que Freud aurait bien pu dire de cela. Pourquoi les disciples se seraient-ils inventé un Dieu dont la sainteté était plus terrifiante que les forces de la nature les ayant poussés à s'inventer un dieu en premier lieu ? Nous comprendrions si des gens s'étaient inventé un dieu impie, un dieu qui ne leur aurait apporté que du réconfort. Mais pourquoi un dieu plus effrayant que les séismes, les inondations et les maladies ? Être victime d'une inondation ou d'un cancer, c'est une chose ; *tomber entre les mains du Dieu vivant en est une autre* (voir Hé 10.31).

Les paroles que les disciples ont prononcées après que Jésus a calmé la mer sont très révélatrices. Ils se sont écriés : « Qui est donc celui-ci ? » Dans la traduction du *Semeur*, cette question est ainsi exprimée : « Qui est donc cet homme pour que même le vent et le lac lui obéissent ? » L'adjectif démonstratif « cet » désigne « ce genre ». Les disciples cherchaient donc dans quelle *catégorie* mettre Jésus, une catégorie leur étant familière. Si nous pouvons classer les gens selon certains types, nous savons immédiatement comment composer avec eux. Nous réagissons d'une certaine manière aux personnes hostiles et d'une autre aux personnes amicales. Nous réagissons d'une certaine manière aux personnes du genre intellectuel et d'une autre à celles du genre social. Les disciples ne pouvaient trouver aucune catégorie adéquate pour définir la personne de Jésus. Il transcendait toute catégorie. Il était *sui generis*, c'est-à-dire dans une classe à part.

Les disciples n'avaient jamais rencontré d'homme comme lui. Il était unique en son genre, un parfait étranger. Ils avaient rencontré toutes sortes d'hommes auparavant – des grands, des petits, des gros, des maigres, des futés et des stupides. Ils avaient rencontré des Grecs, des Romains, des Syriens, des Égyptiens, des Samaritains, ainsi que d'autres Juifs. Ils n'avaient toutefois jamais rencontré d'homme saint, un homme capable de parler au vent et aux vagues et de s'en faire obéir.

Que Jésus puisse dormir malgré la tempête en mer, c'était déjà étrange, mais pas unique en soi. Rappelons-nous mon voisin de siège dans l'avion qui dormait tranquillement alors que j'étais pris de panique. Il est peut-être rare de rencontrer des gens capables de sommeiller au cœur d'une crise, mais cela n'est pas sans précédent. Mon compagnon de vol m'a impressionné. Il ne s'est pas réveillé et n'a pas crié par le hublot pour ordonner au vent de cesser. S'il l'avait fait, j'aurais regardé autour de moi pour me trouver un parachute.

Jésus était différent. Il était merveilleux par sa différence. C'était le mystérieux inconnu suprême. Il rendait les gens mal à l'aise.



Le récit de l'événement par lequel Christ a apaisé la tempête s'est déroulé de nouveau presque aussitôt après dans le ministère de Jésus. Luc situe cet autre événement au lac de Génésareth. On dirait que les Juifs avaient parfois du mal à s'entendre sur le nom à donner à la grande étendue d'eau dans le bassin des collines de Galilée. Le lac de Génésareth est le même plan d'eau que l'on appelle ailleurs la mer de Galilée.

Comme Jésus se trouvait auprès du lac de Génésareth, et que la foule se pressait autour de lui pour entendre la parole de Dieu, il vit au bord du lac deux barques, d'où les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets. Il monta dans l'une de ces barques, qui était

à Simon, et il le pria de s'éloigner un peu de terre. Puis il s'assit, et de la barque il enseignait la foule. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avance en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais, sur ta parole, je jetterai le filet. L'ayant jeté, ils prirent une grande quantité de poissons, et leur filet se rompait. Ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ils vinrent, et ils remplirent les deux barques, au point qu'elles enfonçaient (Lu 5.1-7).

S'il est arrivé aux disciples de manifester de l'agacement et de l'irritation envers Jésus, c'est certainement en cette occasion. Simon Pierre était fatigué d'avoir passé la nuit à pêcher et contrarié d'être rentré bredouille. Ces résultats désastreux auraient suffi à mettre n'importe quel pêcheur professionnel de mauvaise humeur. Ajoutez à sa lassitude la frustration de devoir supporter la foule qui l'avait pressé de toute part pendant toute la matinée durant le sermon de Jésus. Une fois celui-ci terminé, Simon était prêt à rentrer chez lui pour se coucher. Jésus, quant à lui, voulait aller pêcher. Il avait une merveilleuse idée de pêche en eaux profondes.

Il est facile d'imaginer le sarcasme derrière les propos de Simon : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais, sur ta parole, je jetterai le filet. » S'il avait véritablement respecté la sagesse de Jésus en pareille situation, Simon se serait contenté de dire : « Je jetterai le filet. » Au lieu de cela, il a jugé nécessaire d'exprimer sa frustration. C'était comme s'il disait : « Écoute, Jésus, tu es un formidable maître. Tes paroles nous tiennent tous en haleine. En matière de religion, tu nous confonds tous. Mais, de grâce, accorde-nous un peu de crédit. On est des professionnels. On connaît les ficelles du métier. On est restés en mer toute la nuit, et on n'a absolument rien pris. Les poissons ne sont nulle part. Rentrons donc chez nous, allons nous coucher, et

on réessayera plus tard. Mais si tu insistes, si ça peut te faire plaisir, bien sûr qu'on va retourner jeter le filet. »

Je vois d'ici Simon Pierre échanger un regard entendu avec André et jeter à l'eau le filet qu'il venait de laver en maugréant entre ses dents. Il a dû se dire : *Fichus maîtres ! Ils sont tous pareils. Ils croient tout savoir.*

Nous connaissons la suite. Dès que Pierre a jeté son filet là où Jésus le lui a demandé, on aurait dit que tous les poissons du lac de Génésareth y ont sauté. C'était comme si les poissons participaient à un concours pour voir qui y sauterait le premier. « Le dernier arrivé est une poule mouillée ! »

Les prises étaient si nombreuses que le filet commençait à se rompre. Lorsque les autres disciples ont accouru sur les lieux dans leur barque, les deux barques ne pouvaient toujours pas contenir tous les poissons. Elles étaient chargées au point de se mettre à caler. C'était la pêche la plus extraordinaire à laquelle les pêcheurs avaient participé.

Comment Pierre y a-t-il réagi ? Comment y auriez-vous réagi ? Je sais pour ma part ce que j'aurais fait. J'aurais mis Jésus sous contrat à l'instant même. Je lui aurais demandé de se présenter au quai une fois par mois pendant cinq minutes. J'aurais exploité la pêcherie la plus lucrative de toute l'Histoire.

Or, les affaires et les profits n'auraient pu être plus éloignés de la pensée de Pierre. Alors que le filet se rompait, Pierre ne parvenait même plus à voir les poissons. Tout ce qu'il voyait, c'était Jésus. Remarquez ce qui nous est rapporté : « Quand il vit cela, Simon Pierre tomba aux genoux de Jésus, et dit : Seigneur, retire-toi de moi, parce que je suis un homme pêcheur » (Lu 5.8).

À l'instant, Pierre a compris qu'il se trouvait en présence de la Sainteté incarnée. Il était terriblement mal à l'aise. Il a tout de suite réagi en tombant sur les genoux devant Christ pour l'adorer.



Au lieu de déclarer quelque chose comme : « Seigneur, je t'adore, je te magnifie », il lui a demandé : « Veuille t'éloigner de moi. Je te prie de t'en aller. Je ne peux le supporter. »

L'histoire de la vie de Christ nous présente d'innombrables personnes se frayant un chemin à travers les foules simplement pour s'approcher de lui. Il y a l'un de dix lépreux qui s'est écrié : « Jésus, maître, aie pitié de nous ! » Il y a la femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans qui s'est approchée de Jésus et qui a touché le bord de son vêtement. Il y a le brigand sur la croix qui s'efforçait de recueillir les dernières paroles de Jésus. Il y a les gens qui disent : « Viens près de moi. Regarde-moi. Touche-moi. »

Mais pas Pierre. Sa supplique marquée d'angoisse était différente : il a demandé à Jésus de s'éloigner de lui, de lui donner de l'espace, de le laisser seul.

Pourquoi ? Ici, il n'y a pas matière à spéculation. Nul besoin de lire entre les lignes, car Pierre indique clairement qu'il veut que Jésus s'en aille : « *[Je]* suis un homme pécheur. » Les pécheurs ne sont pas à l'aise en présence du sacré. Rappelons-nous un certain cliché : La misère adore avoir de la compagnie. Selon un autre, les voleurs aiment fraterniser entre eux. Mais ils ne recherchent pas la présence reconfortante de policiers. La misère impie n'aime pas la compagnie de la pureté.

Vous remarquerez que Jésus n'a pas sermonné Pierre au sujet de ses péchés. Il n'a émis aucun reproche, aucun jugement. Tout ce que Jésus a fait, c'est d'enseigner à Pierre à pêcher. Par contre, lorsque le sacré s'est manifesté, il n'a eu besoin d'aucune parole pour s'exprimer. Pierre a reçu un message impossible à manquer. La norme transcendante de toute justice et de toute pureté était plus qu'évidente à ses yeux. Comme cela a été le cas d'Ésaïe avant lui, Pierre s'en est trouvé « défait ».

Un des faits historiques les plus étranges est la réalité selon laquelle Jésus de Nazareth continue de jouir d'une bonne réputation même parmi les incroyants. Il est rare d'entendre un incroyant parler en mal de Jésus. Il arrive souvent que les gens ouvertement hostiles à l'Église et qui méprisent les chrétiens ne tarissent pas d'éloges envers Jésus. Même Friedrich Nietzsche, qui a annoncé la mort de Dieu et qui déplorait la décadence de l'Église, parlait de Jésus comme d'un exemple d'héroïsme. Au cours des dernières années de sa vie, qu'il a passées dans un asile, Nietzsche exprimait sa propre folie en signant ses lettres « Le Crucifié ».

Le monde dans son ensemble atteste l'incomparable perfection de Jésus. Même George Bernard Shaw, lorsqu'il se montrait critique à l'égard de Jésus, ne pouvait reconnaître de plus haute norme que Christ lui-même. Au sujet de Jésus, il a dit : « Il y a des fois où il ne s'est pas comporté en chrétien. » L'ironie de la critique de Shaw ne peut nous échapper.

En matière d'excellence morale, même ceux qui ne reconnaissent pas Dieu et le Sauveur en Christ applaudissent Jésus en tant qu'homme. À l'instar de Ponce Pilate, ils déclarent : « *Ecce homo.* » « Voici l'homme ! » « [Je] ne trouve point de crime en lui. »

Compte tenu de tout l'assentiment qu'obtient Jésus, il est difficile de comprendre pourquoi ses contemporains l'ont tué. Pourquoi la foule a-t-elle réclamé son sang à cor et à cri ? Pourquoi les pharisiens le détestaient-ils ? Pourquoi le plus haut tribunal religieux du pays a-t-il condamné à mort quelqu'un d'aussi bon et juste ?

Pour percer ce mystère, je vous invite à réfléchir à la Palestine d'aujourd'hui. Celui qui fait un pèlerinage à Jérusalem ne manque pas d'être ébloui par la magnificence de cette ville vénérable. Le soir et la nuit, des projecteurs illuminent les murailles anciennes de la Ville sainte, donnant à celle-ci un air magique. Si l'on approche de la ville par le côté de la montagne des Oliviers et que l'on traverse la

vallée de Cédron par la route qui la serpente, on verra le monument du Tombeau des prophètes qui orne cette route le long du Mur est, près du pinacle du Temple. La construction de ce monument remonte à l'époque de Christ. Là, pour les Juifs, on a sculpté dans le roc l'image en relief des grands prophètes de l'Ancien Testament, un peu comme le mont Rushmore en miniature.

À l'époque de Jésus, on vénérât les prophètes de l'Ancien Testament. C'étaient les grands héros du passé. Pourtant, de leur vivant, leurs contemporains les avaient haïs, ridiculisés, rejetés, méprisés, persécutés et tués.

Étienne a été le premier martyr chrétien. Une foule furibonde l'a mis à mort parce qu'il a rappelé à ses auditeurs le sang qu'ils avaient sur les mains :

Hommes au cou raide, incirconcis de cœur et d'oreilles ! vous vous opposez toujours au Saint-Esprit. Ce que vos pères ont été, vous l'êtes aussi. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté ? Ils ont tué ceux qui annonçaient d'avance la venue du Juste, que vous avez livré maintenant, et dont vous avez été les meurtriers, vous qui avez reçu la loi d'après des commandements d'anges, et qui ne l'avez point gardée !... » (Ac 7.51-53.)

On aurait pu croire que ces propos accablants d'Étienne auraient crevé le cœur de ses auditeurs et les auraient conduits à la repentance, mais il en est allé autrement : « En entendant ces paroles, ils étaient furieux dans leur cœur, et ils grinçaient des dents contre lui. [...] Ils poussèrent alors de grands cris, en se bouchant les oreilles, et ils se précipitèrent tous ensemble sur lui, le traînèrent hors de la ville, et le lapidèrent » (Ac 7.54,57,58).

L'excellence morale plaît aux gens, dans la mesure où ils restent en sécurité à distance d'elle. Les Juifs honoraient les prophètes, à distance. Le monde honore Christ, à distance.

Pierre désirait être avec Jésus, jusqu'à ce qu'il se soit retrouvé trop près de lui. C'est alors que Pierre s'est écrié : « Seigneur, retire-toi de moi. »



Dans les années 1970, le livre de Laurence Peter et de Raymond Hull intitulé *Le Principe de Peter* s'est retrouvé au haut des listes de best-sellers. Le point fondamental de ses enseignements est devenu un axiome dans le monde des affaires : tout employé tend à s'élever jusqu'à son niveau d'incompétence. Le Principe de Peter n'a rien à voir avec Simon Pierre, sauf qu'il explique en partie pourquoi Pierre était mal à l'aise en présence de Jésus.

Le Principe de Peter implique les questions de la compétence et de l'incompétence. L'axiome selon lequel les gens ont tendance à s'élever jusqu'à leur niveau d'incompétence repose sur une étude relative aux promotions au sein du monde des affaires. Lorsque les gens travaillent bien, ils obtiennent une promotion. Ils grimpent d'un échelon dans l'organisation. Puis leur ascension s'interrompt rendue à un certain point, quand ils cessent de bien travailler. Lorsque cela se produit, ils cessent d'obtenir des promotions et sont voués à passer le reste de leurs jours à travailler à un niveau tout juste au-dessus de celui de leur compétence. Les gens deviennent captifs de leur niveau d'incompétence, ce qui est tragique pour eux et leur entreprise.

Tous ne tombent pas dans le piège du Principe de Peter. Les auteurs Peter et Hull font mention de deux catégories de gens qui y échappent : les super-incompétents et les super-compétents. Les super-incompétents n'ont jamais la possibilité de s'élever jusqu'à leur niveau d'incompétence, puisqu'ils sont déjà incompetents. Ils ne sont compétents à aucun niveau. Ils sont incompetents au bas de l'échelle. L'organisation ne tarde d'ailleurs pas à les expulser.

La véritable ironie se situe dans l'autre groupe de gens, ceux qui « échappent » au Principe de Peter, les super-compétents. Comment les super-compétents grimpent-ils les échelons jusqu'au haut de l'organigramme ? Ils ne le font pas. Le livre affirme que la grande difficulté qu'ont les super-compétents à grimper les échelons tient au fait que leurs supérieurs les perçoivent comme de sérieuses menaces. Ils font peur à leurs patrons, en ce sens que ceux-ci craignent de se faire déclasser. Les super-compétents menacent de priver leurs supérieurs de leur prestige et de leur pouvoir. Les super-compétents ne connaissent pas la réussite qu'en grimpant les échelons, mais aussi en passant d'une organisation à une autre au fil de leurs promotions et de leur ascension.

Il est facile pour nous de porter un regard purement cynique sur la théorie de Peter et de Hull. Nous pourrions évoquer d'innombrables personnes ayant connu une ascension fulgurante au sein d'entreprises pour en atteindre la haute direction. Plus d'un PDG a commencé au bas de l'échelle dans l'entreprise. Peter et Hull vous diraient toutefois que ces histoires de réussite à la Steve Jobs sont, bien entendu, l'exception qui confirme la règle.

Quelles que soient les vraies statistiques, le fait indisputable demeure qu'il existe de nombreuses situations où des super-compétents sont maintenus à un bas niveau parce qu'ils menacent leurs supérieurs. Tous n'applaudissent pas la réussite. Je me rappelle une élève que j'ai eue à l'époque où j'enseignais à l'université. C'était la meilleure élève que j'avais eue de toute ma carrière. Sa réussite était extraordinaire.

J'ai été choqué de noter un de ses examens de fin d'année, auquel elle avait échoué lamentablement. Je l'ai fait venir dans mon bureau pour lui demander ce qui s'était passé. Elle a immédiatement éclaté en sanglots, puis elle s'est mise à me confesser qu'elle avait délibérément échoué à son examen. Quand je lui ai

demandé pourquoi, elle m'a expliqué qu'à l'approche de la remise des diplômes, elle craignait de plus en plus de ne jamais trouver de mari. « Aucun des gars ne veut me fréquenter, m'a-t-elle avoué. Ils pensent tous que je suis trop intelligente, que je suis juste un cerveau. » Elle m'a fait des confidences crève-cœur par rapport à sa solitude et son sentiment d'être ostracisée de la vie sociale sur le campus. Elle se faisait l'effet d'être un paria.

Cette élève avait commis le péché sociétal impardonnable. Elle avait dépassé la courbe classique. Je sais ce que c'est que d'évaluer le rang sur une courbe tant du point de vue de l'étudiant que de celui du professeur. Je me souviens, du temps de mes études, d'être sorti de classe après avoir mal répondu à un test. Je me rappelle aussi combien j'étais heureux d'entendre les professeurs dire qu'ils noteraient le test selon une courbe. Cela voulait dire que, si je n'avais que 60 sur 100, la courbe de pondération me ferait peut-être passer de la note D à la note C, ou même à la note B, si assez d'étudiants avaient mal répondu au test. Ainsi, je comptais sur l'échec d'autres étudiants.

Il y en avait cependant toujours un pour sortir du lot. Quand tous les autres obtenaient des notes dans la vingtaine ou la trentaine, ce qui indiquait que le test était incontestablement injuste, et que le professeur était moralement tenu de noter ses élèves selon la courbe, il y avait inévitablement un cerveau qui obtenait 100 sur 100. Or, je ne me rappelle pas avoir déjà vu les étudiants se lever pour l'ovationner. Personne n'aime les prodiges. Ils nous font tous mal paraître.

Jésus-Christ était un prodige, le prodige suprême. C'était l'ultime super-compétent. Les parias l'aimaient parce qu'il leur prêtait attention. Par contre, Christ était intolérable pour ceux qui avaient du prestige et du pouvoir.

Ce sont les pharisiens, le parti juif, qui se disaient être les ennemis jurés de Jésus.

Ce parti juif a vu le jour à l'époque entre la fin de la période vétérotestamentaire et le début de l'époque néotestamentaire. Des hommes des plus zélés dans l'obéissance à la loi ont créé cette secte. Le mot *pharisien* signifiait littéralement « celui qui est séparé ». Les pharisiens se tenaient en marge de la société pour se vouer surtout à la poursuite de la sainteté. C'étaient de présumés spécialistes de la sainteté. Si des gens auraient dû se réjouir de l'entrée en scène du sacré, ce sont bien les pharisiens.

En raison de leur dévouement singulier à la poursuite de la sainteté, les pharisiens ont acquis un certain degré de respect de la part de la population, qui leur reconnaissait une piété et une droiture sans égales. Ils n'avaient aucun pair. On les louangeait. On leur réservait les places d'honneur dans les banquets. On les admirait à titre de spécialistes de la religion. Leurs tuniques étaient décorées de franges attestant leur rang élevé. On les voyait afficher leurs vertus en public. Ils jeûnaient au vu et au su de tous. Ils inclinaient la tête en offrant une prière solennelle sur les coins de rue et dans les restaurants. Lorsque les pharisiens faisaient l'aumône, tous entendaient le tintement de la pièce qu'ils déposaient dans le contenant du mendiant. Ils exhibaient leur « sainteté ».

Jésus les a traités d'hypocrites.

Il a prononcé contre eux l'oracle prophétique de la malédiction : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte ; et, quand il l'est devenu, vous en faites un fils de la géhenne deux fois plus que vous » (Mt 23.15). Jésus dénonçait sévèrement les pharisiens. Il leur reprochait plusieurs comportements trahissant leur hypocrisie. Examinons quelques-unes des accusations que Jésus a portées contre eux :

Les scribes et les pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse. Faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent ; mais n'agissez pas selon leurs œuvres. Car ils disent, et ne font pas. Ils lient des fardeaux pesants, et les mettent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer du doigt. Ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes. Ainsi, ils portent de larges phylactères, et ils ont de longues franges à leurs vêtements ; ils aiment la première place dans les festins, et les premiers sièges dans les synagogues ; ils aiment à être salués dans les places publiques, et à être appelés par les hommes Rabbi, Rabbi (Mt 23.2-7).

Il n'y avait aucune élégance discrète chez les pharisiens. Leur sainteté était dénuée de beauté et d'authenticité. Ils faisaient étalage de leur savoir. Leur sainteté n'était qu'imposture. Ces hypocrites feignaient la droiture :

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et qu'au-dedans ils sont pleins de rapine et d'intempérance. Pharisien aveugle ! nettoie premièrement l'intérieur de la coupe et du plat, afin que l'extérieur aussi devienne net. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui paraissent beaux au-dehors, et qui, au-dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute espèce d'impuretés (Mt 23.25-28).

Jésus employait des images frappantes pour les décrire. Il compare les pharisiens à des coupes n'étant propres que de l'extérieur. Imaginez-vous dans un restaurant, le serveur dépose devant vous une coupe immaculée à l'extérieur, mais tachée à l'intérieur de la lie du vin de la veille. Cela n'aurait rien pour vous mettre en appétit. Or, il en allait de même pour le service des pharisiens. Comme les sépulcres blanchis cachent la vérité désagréable de la



décomposition corporelle et de la chair putréfiée, la façade des pharisiens dissimulait la souillure de leur âme.

Considérez un instant quelques courtes épithètes que Jésus réservait aux pharisiens : « serpents », « races de vipères », « conducteurs aveugles », « fils de la géhenne » et « insensés aveugles ». Ce sont loin d'être là des compliments. Jésus ne leur épargnait aucune invective dans sa dénonciation. Ses paroles à l'égard de ces hommes étaient d'une dureté hors norme, mais n'étaient pas pour autant injustifiées. Elles différaient du mode d'expression habituel de Jésus. Les réprimandes qu'il adressait normalement aux pécheurs étaient douces. Il a parlé tendrement, bien qu'avec fermeté, à la femme prise en flagrant délit d'adultère et à celle au puits. Il semblerait que Jésus ait réservé ses remarques les plus cinglantes aux gros bonnets, les professionnels de la théologie. Il ne leur demandait pas de l'épargner et il ne leur faisait aucun quartier.

On pourrait croire que les pharisiens détestaient Jésus parce qu'il se montrait tellement critique à leur endroit. Personne n'aime se faire critiquer, encore moins ceux qui ont l'habitude de se faire louer. Il reste que la rancœur des pharisiens était plus profonde. Je crois pouvoir affirmer que, même si Jésus ne leur avait rien dit, ils l'auraient méprisé tout autant. Sa seule présence suffisait à les rebuter.

Il a été dit que rien ne dissipe un mensonge plus vite que la vérité ; rien n'expose la feinte plus vite que l'authenticité. Il se peut que l'œil n'étant pas entraîné à reconnaître les billets contrefaits n'y parvienne pas. Ce que craint tout faussaire, c'est que quelqu'un examine son faux billet en le comparant à un vrai. La présence de Jésus représentait la présence de l'authentique au milieu des faux. Et maintenant que la vraie sainteté faisait son apparition, les faussaires de la sainteté en étaient contrariés.

Les sadducéens avaient le même problème par rapport à Jésus. Ils formaient la haute classe sacerdotale de l'époque. Ils tenaient leur nom du sacrificateur de l'Ancien Testament nommé Tsadok, qui tenait le sien du mot hébreu signifiant « juste ». Si les pharisiens se considéraient comme les saints, les sadducéens se disaient être les justes. Par contre, avec l'entrée en scène de Jésus, leur justice n'a fait que dévoiler leur injustice. Leur courbe aussi a été brisée.

Au début, le ressentiment que Jésus inspirait aux pharisiens et aux sadducéens se résumait à un léger agacement, qui s'est transformé en une rage sourde et qui a fini par exploser en les poussant à exiger sa mort avec véhémence. Ils le trouvaient tout simplement insupportable. Sur la mer de Galilée, les disciples n'ont pas trouvé de catégorie correspondant à Christ ; ils n'ont pas su répondre à leur propre question : « Qui est celui-ci ? » Quant aux pharisiens et aux sadducéens, ils avaient une réponse toute faite. Ils ont inventé des catégories pour Jésus : ils le considéraient comme un « blasphémateur » et un « démon ». Il fallait se débarrasser de lui. Il fallait anéantir le super-compétent.



Le Christ incarné n'est plus sur la terre. Il est monté au ciel. Personne ne l'entend parler aujourd'hui dans la chair. Il n'en reste pas moins que l'on ressent encore de nos jours la puissance menaçante de sa sainteté. Elle se transmet parfois à ses enfants. Comme les Juifs qui attendaient le retour de Moïse au pied de la montagne du Sinaï ont fui avec terreur à la vue de son visage rayonnant, les gens d'aujourd'hui se sentent mal à l'aise dans la simple présence de chrétiens.

L'utilisation du hollandais a constitué l'une des plus grandes difficultés auxquelles j'ai dû faire face dans mon éducation. Lorsque je suis allé faire des études en Hollande, cette langue chantante m'a dérouté. J'avais beaucoup de mal à en prononcer les voyelles et à

en comprendre les nombreuses expressions étranges. Juste comme je croyais en avoir acquis la maîtrise, j'entendais une expression qui me mystifiait complètement.

J'en ai entendu une lors d'une réception chez un ami à Amsterdam. La conversation est restée animée jusqu'à ce que se produise soudain une pause entraînant un court silence malaisant. Pour rompre le silence, un de mes amis hollandais a déclaré : « *Er gaat een Domine voorbij !* » Je lui ai alors demandé : « Qu'est-ce que tu as dit ? » On m'a répété cette expression bizarre. Je connaissais la signification de chaque mot, mais je ne saisisais pas le sens de cette expression. Pour briser ce silence déconcertant, il avait dit : « Un pasteur passe ! »

J'ai demandé à mes amis de me l'expliquer. Ils m'ont indiqué que l'on avait pour coutume en Hollande d'utiliser cette expression lorsqu'un silence embarrassé survenait durant une conversation animée. En disant qu'un pasteur venait de passer, on offrait une explication au silence soudain. L'idée était que rien ne pouvait gâcher la convivialité d'une fête plus vite que la présence d'un ecclésiastique. Lorsque le pasteur apparaît, le plaisir disparaît. On n'a plus droit aux rires, aux conversations animées, qu'à un silence étouffant. La seule explication que l'on pouvait donner à de tels silences, c'était qu'un pasteur venait de passer.

Je fais souvent face au même phénomène sur le terrain de golf. Si l'on me jumelle à des inconnus, tout se passe bien jusqu'à ce qu'ils me demandent ce que je fais dans la vie. Dès qu'ils découvrent que je suis un ecclésiastique, l'atmosphère change du tout au tout. Ils commencent à se tenir plus loin de moi lorsque nous nous parlons, me donnant ainsi plus de place. C'est comme s'ils se rendaient soudain compte que j'avais une maladie grave qui risquait d'être contagieuse. En règle générale, ils se confondent en excuses pour leur langage. « Désolé pour les jurons. Je ne savais pas que vous

étiez pasteur. » Comme si le pasteur n'avait jamais entendu de tels mots auparavant ou qu'il ne lui était jamais arrivé au cours de sa vie d'en émettre lui-même. Le complexe d'Ésaïe, celui des lèvres impures, nous habite encore.

La Bible dit que « [le] méchant prend la fuite sans qu'on le poursuive » (Pr 28.1). Voici comment Luther l'a énoncé : « Le païen tremble au bruissement d'une feuille. » Le malaise que provoque la présence d'un ecclésiastique découle de l'identification de l'Église à Christ. Elle peut produire d'étranges effets sur les gens.

Dans les années 1970, on a invité l'un des plus grands golfeurs de la PGA à jouer en foursome avec Gerald Ford (alors président des États-Unis), Jack Nicklaus et Billy Graham. Ce golfeur professionnel était particulièrement ravi de jouer avec Ford et Billy Graham (il avait déjà souvent joué avec Nicklaus).

Une fois la partie terminée, un de ses amis est venu lui demander : « Hé, c'était comment de jouer avec le Président et Billy Graham ? »

Le golfeur en question a alors lancé une bordée de jurons et a déclaré avec dégoût : « Je n'ai pas besoin de Billy Graham pour me fourrer la religion dans la gorge. » Sur ce, il a tourné les talons et est parti furieux en direction du champ de pratique.

Son ami a suivi le professionnel en colère jusque-là. Celui-ci a sorti son club de départ et s'est mis à frapper furieusement des balles. Il avait la nuque rouge et c'était comme si la vapeur lui sortait par les oreilles. Son ami n'a rien dit. Il s'est assis sur un banc et l'a regardé faire. Le professionnel a écumé de rage pendant quelques minutes. Quand il s'est calmé, son ami lui a demandé d'une voix douce : « Est-ce que Billy t'a un peu malmené sur le terrain ? »

À cela, le professionnel a répondu en poussant un soupir gêné : « Non, il n'a même pas mentionné la religion. C'est juste que j'ai mal joué. »

Incroyable. Même si Billy Graham n'avait rien dit au sujet de Dieu, de Jésus et de la religion, le professionnel était parti dès la fin de la partie en fulminant et en accusant Billy d'avoir essayé de lui imposer sa religion. Comment l'expliquer ? Ce n'est vraiment pas difficile. Billy Graham n'avait pas même à ouvrir la bouche ni à lui jeter un regard en coulisse pour qu'il se sente mal à l'aise. Billy Graham s'identifiait si étroitement à la religion et aux choses de Dieu que sa seule présence suffisait à faire s'étouffer le méchant, qui prenait la fuite sans qu'on le poursuive. Luther avait raison de dire que les païens tremblent au bruissement d'une feuille. Ils sentent le ciel leur souffler dans la nuque. Ils se sentent opprimés par la sainteté, même si elle n'est présente que sous la forme d'un être humain imparfait et partiellement sanctifié.

La réaction que le golfeur professionnel a eue envers Billy Graham était comparable à celle que Pierre a eue envers Jésus-Christ. « Seigneur, retire-toi de moi, parce que je suis un homme pécheur. » Les deux ont fortement réagi à la présence du sacré. La sainteté provoque la haine. Plus grande est la sainteté, plus grande est l'hostilité qu'elle suscite. Cela semble insensé. Il n'y a jamais eu homme plus aimant que Jésus-Christ. Pourtant, même son amour mettait les gens en colère. Il aimait d'un amour parfait, d'un amour transcendant et saint, mais ce genre d'amour est d'une telle majesté qu'il nous est intolérable.

Il y a une histoire bien connue de la littérature américaine qui décrit un genre d'amour destructeur. Il s'agit d'un amour bizarre, un amour si intense qu'il amène à écraser l'objet de son affection. Des étudiants des œuvres de John Steinbeck ont suggéré que son célèbre personnage de Lennie, dans *Des souris et des hommes*, représente Christ dans les faits.

Lennie, un représentant de Christ ? Nombre de chrétiens trouvent cette suggestion offensante. Lennie est une grosse

brute stupide. C'est un meurtrier. Comment une telle personne pourrait-elle faire figure de Christ ?

*Des souris et des hommes* raconte l'histoire de deux ouvriers migrants, Lennie et George, qui errent dans la campagne et vont d'emploi en emploi, en rêvant du jour où ils deviendraient propriétaires d'une ferme. Steinbeck les décrit ainsi :

Ils étaient vêtus tous les deux de pantalons et de vestes en serge de coton bleue à boutons de cuivre. Tous deux étaient coiffés de chapeaux noirs informes, et tous deux portaient sur l'épaule un rouleau serré de couvertures. L'homme qui marchait en tête était petit et vif, brun de visage, avec des yeux inquiets et perçants, des traits marqués. Tout en lui était défini : des mains petites et fortes, des bras minces, un nez fin et osseux. Il était suivi par son contraire, un homme énorme, à visage informe, avec de grands yeux pâles et de larges épaules tombantes. Il marchait lourdement, en traînant un peu les pieds comme un ours traîne les pattes. Ses bras, sans osciller, pendaient ballants à ses côtés<sup>1</sup>.

Vous remarquerez le contraste entre les deux personnages. Le visage de George est clairement défini. Lennie est « à visage informe ». Il y a quelque chose d'incompréhensible chez ce géant. Il a la démarche d'un ours, mais il a l'esprit d'un enfant naïf. Lennie souffre d'une déficience intellectuelle. Il n'arriverait pratiquement à rien sans George. Celui-ci doit s'occuper de lui et lui parler en s'exprimant le plus simplement du monde.

Lennie a une excentricité. Il aime les petits animaux à fourrure, comme les souris, les lapins et les autres du même genre. Il rêve du jour où George leur procurera une ferme où il pourra garder ses propres lapins et souris. Lennie a toutefois un problème. Il ne comprend pas à quel point il est fort. Lorsqu'il prend une souris des champs ou un lapin dans ses mains, tout ce qu'il veut, c'est l'aimer,

répandre son affection sur ces petites créatures, mais celles-ci ne le comprennent pas. Elles prennent peur et cherchent à échapper à la poigne de Lennie. Lennie les serre alors pour les immobiliser et leur permettre de recevoir son amour. Sans le vouloir, il les tue en les écrasant de ses lourdes mains.

Le souci que Lennie se fait des petites créatures à fourrure constitue une source constante d'irritation pour George. Il se met en colère lorsqu'il découvre que Lennie se promène partout avec une souris morte dans sa poche de veston. La chose est répugnante, mais George aime Lennie comme son fils et tolère patiemment ses idioties. Le livre culmine lorsque Lennie se retrouve seul avec la femme du contremaître :

La femme de Curley se moqua de lui :

– T'es piqué, dit-elle. Mais t'es gentil tout de même. On dirait un grand bébé. Mais, on peut bien voir ce que tu veux dire. Quand je me coiffe, des fois, je me caresse les cheveux, parce qu'ils sont si soyeux.

Pour montrer comment elle le faisait, elle passa ses doigts sur le haut de sa tête.

– Y a des gens qui ont des gros cheveux raides, continua-t-elle avec complaisance, Curley, par exemple. Ses cheveux sont comme des fils de fer. Mais les miens sont fins et soyeux. C'est parce que je les brosse souvent. C'est ça qui les rend fins. Ici... touche, juste ici.

Elle prit la main de Lennie et la plaça sur sa tête.

– Touche là, autour, tu verras comme c'est doux.

De ses gros doigts, Lennie commença à lui caresser les cheveux.

– Ne m'décoiffe pas, dit-elle.

Lennie dit :

– Oh ! c'est bon. – Et il caressa plus fort. – Oh ! c'est bon.

– Attention, tu vas me décoiffer.

Puis, elle s'écria avec colère :

– Assez, voyons, tu vas toute me décoiffer.

D'une secousse elle détourna la tête, et Lennie serra les doigts, se cramponna aux cheveux.

– Lâche-moi, cria-t-elle. Mais, lâche-moi donc.

Lennie était affolé. Son visage se contractait. Elle se mit à hurler et, de l'autre main, il lui couvrit la bouche et le nez.

– Non, j'vous en prie, supplia-t-il. Oh ! j'vous en prie, ne faites pas ça. George se fâcherait.

Elle se débattait vigoureusement, sous ses mains. De ses deux pieds elle battait le foin et elle se tordait dans l'espoir de se libérer. Lennie commença à crier de frayeur.

– Oh ! je vous en prie, ne faites pas ça, supplia-t-il. George va dire que j'ai encore fait quelque chose de mal. Il m'laissera pas soigner les lapins.

Il écarta un peu la main et elle poussa un cri rauque. Alors Lennie se fâcha.

– Allons, assez, dit-il. J'veux pas que vous gueuliez. Vous allez me faire arriver des histoires, tout comme a dit George. N'faites pas ça, voyons.

Et elle continuait à se débattre, les yeux affolés de terreur. Alors il la secoua, et il était furieux contre elle.

– Ne gueulez donc pas comme ça, dit-il en la secouant, et le corps s'affaissa comme un poisson.

Puis elle ne bougea plus, car Lennie lui avait brisé les vertèbres du coup<sup>2</sup>.

Que Lennie tue des souris était une chose, mais qu'il tue des gens en était une tout autre. Cette fois-ci, ses bizarreries étaient allées trop loin. George a conduit Lennie à distance, fuyant dans la campagne la horde de leurs poursuivants. Ils ont atteint la rive d'un profond bassin d'eau verte de la rivière Salinas. Ils s'y sont arrêtés pour se reposer et ont commencé à se parler. Lennie s'attendait à ce que George le réprimande parce qu'il avait fait quelque chose



de mal. C'est alors qu'il a demandé à George de lui parler encore une fois de la ferme qu'ils posséderaient un jour.

Lennie dit :

– Raconte comment ça sera.

George avait écouté les bruits lointains. Il sembla un instant parler en homme d'affaires.

– Regarde par-dessus la rivière, Lennie, et je vais te raconter si bien que tu pourras presque le voir.

Lennie tourna la tête et regarda, par-dessus la rivière, les sombres pentes des monts Gabilan.

– On aura une petite ferme, commença George<sup>3</sup>.

Tandis que Lennie était perdu dans ses rêveries et s'imaginait la ferme tant attendue, George a sorti un Luger de sa poche. Lapins et poulets dansaient dans l'imaginaire de Lennie. À l'approche de la horde, George a visé et a tiré.

Slim, le chef de la horde, est arrivé le premier sur la scène.

Il s'approcha et regarda Lennie, puis, se retournant, il regarda George.

– En plein dans la nuque, dit-il doucement.

Slim vint tout droit vers George et s'assit près de lui, tout près de lui.

– T'en fais pas, dit Slim. Y a des choses qu'on est obligé de faire, des fois<sup>4</sup>.

« Y a des choses qu'on est obligé de faire, des fois. » Il y a parfois des gens qu'il faut exécuter, des gens destructeurs. Les gens qui en écrasent d'autres ne sauraient être tolérés. Peu importait que la force derrière les gestes destructeurs de Lennie ait été celle d'un amour enfantin et innocent. Son amour était sans arrière-pensée, dépourvu de toute séduction. C'était un amour pur ; un amour

d'une telle intensité qu'il le poussait à étrangler ceux qui lui résistaient. George n'avait pas le choix. Il savait que Lennie ne survivrait pas dans notre monde. Lennie effrayait tout le monde et tout ce qu'il touchait. Lennie devait mourir.

Ainsi en allait-il de Christ. Le monde pouvait tolérer Jésus, il pouvait l'aimer, mais à distance. Christ ne menace pas notre sécurité dans la mesure où il se tient à distance dans l'espace et le temps. Un Christ ne pourrait toutefois pas survivre dans un monde d'hommes hostiles. Pour le bien de la nation, Caïphe a jugé préférable que Jésus meure. Parfois, il faut ce qu'il faut.

## PERMETTRE À LA SAINTÉTÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. Votre perception de la sainteté de Dieu ressemble-t-elle à celle de Pierre ? Avez-vous le goût de la fuir ?
2. La sainteté de Dieu vous a-t-elle déjà effrayé ?
3. Décrivez une occasion où vous avez dû affronter la sainteté de Dieu.
4. Au cours de la dernière semaine, de quelle dimension de la sainteté de Dieu avez-vous eu le plus conscience ?



## CHAPITRE 5

# La folie de Luther

« *Que Dieu soit Dieu.* »

*Martin Luther*

**S**i nous fixons notre esprit sur la sainteté de Dieu, il se peut que le résultat nous trouble. La connaissance profonde des attributs de Dieu a d'ailleurs eu cet effet sur Martin Luther. Son étude de Dieu a façonné en partie la personnalité hors norme de Luther. L'a-t-elle améliorée ou déformée ? Sa rencontre avec Dieu lui a-t-elle purifié ou brouillé l'esprit ?

« Aimer Dieu ? Je le déteste parfois. » Venant d'un homme aussi respecté que Luther pour son zèle religieux, il s'agit d'une citation étrange. Il n'en reste pas moins qu'elle est de lui. On le connaît d'ailleurs pour ses affirmations effarantes. « Christ semble parfois n'être rien de plus qu'un juge irascible qui vient à moi en brandissant une épée. »

Cet homme était-il fou ? Avant de chercher à répondre à cette question, examinons certaines particularités de la vie et du comportement de Luther ayant poussé des gens à conclure qu'il était réellement fou.

La première clé du profil de Luther réside dans ses accès de colère intempestifs et ses abus de langage. Il se plaisait à traiter ses détracteurs de « chiens ». « Les chiens se mettent à aboyer », disait-il lorsque leurs critiques lui parvenaient aux oreilles. Il avait parfois recours à un langage truculent, ponctué de références scatologiques.

Penchons-nous sur un exemple de réplique que Luther a servi à la diatribe d'Érasme :

Ainsi, il me paraissait tout à fait superflu de répondre à tes arguments que j'avais moi aussi réfutés tant de fois auparavant, et qui ont été foulés aux pieds et entièrement écrasés par Philippe Melancthon dans ses *Lieux théologiques* : un petit livre jamais réfuté qui, à mon avis, est digne non seulement de l'immortalité, mais encore de la canonicité ecclésiastique. Comparé avec celui-là, ton petit livre à toi m'a paru si bas et si vil que je t'ai vivement plaint d'avoir sali ton langage si beau et si talentueux avec de telles immondices, et que je me suis indigné qu'une si indigne matière fût véhiculée par les si précieux ornements de l'éloquence : comme si l'on transportait des déchets et des excréments dans des vases d'or et d'argent<sup>1</sup>.

Le comportement orageux de Luther a fait surface lors d'une importante réunion à Marburg. Des leaders du mouvement protestant s'étaient réunis pour régler des désaccords au sujet du repas du Seigneur. En plein dialogue, Luther s'est mis à frapper la table de son poing en répétant : « *Hoc est corpus meum, hoc est corpus meum* » (« Ceci est mon corps »). Ses frasques étaient semblables à la célèbre crise de nerfs que Nikita Khrushchev a piquée aux Nations unies.

Luther pouvait parfois se montrer tout à fait immodéré. Il était enclin à la grandiloquence. Ses insultes, traiter les gens de chiens, s'avéraient souvent acerbes. Par contre, même si ses propos

auraient pu être jugés indécents, ils n'auraient pu mettre en doute sa santé mentale.

Il faut cependant y voir plus que la façon de s'exprimer de Luther. Son comportement était parfois aussi tout ce qu'il y avait de plus bizarre. Il souffrait d'un éventail de phobies. Selon une histoire bien connue, on raconte que Luther marchait en plein orage lorsque la foudre est tombée si près de lui qu'elle l'a projeté au sol. Le grand historien ecclésial et biographe de Luther, Roland Bainton, en relate les faits :

Par une journée étouffante de juillet de l'année 1505, un voyageur solitaire marchait péniblement sur une route desséchée dans les environs du village saxon de Stotternheim. C'était un jeune homme court, mais robuste, et vêtu d'une toge d'étudiant d'université. Tandis qu'il approchait du village, le ciel s'ennuagea. Soudain, il y eut une averse, puis une forte tempête se leva. La foudre fendit l'obscurité et fit tomber l'homme au sol. Se relevant avec difficulté, il cria de terreur : « Sainte Anne, aide-moi ! Je me ferai moine. »

L'homme qui fit ainsi appel à une sainte allait répudier le culte des saints. Celui qui avait fait le vœu de devenir moine allait renoncer à la vie monastique. Fils loyal de l'Église catholique, il allait faire voler en éclats la structure du catholicisme médiéval. Ce serviteur dévoué du pape allait un jour associer les papes à l'antéchrist. Car ce jeune homme n'était nul autre que Martin Luther<sup>2</sup>.

Peu après cette expérience, Luther a prononcé ses vœux. Il a mis fin à ses études en droit et est entré au monastère, au grand déplaisir de son père, Hans.

La crainte d'une mort violente qui hantait Luther correspondait à une expression du jugement et du châtement divins. Il a souffert de troubles gastriques toute sa vie ainsi que de calculs rénaux, un problème de santé des plus douloureux. Il a prédit sa mort à plus d'une occasion. Il lui est arrivé de nombreuses fois de se croire à

quelques jours ou semaines de la tombe. La foudre a marqué sa mémoire au fer rouge, ce qu'il n'a jamais oublié.

Tous ne réagissent pas de la même façon au fait de frôler la mort par électrocution. Le 27 juin 1975, la foudre a jeté au sol trois golfeurs professionnels lors du Western Open, à proximité de Chicago. L'un des trois, Lee Trevino, s'est alors blessé au dos, ce qui a gravement entravé sa carrière. Lorsqu'on l'a interviewé dans le cadre d'un talk-show télévisé au sujet de cet incident, l'animateur lui a demandé : « Qu'avez-vous appris par cette expérience ? »

À la mode typiquement « Merry Mex », Trevino lui a rétorqué : « J'ai appris que, si le Tout-Puissant veut jouer son coup, t'es mieux de t'enlever de son chemin. » Puis il a ajouté : « J'aurais dû tenir un fer n° 1 au-dessus de ma tête durant l'orage. »

Intrigué par cette affirmation énigmatique, l'animateur a voulu savoir : « Pourquoi donc ? »

Les yeux scintillants, Trevino lui a rétorqué : « Parce que pas même Dieu peut frapper un fer n° 1. »

Trevino a enrichi son répertoire de quelques blagues relatives à cette expérience. Quant à Luther, il y a gagné une nouvelle carrière en tant que moine et théologien.

On a également relié les troubles gastriques chroniques de Luther à un problème psychosomatique. Ses phobies névrotiques semblaient se jeter directement dans son estomac, détruisant sa digestion. Son problème de flatulence est devenu légendaire, partiellement en raison de sa propre exagération de celle-ci. Il ponctuaît ses écrits de références à ses ballonnements et à ses vents constants. Il avait pour habitude de dire : « Si je laisse aller un vent à Wittemberg, on l'entendra à Leipzig. »

Heureusement, Luther a réussi à trouver une utilisation sanctifiée à sa flatulence. Il indiquait à ses élèves que les vents étaient un moyen des plus efficaces pour repousser les attaques du diable.

Ailleurs, Luther a parlé de résister à Satan en lui jetant un encrier à la tête. Il décrivait son combat comme celui d'un homme assiégé et convaincu d'être une cible personnelle du prince des ténèbres.

Ses histoires de Satan donnent aux psychologues praticiens matière à penser qu'il souffrait d'un déséquilibre mental. D'une part, on soutient qu'il aurait souffert d'hallucinations et, d'autre part, d'illusions de grandeur, en ce sens que Satan aurait fait de lui sa cible de choix.

Par contre, du point de vue de l'histoire de l'Église, il n'y aurait rien d'étonnant dans le fait qu'au xvi<sup>e</sup> siècle, Satan se serait acharné contre Martin Luther.

Un autre épisode ayant amené les psychiatres à sourciller correspond à la première messe que Luther a célébrée. Luther s'était déjà distingué en tant que théologien en devenir et n'était pas timide. Ses contemporains ignoraient encore qu'il deviendrait un maître orateur en chaire comme en public.

La célébration de sa première messe après son ordination a marqué le début de sa vie publique en tant qu'ecclésiastique. Le vieux Hans Luther s'était presque réconcilié avec la décision de son fils d'abandonner une carrière lucrative en droit au profit de la vie monastique. Il ressentait une certaine fierté : « Mon fils, le prêtre. » On considérait la célébration prévue comme une occasion de susciter la fierté de sa famille, et les proches de Luther se sont joints au public pour le voir et l'entendre en action.

Personne dans l'auditoire ne s'attendait à ce qui s'est produit. Luther a amorcé la cérémonie avec panache, en exudant l'assurance et la maîtrise propres à la prêtrise. Lorsqu'est venu le moment de faire la prière de consécration – le moment durant la messe où Luther allait exercer son autorité sacerdotale pour la première fois en invoquant la puissance de Dieu devant accomplir le grand miracle de la transsubstantiation (la transformation des éléments



du pain et du vin en les véritables corps et sang de Christ) –, Luther a fait faux bond.

Il s'est figé à l'autel. On aurait dit qu'il était pétrifié. Il avait les yeux vitreux et le front en sueur. Un silence chargé de nervosité a gagné toute l'assemblée, tandis qu'elle exhortait en pensée le jeune prêtre à continuer. Hans Luther sentait croître son malaise, alors qu'une vague d'embarras parental déferlait sur lui. La lèvre inférieure de son fils s'est mise à trembler. Martin s'efforçait de prononcer les paroles liturgiques, mais aucun mot ne sortait de sa bouche. Tout piteux, il est retourné à la table où son père était assis avec des invités de la famille. Il avait échoué. Il avait gâché la messe, en plus de s'être déshonoré ainsi que son père. Hans était furieux. Il venait de faire une généreuse donation au monastère et se sentait maintenant humilié là même où il était venu voir son fils se faire honorer. Il a fustigé Martin et a mis en doute l'appel de son fils à la prêtrise. Martin a alors défendu son appel en évoquant l'ordre impérieux qu'il avait reçu lors de l'expérience de la foudre. Hans lui a répliqué : « Dieu merci, ce n'était pas une apparition du diable. »

Que s'est-il produit à l'autel ? Luther offre sa propre explication de la paralysie qui l'a frappé lorsqu'il était censé prononcer les mots : « Nous t'offrons, toi le Dieu vivant, vrai et éternel. » Il a expliqué :

*Cette parole m'a complètement stupéfié et terrorisé. Je me suis dit : Avec quelle langue vais-je m'adresser à une telle majesté, considérant que tous les hommes doivent trembler en présence même d'un prince terrestre ? Qui suis-je pour lever les yeux ou les mains vers la Majesté divine ? Elle est entourée d'anges. À son signe, la terre tremble. Et vais-je, moi, un misérable petit pygmée, déclarer : « Je veux ceci, je demande cela » ? Car je ne suis que poussière et cendre et je suis rempli de péchés, et je m'adresse au Dieu vivant, éternel et véritable<sup>3</sup>.*

Il reste que ces épisodes ne sont que des considérations mineures dans la question de la santé mentale de Luther. Nous devons reporter notre attention sur les moments les plus dramatiques de la vie de Luther, un moment dramatique pour toute la chrétienté. L'épreuve suprême de la vie de Luther, l'occasion de son test ultime, s'est présentée lors de la diète de Worms en l'an 1521. Devant les princes de l'Église et de l'État, en présence de l'auguste empereur romain Charles Quint, un fils de mineur de charbon a dû comparaître pour se défendre contre l'accusation d'hérésie qui portait contre lui.

Les événements étaient devenus hors de contrôle depuis que le professeur de théologie avait cloué ses 95 thèses à la porte de l'église de la Toussaint, à Wittemberg. Il s'agissait des points litigieux que Luther soumettait à un débat théologique. Il ne cherchait pas à les enflammer jusqu'à en faire un brasier national ou international. Des gens, probablement des étudiants, se sont saisis de ces thèses et ont fait usage de la merveilleuse invention de Gutenberg. Deux semaines plus tard, toute l'Allemagne parlait de ces thèses. Bainton emprunte une expression de Karl Barth pour expliquer ce qui est arrivé : « Luther était comme un homme grimant les sombres escaliers tournants du clocher d'une cathédrale ancienne. Dans la pénombre, il a tâtonné en cherchant à affermir son pas, et sa main a saisi une corde. Il s'est étonné d'entendre alors une cloche sonner<sup>4</sup>. »

Un tourbillon de controverse s'est ensuivi. On a envoyé les thèses à Rome, au pape Leon X. Selon la légende, Leon aurait dit après les avoir lues : « Luther est un Allemand ivre. Il verra les choses différemment lorsqu'il aura dégrisé. » Le bras de fer s'est poursuivi entre les ordres monastiques et les théologiens. Luther s'est engagé dans des débats, dont les plus sérieux ont été ceux d'Augsburg et de Leipzig. Et Luther a fini par se faire censurer par la publication d'une bulle pontificale. Celle-ci tenait son titre, *Exsurge*

*Domine*, de sa parole d'introduction : « Lève-toi, ô Seigneur, et juge ta cause. Un ours sauvage a envahi ta vigne. »

Après la publication de cette bulle, on a brûlé les livres de Luther à Rome. Il a alors sollicité une audience devant l'empereur. En définitive, la diète s'est réunie à Worms, et l'on a remis à Luther un sauf-conduit pour qu'il se rende à sa comparution.

Ce qui s'est produit à Worms a donné naissance à des légendes. Hollywood a mis sa touche de glamour à la scène. L'image dominante de Luther est celle d'un héros valeureux défiant une hiérarchie d'autorités iniques. On a demandé à Luther : « Vous rétractez-vous de vos écrits ? »

On imagine un Luther se tenant bien droit devant les autorités présentes sans se laisser intimider et déclarant avec le poing fermé dans les airs : « Je maintiens ma position ! » Et on le voit ensuite tourner les talons et sortir courageusement de la pièce sous les applaudissements de tous. Il monte sur son cheval blanc et s'éloigne au galop vers le coucher du soleil en vue de lancer la Réforme protestante.

Or, ce n'est pas ainsi que les choses se sont produites.

La première séance s'est tenue le 17 avril. L'épreuve de force électrifiait l'air. Luther s'était audacieusement exprimé avant son arrivée : « Voici ce que sera ma rétractation à Worms : "Par le passé, j'ai dit que le pape est le vicaire du Christ. Je me rétracte. Je dis maintenant que le pape est l'adversaire du Christ et l'apôtre du diable<sup>5</sup>." »

La foule s'attendait à d'autres déclarations audacieuses. Elle retenait son souffle, en attendant que l'ours sauvage se déchaîne.

À l'ouverture de la diète de Worms, Luther s'est tenu au centre de la grande salle. À ses côtés, il y avait une table sur laquelle se trouvaient ses livres controversés. Un officier a demandé à Luther s'il s'agissait de ses livres. Celui-ci lui a répondu dans un murmure

à peine audible : « Tous ces livres sont les miens, et j'en ai écrit d'autres. » Puis on lui a posé la question décisive quant à sa disposition à se rétracter. L'assemblée attendait de voir ce qu'il allait répondre. Il n'y a eu ni poing brandi ni énoncé de défiance. Une fois de plus, Luther s'est exprimé d'une voix presque inaudible : « Je vous en supplie, donnez-moi le temps d'y réfléchir. » Comme il l'avait fait lors de sa première messe, Luther a chancelé. Il a perdu son assurance ; l'ours sauvage s'était soudain transformé en chiot gémissant. Choqué par cette requête, l'empereur s'est demandé s'il pouvait ne s'agir que d'une tactique d'obstruction théologique ou pour gagner du temps. Il lui a néanmoins accordé gain de cause jusqu'au lendemain, donnant à Luther vingt-quatre heures pour faire le tour de la question.

Cette nuit-là, dans la solitude de sa chambre, Luther a écrit ce que je crois être l'une des prières les plus émouvantes jamais écrites. Sa prière nous révèle l'âme d'un homme humble prostré devant son Dieu, le suppliant de lui accorder le courage de se tenir seul devant des hommes hostiles. Pour Luther, c'était un Gethsémané privé :

Ô Dieu tout-puissant et éternel ! Ô Dieu ! qu'est-ce que le monde ? Pourquoi se plaît-on à entretenir les hommes dans une chimérique attente ? Que l'on a peu de vraie confiance en Dieu ! Que la chair est faible et fragile, et que le démon est actif et puissant par ses émissaires et ses philosophes ! [...] Quand je considère tout cela, je devrais juger que c'en est fait de moi, que la cloche qui annoncera ma mort est déjà fondue ; que ma sentence est prononcée.

Ô Dieu ! ô Dieu ! mon Dieu ! toi qui es mon Dieu ! sois ma défense contre le monde entier, contre la raison dépravée et la sagesse mondaine ; fais-le, toi, il faut que ce soit toi, oui, toi seul qui le fasses ! Ce n'est pas mon affaire, c'est la tienne. Je n'ai rien à faire ici pour mon compte ; je n'ai rien à démêler avec ces puissants seigneurs du monde, je voudrais bien avoir des jours heureux, vivre tranquille

et loin des alarmes. Mais c'est ta cause, ô Seigneur, ta juste cause, à laquelle on ne peut rien changer. Assiste-moi, Dieu éternel et fidèle ! Ce n'est point sur les hommes que je me repose : un tel appui serait vain, puisque tout ce qui est chair, et qui tient de la chair, chancelle.

Ô Dieu ! Ô Dieu ! ne m'entends-tu pas ? Ô mon Dieu ! es-tu mort ? Non, tu ne peux mourir, tu ne fais que te cacher. M'as-tu élu pour soutenir ta cause ? je te le demande, et déjà j'en suis assuré. [...] Ô Dieu ! veuille donc m'assister au nom de ton cher Fils Jésus-Christ, qui est mon bouclier et mon protecteur : fais-le par la vertu et le secours de ton Saint-Esprit. Où demeures-tu, Seigneur ? Où es-tu, mon Dieu ? Viens, viens, je suis prêt à laisser ma vie et à souffrir avec la patience d'un petit agneau. Ma cause est juste, car c'est la tienne ; ainsi je ne me séparerai jamais de toi : c'est la résolution que je prends en ton nom. Il faut que le monde me laisse ma liberté de conscience, dût-il fourmiller de diables ; dût mon corps, qui est l'ouvrage de tes mains, être anéanti pour toujours. Mais j'ai pour garant ta Parole et ton Saint-Esprit : c'est peu de chose que le corps ; pour l'âme, elle est à toi, elle t'appartient et elle demeurera avec toi ! Amen. Que Dieu me soit en aide ! Amen<sup>6</sup>.

Vers la fin de l'après-midi du lendemain, Luther est retourné dans la salle d'audience. Cette fois-ci, sa voix n'a pas vacillé. Il a tenté de répondre à la question en prononçant un discours. Son inquisiteur a fini par exiger une réponse : « Je vous le demande Martin – répondez franchement et sans détour – répudiez-vous ou non vos livres et les erreurs qu'ils renferment<sup>7</sup> ? »

À cela, Luther a répondu :

Puis donc que Votre Majesté Impériale et Vos Altesses demandent de moi une brève et simple réponse, j'en vais donner une qui n'aura ni dents ni cornes : Si l'on ne peut me convaincre par la sainte Écriture ou par d'autres raisons claires et incontestables (car je ne puis m'en rapporter uniquement ni au pape ni aux conciles qui ont si souvent

failli), je ne puis, je ne veux rien révoquer. Les témoignages que j'ai cités n'ont pu être réfutés, ma conscience est prisonnière dans la parole de Dieu : l'on ne peut conseiller à personne d'agir contre sa conscience. Me voici donc, je ne puis faire autrement. Que Dieu me soit en aide. Amen<sup>8</sup>.

Les paroles d'un fou ? Peut-être. On est en droit de se demander comment un homme peut oser tenir tête à un pape et à un empereur, à des conciles et à des crédos, à toute l'autorité organisée de la chrétienté. Combien une personne doit être arrogante pour contredire les plus grands érudits et les plus hautes autorités de l'Église, pour élever les pouvoirs de son propre intellect et de son interprétation biblique au-dessus de ceux du monde entier ! Est-ce de l'égomanie ? Est-ce de la mégalomanie ? Sont-ce là les réflexions d'un génie biblique, d'un saint courageux, ou les divagations d'un maniaque ? Quel que soit le verdict, cette seule position a, pour le meilleur ou pour le pire, morcelé la chrétienté.

Aussi important qu'ait été cet évènement pour l'Église et l'histoire personnelle de Martin Luther, ce n'est pas pour cette raison première que les érudits venus après lui l'ont cru fou. C'est qu'il y avait chez cet homme quelque chose d'encore plus extraordinaire, morbide, voire macabre. Il s'agit des schémas comportementaux de Luther lorsqu'il vivait au monastère.

En tant que moine, Luther s'est rigoureusement imposé un genre d'austérité, se donnant pour mission de devenir le moine parfait. Il jeûnait des jours entiers et s'infligeait de terribles formes d'autoflagellation. Il allait au-delà des règles du monastère en matière d'abnégation de soi. Ses veilles de prière étaient plus longues que celles de tous les autres. Il refusait d'avoir son lot de couvertures et est presque mort de froid. Il châtiait son corps avec une telle dureté qu'il a indiqué plus tard que c'était dans sa cellule de moine qu'il avait endommagé son système digestif de

manière permanente. Voici comment il a décrit cette expérience : « J'étais un bon moine, et je respectais les règles de mon ordre de façon tellement stricte, si je puis dire, que si un moine devait aller au ciel grâce à l'excellence de sa vie monastique, c'était bien moi. Tous mes frères au monastère qui me connaissaient l'attesteront. Si j'avais persisté dans cette voie, je me serais tué à force de faire des veilles, des prières, des lectures et d'autres œuvres<sup>9</sup>. »

La pratique la plus bizarre chez Luther correspondait à son habitude de se confesser tous les jours. Les moines étaient tenus de confesser tous leurs péchés. Or, comme Luther ne pouvait passer une seule journée sans pécher, il jugeait nécessaire de se présenter au confessionnal chaque jour pour y chercher l'absolution.

La confession était une pratique courante dans la vie monastique. Les autres frères allaient souvent dire à leurs confesseurs : « Mon père, j'ai péché. Hier soir, je suis resté à lire ma bible à la chandelle après "l'extinction des feux" » ou : « Hier midi, j'ai convoité la salade de pommes de terre du frère Philippe. » (Jusqu'où un moine peut-il s'attirer des ennuis dans un monastère ?) Le père confesseur recueillait la confession, accordait son absolution sacerdotale et imposait une petite pénitence. Et voilà tout. Il suffisait de quelques minutes pour accomplir cette transaction.

Ce n'était toutefois pas le cas du frère Martin. Il poussait son père confesseur à la distraction. Luther ne se contentait pas d'une brève récitation de ses péchés. Il voulait s'assurer de n'omettre aucun de ses péchés. Il entrait dans le confessionnal et y restait chaque jour pendant des heures. À une certaine occasion, Luther a passé six heures à confesser les péchés qu'il avait commis le jour précédent !

Les supérieurs du monastère ont commencé à se poser des questions au sujet de Luther. Ils ont envisagé la possibilité qu'il soit un « tire-au-flanc », qu'il préférât passer tout son temps dans le confessionnal plutôt que de se consacrer à l'étude et à l'accomplissement

de ses autres tâches. Ils se sont demandé s'il se pouvait qu'il soit mentalement instable, très enclin à de graves psychoses subites. Son mentor, Staupitz, a fini par se mettre en colère et réprimander Luther : « Écoute, si tu t'attends à ce que le Christ te pardonne, présente-toi à lui avec quelque chose à pardonner – parricide, blasphème, adultère – au lieu de toutes ces peccadilles. [...] Mon ami, Dieu n'est pas en colère contre toi. Tu es en colère contre Dieu. Ne sais-tu pas que Dieu te commande d'espérer<sup>10</sup> ? »

Nous y voilà ! C'est précisément le trait de caractère de Luther qui a le plus contribué à le faire passer pour fou. Cet homme était tout à fait anormal. Son complexe de culpabilité était plus poussé que celui de quiconque avant lui. Sa culpabilité était si morbide, ses émotions si troublées, qu'il ne parvenait plus à fonctionner comme un être humain normal ; pas même comme un moine normal. Il fuyait encore la foudre. Voici comment Bainton décrit son état :

Par conséquent, une très grande insécurité mêlée de peur s'est emparée de lui. La panique a gagné son esprit. Sa conscience était perturbée à tel point qu'il s'est mis à trembler au bruissement d'une feuille. D'horribles cauchemars lui empoignaient l'âme, le réveillant en pleine noirceur et l'obligeant à regarder dans les yeux celui venu lui enlever la vie. Les champions célestes se sont tous retirés de lui ; le démon a pris un malin plaisir à saouler de scrupules excessifs son âme impuissante. Voilà les tourments dont Luther a maintes fois témoigné et qui étaient bien pires que tout mal physique qu'il avait pu endurer.

Cette description correspond si bien à un type de maladie mentale reconnue qu'il serait tentant une fois de plus de se demander si l'on devrait voir dans son trouble la preuve de véritables difficultés religieuses ou de dérèglements gastriques ou glandulaires<sup>11</sup>.



À quoi attribuer le comportement de Luther ? Une chose est sûre : Luther n'avait aucun des mécanismes de défense qu'a toute personne normale pour faire taire la voix accusatrice de sa conscience.

Certains théoriciens soutiennent qu'il est possible que les gens voient davantage la réalité en face s'ils ont perdu la raison que s'ils sont sains d'esprit. On pense à l'homme très angoissé qui va chez le psychiatre et qui se plaint de ce que la peur le paralyse au point d'être incapable de participer à un pique-nique d'Église. Quand le psychiatre veut approfondir le sujet, l'homme lui explique qu'il risquerait d'être impliqué dans un accident de voiture en route vers le pique-nique, de s'y faire mordre par un serpent venimeux, de s'y faire frapper par la foudre si une tempête se levait ou de mourir étouffé en mangeant un hot-dog.

Toutes ces craintes constituent des possibilités raisonnables. La vie est dangereuse en soi. Nous ne sommes nulle part à l'abri d'une multitude de dangers mettant notre vie en péril. Même Howard Hughes, avec tous ses millions, n'est jamais parvenu à trouver d'endroit où il aurait été totalement à l'abri des attaques de germes hostiles. Par conséquent, aucun psychiatre ne peut prouver que tous les pique-niques sont sécuritaires. La perception de cet homme décrit plus haut concernant tout ce qui pourrait mal tourner est donc juste. Toutefois, son comportement demeure anormal, car il a perdu les mécanismes de défense qui nous permettent de faire abstraction des dangers évidents, ou non, qui nous entourent au quotidien.

Or, les analystes en psychologie négligent souvent de retenir un certain élément des antécédents et de la personnalité de Luther. Ils passent à côté du fait qu'avant l'entrée de Luther au monastère, il s'était déjà distingué à titre de l'un des jeunes esprits les plus brillants d'Europe en matière de jurisprudence. Luther était un homme d'exception. Il n'y avait rien qui clochait dans son

cerveau. Sa compréhension des points subtils et épineux de la loi le plaçait dans une catégorie à part. Certains le disaient être un génie du droit.

On a souvent dit que la ligne est mince entre le génie et la folie et que certaines personnes vont de l'un à l'autre. Peut-être était-ce le problème de Luther.

Il n'était pas fou. C'était un génie. Il avait une compréhension supérieure du droit. Une fois qu'il a eu appliqué son esprit aguerrri quant aux choses juridiques à la loi de Dieu, il y a vu des choses qui échappent à beaucoup de gens.

Luther a examiné le grand commandement : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même » (Lu 10.27). Puis il s'est posé cette question : « Quelle est la grande transgression ? » Certains y répondent en disant que le grand péché, c'est le meurtre, l'adultère, le blasphème ou l'incrédulité. Luther voyait cependant les choses autrement. Il en est venu à la conclusion que, si le grand commandement consiste à aimer Dieu de tout son cœur, la grande transgression consiste à ne pas aimer Dieu de tout son cœur. Il voyait un équilibre entre les grandes obligations et les grands péchés.

La plupart des gens ne pensent pas ainsi. Aucun de nous ne respecte le grand commandement ne serait-ce que cinq minutes. Il se peut que nous y croyions furtivement, mais après y avoir réfléchi un instant, il est clair que nous n'aimons pas Dieu de tout notre cœur, ni de toute notre pensée, ni de toute notre force. Nous n'aimons pas notre prochain comme nous-mêmes. Nous avons beau tout faire pour éviter d'y réfléchir en profondeur, il y aura toujours cette petite voix en nous pour nous accuser de transgresser chaque jour le grand commandement. Comme Ésaïe, nous savons aussi que personne d'autre ne le garde non plus. Voici donc notre

consolation : Personne n'est parfait. Personne n'aime Dieu à la perfection, alors pourquoi donc nous en préoccuper ? Ce fait ne pousse qui que ce soit ayant toute sa tête à passer six heures par jour au confessionnal. Si Dieu punissait tous ceux qui faillissent au grand commandement, il lui faudrait punir le monde entier. Le test est trop grand, trop exigeant ; il est inéquitable. Dieu devra tous nous juger selon une courbe.

Luther ne voyait pas les choses ainsi. Il a compris que, si Dieu nous notait selon une courbe, il lui faudrait compromettre sa propre sainteté. Or, compter sur Dieu pour le faire trahit une arrogance et une folie extrêmes. Dieu n'abaisse pas ses normes pour nous accommoder. Il demeure parfaitement saint et parfaitement juste. Nous, par contre, sommes injustes, d'où notre dilemme. Une question hantait l'esprit de juriste de Luther : Comment une personne injuste peut-elle survivre en présence du Dieu juste ? Bien qu'elle ne mettait personne d'autre mal à l'aise, elle mettait Luther à l'agonie : « Ne sais-tu pas que Dieu réside dans une lumière inaccessible ? Nous, créatures faibles et ignorantes, voulons sonder et comprendre la majesté insaisissable de la lumière inimaginable du Dieu merveilleux. Nous nous approchons de lui ; nous nous y préparons. Qu'il est donc formidable que sa majesté nous dynamise et nous brise<sup>12</sup> ! »

Luther était tout à l'opposé du personnage biblique du jeune homme riche venu s'enquérir du salut auprès de Jésus : « Un chef interrogea Jésus, et dit : Bon maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? Jésus lui répondit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon que Dieu seul. Tu connais les commandements : Tu ne commettras point d'adultère ; tu ne tueras point ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère » (Lu 18.18-20).

Dans cette rencontre bien connue entre Jésus et le jeune homme riche, une chose échappe souvent aux gens. C'est la signification de la salutation que l'homme offre à Jésus. Il l'appelle « bon maître ».

Elle n'a toutefois pas échappé à Jésus. Il a su tout de suite qu'il parlait à un homme ayant une compréhension superficielle de la signification du mot *bon*. L'homme voulait s'entretenir du salut avec Jésus. Au lieu de cela, Jésus a subtilement détourné la conversation pour l'amener sur la signification de la bonté. Il a profité de l'occasion pour donner à l'homme une leçon inoubliable portant sur la signification de « bon ».

Jésus s'est concentré sur la salutation de l'homme : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? » Il a étayé sa question d'une précision : « Il n'y a de bon que Dieu seul. » Ici, un feu rouge devrait s'allumer dans notre esprit. Certaines personnes, même des théologiens érudits, ont trébuché sur ces remarques de Jésus. Il y en a pour dire que Jésus affirme ceci en réalité : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Je ne suis pas bon. Dieu seul est bon. Je ne suis pas Dieu. Je ne suis pas bon. »

Jésus ne niait aucunement sa divinité. Pas plus qu'il ne niait sa propre bonté. Si l'homme ne s'en était pas fait une idée fausse, le jeune homme riche aurait eu parfaitement raison de qualifier Jésus de bon. Jésus était effectivement bon. Il était l'incarnation même du bien. La chose, c'est que le jeune homme riche n'en était cependant pas conscient. Il honorait Jésus en tant qu'excellent maître, mais c'est tout ce qu'il voyait en lui. Il n'avait pas la moindre idée qu'il parlait au Dieu incarné.

Le jeune homme riche ne connaissait manifestement pas sa bible. La signification d'un passage du Psaume 14 lui échappait : « L'insensé dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu ! Ils se sont corrompus, ils ont commis des actions abominables ; il n'en est aucun qui fasse le bien. L'Éternel, du haut des cieux, regarde les

fil de l'homme, pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent, qui cherche Dieu. Tous sont égarés, tous sont pervertis ; il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul » (Ps 14.1-3).

L'apôtre Paul cite et amplifie ce psaume dans le Nouveau Testament. Le message est sans équivoque. Personne ne fait le bien, pas un seul. L'expression « pas même un seul » enlève toute possibilité de malentendu. L'accusation n'exclut personne, sinon le Fils de Dieu, qui est le seul à faire le bien.

L'esprit humain s'insurge contre une telle accusation universelle. La Bible exagère sûrement. On connaît tous plusieurs personnes qui font le bien. On voit souvent des gens faire de bonnes œuvres. Il va de soi que personne n'est parfait. On fait tous des faux pas de temps à autre. Il reste que l'on fait quelques bonnes œuvres ici et là, non ? Non ! C'est précisément ce que le jeune homme riche se disait. Il évaluait la bonté selon la mauvaise norme. Il évaluait les bonnes œuvres d'un point de vue extérieur.

Dieu nous commande de faire certaines bonnes choses. Il nous commande de donner aux pauvres. Nous le faisons. C'est une bonne œuvre, non ? Oui et non. C'est une bonne chose en ce sens que notre geste est conforme au commandement de Dieu. Ainsi, nous faisons souvent le bien. Par contre, Dieu regarde aussi au cœur. Il se préoccupe de nos motivations les plus profondes. Pour qu'une bonne œuvre passe le test de la norme de bonté de Dieu, elle doit provenir d'un cœur qui aime Dieu et son prochain à la perfection. Comme aucun de nous n'aime de cet amour parfait ni Dieu ni son prochain, toutes nos œuvres en apparence bonnes s'en trouvent ternies. Elles portent la souillure des imperfections de nos motivations intérieures. La logique biblique est celle-ci : Étant donné que personne n'a le cœur parfait, personne n'accomplit d'action parfaite.

La loi de Dieu constitue le miroir de la véritable justice. Lorsque nous mettons nos œuvres devant ce miroir, leur reflet dans celui-ci nous révèle nos imperfections. Or, Jésus a tenu le miroir de la loi devant le jeune homme riche : « Tu connais les commandements : Tu ne commettras point d'adultère ; tu ne tueras point ; tu ne déroberas point » (Lu 18.20). Il importe de remarquer que les commandements que Jésus énumère ici font présument partie de la seconde Table de la loi, les commandements qui ont trait à nos responsabilités envers les autres êtres humains. Il s'agit des commandements relatifs à l'adultère, au meurtre, au vol et ainsi de suite. Par ailleurs, il est clair que, dans ce résumé, Jésus ne mentionne pas les premiers commandements, qui concernent explicitement nos obligations directes envers Dieu.

Comment le jeune homme riche a-t-il répondu ? Avec nonchalance. Il s'est calmement regardé dans le miroir et n'y a vu aucune imperfection. « J'ai, dit-il, observé toutes ces choses dès ma jeunesse » (Lu 18.21).

Imaginez l'arrogance ou l'ignorance de cet homme. J'ai du mal à comprendre la patience de Jésus. À sa place, je me serais énervé. Je me serais indigné sur-le-champ en lui lançant quelque chose comme : « Quoi ! Tu as observé les dix commandements dès ta jeunesse ! Tu n'as pas même su observer un seul des dix commandements pendant les cinq dernières minutes. N'as-tu pas entendu le sermon sur la montagne ? Ne comprends-tu pas que, si tu te mets injustement en colère contre quelqu'un, tu transgresses le sens profond de la loi contre le meurtre ? Ne sais-tu pas que, si tu convoites une femme, tu violes la loi profonde de l'adultère ? Ne cèdes-tu donc jamais à la convoitise ? Honores-tu toujours tes parents ? Tu es fou ou aveugle. Dans le meilleur des cas, ton obéissance est superficielle. Tu n'obéis qu'en surface. »

Voilà ce que j'aurais fait ; mais ce n'est pas ainsi que Jésus s'y est pris. Il s'est montré plus subtil et plus efficace : « Jésus, ayant entendu cela, lui dit : Il te manque encore une chose : Vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis, viens, et suis-moi » (Lu 18.22).

S'il est déjà arrivé à Jésus d'user d'ironie, c'est bien ici. Si nous le prenions au pied de la lettre, nous serions obligés d'en conclure que la conversation s'est déroulée entre les deux hommes les plus justes de l'Histoire, un dialogue entre l'Agneau immaculé et un agneau n'ayant qu'une seule tache. Je serais ravi d'entendre Jésus dire qu'il ne manque qu'une seule chose à ma perfection morale.

Nous sommes conscients du contraire. Si nous émettons des hypothèses en essayant de percer à jour les secrets que recèle l'esprit de Dieu, nous pourrions imaginer un raisonnement ressemblant à ceci : *Oh ! tu as observé tous les commandements dès ta jeunesse. D'accord, voyons cela. Quel est le premier commandement ? Oh ! oui, « Tu n'auras d'autres dieux devant ma face. » Voyons voir comment tu t'en sors avec celui-là.*

Jésus l'a mis à l'épreuve. Si quoi que ce soit dans la vie du jeune homme riche passait avant Dieu, c'était sa fortune. Or, c'est précisément dans ce domaine que Jésus lui a lancé un défi, celui d'obéir au premier des commandements : « Vends tout ce que tu as... »

Qu'est-ce que cet homme a fait ? Comment s'est-il comporté par rapport à la seule tache à son tableau ? Il s'en est allé le cœur triste, car il était très riche. Jésus l'a soumis au test des dix commandements, et il y a échoué lamentablement dès la première question.

Ce récit ne vise pas à établir une loi selon laquelle le chrétien doit se défaire de tout ce qu'il possède en propre. Il a plutôt pour but de nous faire comprendre ce qu'est l'obéissance et ce que la bonté exige en réalité. Jésus a exposé le bluff de cet homme, et celui-ci a jeté ses cartes.



Lorsque, des siècles plus tard, Jésus a rencontré un autre jeune homme, il ne lui a pas fallu faire une démonstration élaborée pour l'aider à comprendre son péché. Il n'a jamais dit à Luther : « Il te manque encore *une* chose. » Luther savait déjà qu'il lui en manquait une multitude. C'était un avocat ; il avait étudié la loi de l'Ancien Testament ; il connaissait les exigences d'un Dieu pur et saint, et tout cela le rendait fou.

Le génie de Luther affrontait un dilemme juridique qu'il ne pouvait résoudre. Il semblait n'y avoir aucune solution possible. Une question le hantait jour et nuit : Comment un Dieu juste peut-il accepter un homme injuste ? Même s'il savait que sa destinée éternelle était en jeu, il ne parvenait pas à en trouver la réponse. Des gens moins brillants poursuivaient joyeusement leur chemin, savourant le bonheur de l'ignorance. Ils se contentaient de penser que Dieu compromettrait son excellence et les accueillerait dans le ciel. Après tout, le ciel ne serait pas l'endroit merveilleux qu'il était censé être s'ils en étaient exclus. L'être humain estime que Dieu doit lui attribuer des notes selon une courbe. Il faut que jeunesse se passe, et Dieu est assez grand pour fermer les yeux sur quelques taches morales.

Deux choses séparaient Luther du reste des hommes : Premièrement, il savait qui était Dieu. Deuxièmement, il connaissait les exigences propres à la loi de Dieu. Il avait acquis la maîtrise de la loi. S'il ne parvenait pas à comprendre l'Évangile, il en mourrait dans les tourments.

Puis la chose s'est produite : l'ultime expérience religieuse de Luther. Il n'y a eu aucune foudre, aucun encrier ne volant dans les airs. Elle est survenue dans le silence, dans la solitude de son étude. La présumée « expérience de la tour » de Luther a changé le cours de l'Histoire. Cette expérience impliquait une nouvelle



compréhension de Dieu, une nouvelle compréhension de sa justice divine. Elle démontrait la possibilité que Dieu use de miséricorde sans pour autant compromettre sa justice. Il s'agissait d'une nouvelle compréhension du fait qu'un Dieu saint manifeste un amour saint :

J'avais brûlé d'un étonnant désir de comprendre ce que disait Paul dans l'épître aux Romains. Ce n'était pas le manque de courage qui m'en avait empêché, mais un seul mot : « la justice de Dieu se révèle en lui ». Je détestais en effet ce mot « justice de Dieu » [...] par laquelle Dieu est juste et punit les pécheurs et les iniques. Et moi qui, bien que menant une vie monastique irréprochable, avais une conscience très inquiète, me sentais pécheur devant Dieu et ne pouvais être sûr de l'apaiser en lui donnant satisfaction, je n'aimais pas, bien mieux, je détestais le Dieu juste qui punit les pécheurs. [...] Je rageais, la conscience furieuse et troublée, mais j'allais en importun trouver Paul à cette place, assoiffé de savoir ce qu'il voulait dire. Finalement, en méditant jour et nuit, je trouvai la relation entre les termes grâce à la miséricorde divine. « La justice de Dieu se révèle en lui » s'explique par « le juste vit de la foi ». Je commençai à comprendre que la justice de Dieu est celle dont vit le juste par le don de Dieu et qu'elle vient donc de la foi. La phrase veut dire que la justice de Dieu est révélée par l'Évangile, à savoir la justice passive avec laquelle le Dieu miséricordieux nous justifie par la foi, car il est écrit « le juste vit de la foi ». Alors, je me sentis renaître et entrer au paradis portes ouvertes. D'un seul coup, toute l'Écriture me parut autre. [...] Dès lors, autant j'avais haï ce mot, « la justice de Dieu », autant je fus transporté d'amour pour ce mot très doux, de sorte que le passage de saint Paul fut vraiment pour moi la porte du paradis<sup>13</sup>.

Comme pour Ésaïe avant lui, Luther a senti la pierre ardente sur ses lèvres. Il savait ce que cela signifiait que d'être défait. Le miroir d'un Dieu saint l'avait fait voler en éclats. Il a dit plus tard qu'avant

qu'il puisse goûter le ciel, Dieu l'avait d'abord suspendu au-dessus des feux de l'enfer. Dieu n'a pas laissé tomber son serviteur dans l'abîme ; il lui a sauvé la vie. Il lui a prouvé qu'il était à la fois un Dieu juste et le justificateur. Lorsque Luther a compris l'Évangile pour la première fois, les portes du paradis se sont ouvertes tout grand à lui, et il les a franchies.

Le cri de guerre de la Réforme protestante : « Le juste vit de la foi. » Luther voyait dans l'idée de la justification par la foi seule, par les seuls mérites de Christ, le cœur même de l'Évangile : « l'article sur lequel l'Église repose ou trébuche ». Luther savait que c'était l'article qui lui permettrait de se tenir debout ou qui causerait sa chute.

Dès l'instant où Luther a compris les enseignements de Paul dans l'épître aux Romains, il est né de nouveau. Le fardeau de sa culpabilité lui a été enlevé. Le tourment démentiel a pris fin. Or, cela a revêtu une telle signification pour Luther que cette découverte lui a permis de tenir tête au pape et au concile, au prince et à l'empereur, et lui permettrait, si nécessaire, au monde entier. Il avait franchi les portes du paradis, et personne ne l'en retirerait. Luther était un protestant qui savait contre quoi il protestait.

Luther était-il fou ? Peut-être. Si c'était toutefois le cas, prions pour que Dieu fasse se propager ici-bas une épidémie d'une telle folie de manière à ce que nous puissions nous aussi goûter la justification qui n'est possible que par la foi.

## PERMETTRE À LA SAINTETÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. Lorsque vous regardez dans le miroir de la sainteté de Dieu, qu'y voyez-vous ? Qu'apprenez-vous à votre sujet ou à celui de Dieu ?
2. Que faites-vous de la culpabilité que vous inspirent vos péchés ?
3. Que signifie pour vous personnellement « le juste vit de la foi » ?
4. Comment pouvez-vous adorer Dieu du fait qu'il vous a justifié ?

## CHAPITRE 6

# La justice sainte

*« La justice est considérée à bon droit comme la plus importante de toutes les vertus ; ni l'étoile du soir ni l'étoile du matin ne sont aussi dignes d'admiration. »*

*Aristote*

**M**artin Luther comprenait la grande difficulté qu'ont les injustes à vivre en présence d'un Dieu juste et saint. Comme Luther était le moine des moines, Paul était le pharisien des pharisiens. Les deux étaient brillants et très instruits. On a dit de Paul qu'au moment de sa conversion, il était l'homme le plus instruit de la Palestine. À l'âge de vingt et un ans, il détenait déjà l'équivalent de deux doctorats. La loi et la question de la justice de Dieu lui donnaient à lui aussi bien du fil à retordre. Le problème de la justice sainte consumait tant Luther le moine que Paul le pharisien. Ils ont tous les deux étudié la loi de l'Ancien Testament avant de se faire les défenseurs de l'Évangile.

Quiconque lit l'Ancien Testament doit se réconcilier avec l'apparente brutalité des jugements de Dieu qui s'y trouvent. Dans le cas de beaucoup de gens, c'est ici que leur lecture s'arrête. Ils achoppent

sur des passages violents que l'on appelle les « paroles dures, selon les disciples » (Jn 6.60). Ils y voient une raison suffisante pour rejeter le christianisme du revers de la main. Aux yeux de certains, ces paroles dures semblent amplement justifier leur mépris du Dieu de l'Ancien Testament. D'autres s'efforcent d'en adoucir le coup en faisant passer l'Ancien Testament pour une parabole religieuse ou en y appliquant une méthode du copier-coller, en reléguant les passages les plus brutaux au statut de mythe primitif. Certains vont même jusqu'à prétendre que le Dieu de l'Ancien Testament est différent du Dieu du Nouveau Testament : un Dieu sombre au mauvais caractère, un genre de divinité démoniaque dont la colère intense est indigne du Dieu d'amour du Nouveau Testament.

Au fil du présent chapitre, je désire regarder le Dieu de l'Ancien Testament droit dans les yeux. Je veux examiner les passages les plus épineux et les plus offensants de l'Ancien Testament pour voir si nous pouvons en comprendre le sens. Nous nous attarderons au jugement soudain prononcé contre Nadab et Abihu, les fils d'Aaron ; nous regarderons Dieu faire périr Uzza parce que celui-ci a touché l'arche de l'alliance ; nous passerons en revue la longue liste des crimes pour lesquels Dieu a exigé la peine capitale ; nous verrons le massacre de femmes et d'enfants réalisé vraisemblablement sur ordre de Dieu. Cœurs sensibles, prière de vous abstenir. Si vous êtes partants, par contre, nous plongerons ensemble le regard dans les profondeurs abyssales du Dieu terrible.

Commençons par Nadab et Abihu. Ces deux hommes étaient des sacrificateurs, et fils d'Aaron, le souverain sacrificateur. Dieu avait personnellement choisi Aaron pour être le premier souverain sacrificateur. Avec Moïse, Aaron avait conduit le peuple d'Israël durant sa traversée du désert. « Les fils d'Aaron, Nadab et Abihu, prirent chacun un brasier, y mirent du feu, et posèrent du parfum dessus ; ils apportèrent devant l'Éternel du feu étranger, ce qu'il ne

leur avait point ordonné. Alors le feu sortit de devant l'Éternel, et les consuma : ils moururent devant l'Éternel » (Lé 10.1,2). S'il y a des gens en Israël qui avaient une relation intime avec Dieu, c'était bien Moïse et Aaron. On aurait pu s'attendre à ce que Dieu fasse preuve d'un peu plus de clémence envers les fils d'Aaron, mais cela n'a pas été le cas. Pour une seule transgression commise à l'autel, Dieu a réagi comme l'éclair et avec violence, les éliminant sur place. Ce n'était pas comme s'ils avaient profané l'autel avec des prostituées ou offert des sacrifices humains comme l'exigeait le culte rendu à Moloc. Tout ce que Nadab et Abihu avaient fait avait été d'y offrir du « feu étranger ». Nous ignorons ce qu'était exactement ce feu étranger. On dirait qu'il s'agit d'une situation où de jeunes sacrificateurs se seraient montrés créatifs dans leur liturgie. Une offense censurable, peut-être bien. Mais la peine capitale ? Sans même la tenue d'un procès ? Une exécution sommaire immédiate ?

Au fil des ans, des gens ont cherché à fournir une explication naturelle à ce qui est arrivé à Nadab et à Abihu. Immanuel Velikovsky, un ami scientifique d'Albert Einstein, en faisait partie.

Velikovsky a choqué le monde de la géologie par ses théories selon lesquelles une catastrophe – une planète ou une comète géante serait passée si près de la Terre que cela aurait eu pour conséquence d'inverser ses pôles magnétiques et de la forcer à tourner en sens inverse – en aurait modifié la surface. Imaginez un couvercle tournant à plein régime qui, soudain, serait obligé de se mettre à tourner en sens inverse. S'il y avait de l'eau dans le couvercle, qu'advierait-il d'elle ? Elle se changerait en raz de marée allant en direction opposée. Une partie de la théorie de Velikovsky suggère qu'une pluie de météorites – renfermant un grand volume de pétrole – aurait bombardé la Terre, aurait gorgé les fissures de sa surface et aurait amené de grands dépôts de pétrole à se former

sous la surface. (Considérez la région richement pétrolifère du Moyen-Orient.)

Cette théorie suggère que Nadab et Abihu ont trouvé du pétrole autour d'eux et se sont demandé ce que c'était. Ils ont décidé de voir ce qui arriverait s'ils le mélangeaient aux substances enflammées sur l'autel. Lorsqu'ils en ont mis dans le feu, *boum*, il a explosé, tuant les sacrificateurs sur le coup. Dans une société primitive, on aurait pu y voir un acte de jugement soudain de la part des dieux. Selon le point de vue de Velikovsky, la mort de Nadab et d'Abihu était accidentelle, un cas tragique d'enfants jouant avec un feu étranger.

La Bible perçoit cette histoire différemment. Elle présente cet événement comme un jugement surnaturel de Dieu. Il se peut qu'il se soit concrétisé par des moyens naturels, mais il est clair que la mort de Nadab et d'Abihu n'avait rien d'accidentel. Elle doit être attribuée à la colère et au jugement de Dieu.

Comment Aaron a-t-il perçu l'événement ? Je présume qu'il l'a mis en colère et l'a blessé. Pour Aaron et le reste de sa famille, c'était une tragédie. Aaron avait voué sa vie entière au service de Dieu. Ses fils suivaient ses traces. Il se rappelait le jour de leur consécration et la fierté qu'il avait ressentie lorsqu'ils avaient été mis à part en vue du sacerdoce. C'était une histoire familiale. Quels remerciements Aaron a-t-il reçus de la part du Dieu qu'il avait servi ? Dieu a sommairement exécuté ses fils pour ce qui semblait n'être qu'une infraction mineure aux règles relatives à l'autel.

Aaron a couru annoncer la nouvelle à Moïse. C'était comme si Aaron disait : « OK, Dieu. Je vais te dénoncer. Je m'en vais directement voir Moïse. Tu vas devoir nous fournir des explications. » Aaron s'est donc rendu auprès de Moïse pour plaider sa cause : « Moïse dit à Aaron : C'est ce que l'Éternel a déclaré, lorsqu'il a dit : Je serai sanctifié par ceux qui s'approchent de moi, et je serai glorifié en présence de tout le peuple » (Lé 10.3).

Moïse a communiqué à Aaron la réponse du Seigneur. Il lui a rappelé la consécration initiale des sacrificateurs. Qu'ils avaient été mis à part en vue d'assumer une tâche sacrée et la responsabilité solennelle d'accomplir leurs fonctions selon des exigences précises. Ils avaient le privilège d'exercer le sacerdoce devant un Dieu saint. Chaque chose du Tabernacle correspondait à des mesures précises et était sanctifiée par des moyens élaborés selon les commandements de Dieu. Il n'y avait aucune ambiguïté dans ceux-ci. Par rapport à l'autel des parfums, Aaron et ses fils avaient reçu des directives spécifiques quant aux procédures à suivre. Dieu leur avait dit : « Vous n'offrirez sur l'autel ni parfum étranger, ni holocauste, ni offrande, et vous n'y répandrez aucune libation. Une fois chaque année, Aaron fera des expiations sur les cornes de l'autel ; avec le sang de la victime expiatoire, il y sera fait des expiations une fois chaque année parmi vos descendants. Ce sera une chose très sainte devant l'Éternel » (Ex 30.9,10).

Les directives étaient claires. Dieu avait déclaré l'autel des parfums « très [saint] ». En offrant un feu étranger ou non autorisé sur cet autel, Nadab et Abihu ont agi en totale défiance envers Dieu. Il s'agissait d'un geste de pure rébellion, d'une profanation inexcusable du lieu saint. Ils ont commis un péché d'arrogance, un acte de trahison contre Dieu : ils ont profané un lieu très saint.

Le jugement de Dieu est tombé comme un éclair. Il s'est expliqué clairement à Moïse : « Je serai sanctifié par ceux qui s'approchent de moi, et je serai glorifié en présence de tout le peuple. » Ce ne sont pas là des paroles de prophétie ou de prédiction. En disant « Je serai », Dieu exprimait ici un commandement divin, un ordre que personne n'oserait bafouer.

L'idée fondamentale de cet épisode se trouve dans la dernière phrase de Lévitique 10.3 : « Aaron garda le silence. »



Que pouvait-il faire d'autre ? Le débat était clos. La preuve avait été faite, et Dieu avait rendu son verdict. Dieu avait explicitement interdit aux fils d'Aaron d'offrir un tel feu. Ils avaient commis un acte de désobéissance, et Dieu a prononcé contre eux une sanction sévère. Aaron a donc gardé le silence. Il ne pouvait que se taire. Il ne lui venait à l'esprit aucune excuse à fournir, aucune protestation à émettre. Comme ce sera le cas des pécheurs au jugement dernier, le Seigneur lui a fermé la bouche.

Voilà un exemple de la justice punitive de Dieu, celle par laquelle il châtie les coupables. Ce châtiment est-il cruel et inhabituel ? Va-t-il en réalité au-delà des limites de la justice et verse-t-il dans l'injustice ?

L'idée selon laquelle la peine doit correspondre au crime fait partie intégrante de notre conception de la justice. Selon nous, si la peine est plus sévère que la gravité du crime, c'est qu'une injustice a été commise. Or, la Bible indique clairement que Nadab et Abihu ne pouvaient plaider l'ignorance pour justifier leur péché. Dieu leur avait donné des directives claires. Ils savaient qu'il leur était interdit d'offrir un feu non autorisé sur l'autel. Il est facile de voir qu'ils ont péché. Par contre, ils ne se sont jamais imaginé que leur péché était grave au point de pousser Dieu à les exécuter sur place. Nous trouvons ici un exemple d'acte brutal de la part de Dieu, un châtiment beaucoup trop cruel et inhabituel pour ce crime. Or, un châtiment d'une telle ampleur non seulement nous laisse perplexes, mais aussi nous stupéfie.

Comment réconcilier ce récit avec ce que le livre de la Genèse enseigne plus tôt sur le caractère de la justice de Dieu ? Ce livre biblique dit : « Celui qui juge toute la terre *n'exercera-t-il pas la justice ?* » (Ge 18.25 ; italiques pour souligner.) Israël présume d'emblée que les jugements de Dieu sont toujours conformes à sa justice. Celle-ci n'est jamais inéquitable, jamais frivole, jamais tyrannique. Il est impossible à Dieu de se montrer injuste, car sa justice est sainte.



S'il nous est difficile de comprendre le sort réservé à Nadab et à Abihu, celui réservé à Uzza nous donnera encore plus de fil à retordre. Lorsque David a été sacré roi d'Israël, il s'est empressé de consolider son royaume. Après avoir consulté officiers et princes, il a décidé de sortir l'arche de l'alliance, le coffre le plus sacré d'Israël, de sa « retraite » pour la ramener dans un endroit central. Les Philistins s'étaient emparés de l'arche ; et il est dit qu'en ce funeste jour, la gloire a quitté Israël. En capturant cette arche sacrée, les Philistins ont dérobé le plus grand trésor des Israélites et l'ont emporté dans le temple païen de Dagon. Une fois qu'on l'a eu ramenée à Jérusalem, on l'a mise en lieu sûr en attendant le jour officiel de sa restauration publique et de son installation prédominante au cœur de la nation. Cette heure enfin arrivée, David a voulu le retour de la gloire : « [Et] ramenons auprès de nous l'arche de notre Dieu, car nous ne nous en sommes pas occupés du temps de Saül. Toute l'assemblée décida de faire ainsi, car la chose parut convenable à tout le peuple » (1 Ch 13.3,4).

L'arche constituait le point de ralliement de la nation. Elle représentait le trône de Dieu, le siège sacré du Très-Haut. On l'avait construite et ornée selon les directives strictes de Dieu lui-même. On devait la conserver précieusement dans le *Sanctus Sanctorum*, le saint des saints. L'arche était un coffre fait en bois d'acacia couvert d'or à l'intérieur et à l'extérieur. Elle avait une bordure d'or tout autour. On a fixé aux quatre coins des anneaux d'or dans lesquels passaient les barres destinées à la transporter. Ces barres étaient aussi faites de bois d'acacia recouvert d'or.

Le couvercle du coffre portait le nom de « propitiatoire ». Celui-ci était également fait d'or pur. On a surmonté le coffre de deux chérubins d'or battu à ses extrémités, se faisant face et

ayant les ailes déployées vers le haut. Voilà l'objet sacré que David a ordonné que l'on ramène à Jérusalem.

Ils mirent sur un char neuf l'arche de Dieu, qu'ils emportèrent de la maison d'Abinadab ; Uzza et Achjo conduisaient le char. David et tout Israël dansaient devant Dieu de toute leur force, en chantant, et en jouant des harpes, des luths, des tambourins, des cymbales et des trompettes. Lorsqu'ils furent arrivés à l'aire de Kidon, Uzza étendit la main pour saisir l'arche, parce que les bœufs la faisaient pencher. La colère de l'Éternel s'enflamma contre Uzza, et l'Éternel le frappa parce qu'il avait étendu la main sur l'arche. Uzza mourut là, devant Dieu. David fut irrité de ce que l'Éternel avait frappé Uzza d'un tel châtiment (1 Ch 13.7-11).

Si ce violent accès de colère a fâché David, combien à plus forte raison peut-elle troubler un lecteur dont la théologie laisse à désirer ? David était un homme selon le cœur de Dieu. Non seulement était-il un grand roi, un musicien talentueux et un excellent guerrier, mais encore c'était un théologien de premier ordre.

Plus encore que le cas de Nadab et d'Abihu, l'exécution d'Uzza suscite des protestations chez les lecteurs à qui l'on a enseigné que Dieu est un Dieu d'amour et de bonté. La Bible dit de Dieu qu'il est patient et lent à la colère. Pourtant, il n'a pas mis longtemps pour entrer dans une colère noire contre Uzza. Uzza a touché l'arche, et *vlan !* Voilà que la fureur de Dieu éclatait.

Ici encore, on s'efforce d'adoucir ce récit en cherchant à donner une explication naturelle à la mort d'Uzza. On a suggéré qu'Uzza avait tant de respect pour l'arche sacrée que, lorsqu'il l'a touchée, la terreur l'a envahi et il a succombé à un infarctus. Il est tout simplement mort de peur. Cette explication absout Dieu de toute responsabilité en la matière. L'interprétation de l'auteur biblique

ne fait que donner un exemple de superstition primitive ponctuant tout l'Ancien Testament.

Les gens cherchent de telles explications non seulement parce que notre culture est incurablement allergique à tout ce qui est surnaturel, mais aussi parce que ce récit va carrément à l'encontre de notre perception de la justice. Revenons sur ce qui s'est produit. On transportait l'arche à dos de bœufs vers Jérusalem. C'était une journée de joyeuse célébration nationale. La gloire revenait dans la Ville sainte. Les routes étaient bondées de gens. Le défilé cérémoniel se faisait au son des harpes, des lyres, des tambourins, des cymbales et des trompettes. Imaginez le spectacle : c'était comme une parade de soixante-seize trombones. Les gens dansaient dans les rues.

Un bœuf a soudain trébuché, et l'arche a penché dangereusement. Celle-ci a glissé hors d'un anneau et menaçait de tomber dans la boue. Il était impensable que ce précieux objet soit ainsi profané.

Il va de soi qu'Uzza a eu une réaction instinctive. Il a fait ce que n'importe quel Juif pieux aurait fait pour empêcher que l'arche tombe dans la boue. Il a tendu la main afin de stabiliser l'arche, pour protéger cet objet saint de la chute. Il ne s'agissait pas d'un geste de défiance prémédité contre Dieu. Ce n'était qu'un simple réflexe. Selon nous, cela ressemble à un acte d'héroïsme. Nous estimons que Dieu aurait dû s'écrier des cieux : « Merci, Uzza ! »

Il reste que ce n'est pas ce qu'il a fait.

Au lieu de cela, il a tué Uzza. Il l'a foudroyé sur place. Une autre exécution sommaire.

Quel péché Uzza a-t-il commis ? Pour répondre à cette question, il nous faut retourner en arrière dans l'histoire des Juifs jusqu'à l'instauration du sacerdoce et aux commandements spéciaux que Dieu leur avait donnés. Pour être sacrificateur en Israël, on devait appartenir à la tribu des Lévites. Tous les sacrificateurs étaient des Lévites, mais pas tous les Lévites étaient sacrificateurs. Les Lévites

avaient une branche familiale particulière : les Kehathites, le clan des descendants de Kehath. Dieu avait consacré les membres de ce clan à une tâche hautement spécialisée. Ils étaient formés en vue d'une seule tâche fondamentale : prendre soin des choses saintes du Tabernacle : « Voici les fonctions des fils de Kehath, dans la tente d'assignation : elles concernent le lieu très saint » (No 4.4).

Il importe de se rappeler que le Tabernacle était alors une tente, transportable. Lorsque les tribus d'Israël se déplaçaient, elles emportaient le Tabernacle avec elles de sorte que Dieu soit en leur milieu. Lorsque l'on transportait le Tabernacle, il fallait d'abord en recouvrir et en protéger les choses saintes. Il est écrit : « Après qu'Aaron et ses fils auront achevé de couvrir le sanctuaire, les fils de Kehath viendront, au départ du camp. Pour les porter ; *mais ils ne toucheront point les choses saintes, de peur qu'ils ne meurent.* Telles sont les fonctions de porteurs, imposées aux fils de Kehath dans la tente d'assignation » (No 4.15 ; italiques pour souligner).

Afin d'étayer ce commandement, Dieu y ajoute des obligations et des stipulations :

L'Éternel parla à Moïse et à Aaron, et dit : N'exposez point la race des familles des Kehathites à être retranchée du milieu des Lévites. Faites ceci pour eux, afin qu'ils vivent et qu'ils ne meurent point, quand ils s'approcheront du lieu très saint ; Aaron et ses fils viendront, et ils placeront chacun d'eux à son service et à sa charge. Ils n'entreront point pour voir envelopper les choses saintes, de peur qu'ils ne meurent » (No 4.17-20).

Uzza était probablement un Kehathite. Il savait pertinemment quelles étaient ses tâches. On l'avait très bien formé dans la discipline de son appel. Il comprenait que Dieu avait déclaré que le fait de toucher l'arche était passible de la peine de mort. Aucun Kehathite n'a jamais été autorisé à y toucher, et cela, sous aucun

prétexte. Aucune urgence ne saurait justifier que l'on transgresse ce commandement impérieux. La construction élaborée de l'arche, y compris les anneaux d'or dans lesquels on passait de longues barres, indiquait clairement que l'arche en tant que telle ne devait pas du tout être touchée. Les hommes chargés de transporter l'arche ne pouvaient toucher que les barres et les anneaux. Et il revenait aux Kehathites de transporter l'arche au moyen de ces longues barres. Aucune disposition ne permettait d'accélérer la procédure de son transport sur un char à bœufs.

Nous devons nous demander ce que faisait l'arche sur un char à bœufs en premier lieu. Dieu se montrait tellement strict au sujet des choses saintes du Tabernacle qu'il interdisait aux Kehathites de même poser le regard sur l'arche. Ce crime était aussi passible de la peine capitale. Dieu avait décrété que le Kehathite qui lèverait les yeux un seul instant sur l'arche dans le saint des saints en mourrait. Non seulement il était interdit à Uzza de toucher l'arche, mais encore il lui était interdit de même la regarder.

Il l'a touchée malgré tout. Il a étendu la main et l'a mise carrément sur l'arche, pour l'empêcher de tomber au sol. Un acte d'un héroïsme empreint de sainteté ? Non ! C'était un acte d'arrogance, un péché de présomption. Uzza a présumé que sa main était moins souillée que la terre. Il n'en reste pas moins que ce n'était pas le sol ou la boue qui profanerait l'arche, mais plutôt le toucher humain. La terre est une créature obéissante. Elle fait ce que Dieu lui dit de faire. Elle produit son fruit en sa saison. Elle obéit aux lois de la nature que Dieu a établies. Lorsque la température baisse jusqu'à un certain point, le sol gèle. Lorsque l'eau se mêle à la poussière, elle se change en boue, exactement comme Dieu l'a voulu. Le sol ne commet pas de trahison cosmique. Il n'y a rien de souillé dans le sol.

Dieu refusait que son saint trône soit touché par ce que le mal avait souillé, ce qui se rebellait contre lui ; pas plus que par ce qui,

de sa révolte impie, avait causé la perte de toute la création et qui avait amené la terre, le ciel et les eaux de la mer à souffrir les douleurs de l'enfantement, dans l'attente du jour de la Rédemption. L'Homme. C'était le toucher humain qui était interdit.

Uzza n'était pas un homme innocent. Dieu ne l'a pas puni sans avertissement ni sans qu'il ait transgressé la loi. Il n'y avait aucun caprice ni rien d'arbitraire dans cet acte de jugement divin. Cet acte comportait toutefois quelque chose d'inhabituel. La soudaineté et la finalité de cette exécution nous prennent de court, nous choquent et nous offensent sur le coup. Or, il y a une raison pour laquelle l'histoire d'Uzza et celle de Nadab et d'Abihu nous offensent, voire nous fâchent. Nous avons du mal à les digérer du fait que quatre concepts bibliques d'une importance capitale nous échappent : *la sainteté, la justice, le péché et la grâce*. Nous ignorons ce qu'est la sainteté. Nous ignorons ce qu'est la justice. Nous ignorons ce qu'est le péché. Nous ignorons ce qu'est la grâce.

L'histoire d'Uzza est un exemple de justice divine, et non de miséricorde divine. Cependant, il est impossible de comprendre la seconde sans avoir une certaine compréhension de la première.

Lorsque la Bible parle de la justice de Dieu, elle la relie en général à l'équité. La justice de Dieu se manifeste *selon l'équité*. Il ne peut y avoir de justice selon l'iniquité. Il n'existe aucune justice inique en Dieu. La justice de Dieu constitue toujours une expression de ses saints attributs.

Dans la Bible, le mot *justice* désigne une conformité à une règle ou à une norme. La justice a pour norme ultime les saints attributs de Dieu. Son équité se présente sous deux formes. Il y a l'équité intérieure de Dieu et l'équité extérieure de Dieu. Ce que Dieu *fait* est toujours cohérent avec ce que Dieu *est*. Il agit invariablement selon ses saints attributs. L'équité intérieure de Dieu correspond à l'excellence morale de ses attributs. Elle est enracinée dans sa pureté

absolue. Il n'y a pas « l'ombre d'une variation » en lui. En sa qualité de Dieu saint, il lui est tout à fait impossible de commettre un acte impie. Seuls les êtres impies commettent des actes injustes et iniques.

Il y a en Dieu une cohérence, une « droiture ». On décrit souvent l'iniquité humaine comme le fait pour notre être de ne pas être droit. Nous sommes tortueux. Contrairement à nous, Dieu est droit. Sa droiture se voit dans son comportement extérieur, son équité extérieure. De toute éternité, Dieu n'a jamais rien fait d'inique. Il a tué Nadab et Abihu. Il a tué Uzza. Il en a fait autant avec Ananias et Saphira dans le Nouveau Testament. C'étaient tous des actes d'un juste jugement.

La Bible enseigne clairement que Dieu est le Juge suprême de l'univers. Voici la question que nous nous posons après avoir lu ce qui est arrivé à Uzza : Dieu est-il à la hauteur ? Pour occuper les fonctions de Juge suprême du ciel et de la terre, il se doit d'être juste. Si ce Juge suprême est injuste, nous n'avons aucun espoir de voir un jour la justice prévaloir. Nous savons qu'il est possible que des juges terrestres soient corrompus. Ils acceptent des pots-de-vin ; ils font preuve de partialité ; ils agissent parfois par ignorance. Ils font des erreurs.

Il n'en va pas de même pour Dieu. Il n'y a aucune corruption en lui. Nul ne peut le soudoyer. Il se refuse à se montrer partial. Il ne démontre aucun favoritisme (Ac 10.34). Il n'agit jamais par ignorance. Il ne fait jamais d'erreurs. Il se peut que des collants de pare-chocs exigent la destitution de Trump, mais seul un fou demanderait celle de Dieu.

La question de la justice de Dieu donnait du fil à retordre au patriarche Abraham. Dieu lui a annoncé qu'il allait détruire Sodome et Gomorrhe. Il projetait d'anéantir ces villes – hommes, femmes et enfants. Ce projet dérangeait Abraham, qui redoutait qu'en déchaînant sa colère sur elles, Dieu tue des innocents au



même titre que les coupables. Si, par un acte de jugement, Dieu balayait ces villes de la carte, Abraham craignait que ce jugement ne fasse aucune distinction, comme un enseignant qui punirait toute une classe pour les péchés d'un seul élève :

Abraham s'approcha, et dit : Feras-tu aussi périr le juste avec le méchant ? Peut-être y a-t-il cinquante justes au milieu de la ville : les feras-tu périr aussi, et ne pardonneras-tu pas à la ville à cause des cinquante justes qui sont au milieu d'elle ? Faire mourir le juste avec le méchant, en sorte qu'il en soit du juste comme du méchant, loin de toi cette manière d'agir ! loin de toi ! Celui qui juge toute la terre n'exercera-t-il pas la justice ? (Ge 18.23-25.)

« Celui qui juge toute la terre n'exercera-t-il pas la justice ? »  
Jamais question plus rhétorique n'a été posée. Abraham présumait qu'il était tout à fait impossible que Dieu tue les justes avec les méchants : « [Loin] de toi cette manière d'agir ! » Abraham ne pouvait imaginer à quel point un tel acte était loin de la pensée de Dieu. Il n'y avait pas la moindre possibilité que Dieu tue des innocents avec des coupables. Pour que Dieu agisse de la sorte, il lui faudrait cesser d'être saint, d'être Dieu.

Dieu était disposé à donner gain de cause à Abraham. Il a dit qu'il épargnerait toute la ville si Abraham y trouvait quarante-cinq justes. Il l'épargnerait pour trente, comme pour dix. La tâche d'Abraham s'est ainsi simplifiée de 80 pour cent. Il lui suffisait de trouver dix justes pour que Dieu épargne toute la ville. Ce passage laisse entendre que Dieu l'aurait épargnée pour *une seule* personne, si Abraham parvenait à en trouver une. Qu'est-il advenu de Sodome et de Gomorrhe ? « Abraham se leva de bon matin, pour aller au lieu où il s'était tenu en présence de l'Éternel. Il porta ses regards du côté de Sodome et de Gomorrhe, et sur tout le territoire de la

plaine ; et voici, il vit s'élever de la terre une fumée, comme la fumée d'une fournaise » (Ge 19.27,28).

Le Juge du ciel et de la terre a fait la bonne chose. Aucun innocent n'a été puni. La justice de Dieu ne se dissocie jamais de son équité. Il ne condamne jamais l'innocent. Le coupable ne s'en tire jamais impunément. Il ne punit jamais avec une sévérité imméritée. Il ne manque jamais de récompenser l'équité. Sa justice est une justice parfaite.

Dieu n'agit pas toujours avec justice. Il agit parfois avec miséricorde. La miséricorde n'équivaut pas à la justice, mais elle n'équivaut pas non plus à l'injustice. L'injustice transgresse l'équité. La miséricorde manifeste bonté et grâce, et elle ne va pas à l'encontre de l'équité. Il se peut que nous voyions la *non-justice* en Dieu, ce qui est de la *miséricorde*, mais nous ne voyons jamais d'*injustice* en Dieu.

Ici encore, nous nous demandons : *Qu'en est-il de la différence évidente entre le ton du Nouveau Testament et celui de l'Ancien Testament ?* Ce dernier semble présenter Dieu comme étant plus dur que dans le Nouveau Testament. Considérons la question de la peine capitale dans l'Ancien Testament. L'Ancien Testament énumère les nombreux crimes qui sont passibles de la peine de mort, dont ceux-ci :

Le fait de frapper ou de maudire ses parents	La pratique de la magie
La profanation des offrandes sacrificielles	La consultation de médiums et de magiciens
Le meurtre	Le divorce
Le kidnapping	contrevenant à la loi
L'idolâtrie	Les pratiques homosexuelles
Le sacrifice d'enfants	L'inceste
Les propos blasphématoires	La bestialité
La transgression du sabbat	La prostitution des vierges
	Le viol

La pratique de fausses prophéties	Le faux témoignage dans un procès où la peine capitale est possible
Le refus d'obéir au verdict d'un sacrificateur-juge	

Il s'agit d'une liste partielle des crimes qui, selon l'Ancien Testament, étaient passibles de la peine de mort. Or, à la lumière du Nouveau Testament, cette liste semble assujettie à un jugement sévère.

Il y a bien des années, le *Time* a rapporté un incident qui s'est déroulé dans l'État du Maryland. On a arrêté un camionneur qui conduisait en état d'ébriété et qui troublait l'ordre public. Lorsque les policiers sont arrivés sur les lieux pour l'appréhender, il est devenu agressif. Il s'est montré grossier et les a taxés de tous les noms qui lui passaient par la tête. Ses invectives les ont mis en furie. Lorsque l'on a fait comparaître cet homme devant le magistrat, il se montrait encore injurieux. La peine maximale que le magistrat pouvait alors imposer pour conduite en état d'ébriété et pour avoir troublé l'ordre public se résumait à une amende de cent dollars et à trente jours derrière les barreaux.

L'homme a irrité le magistrat au point que celui-ci avait envie de « lui jeter le livre » au visage. Il a trouvé une loi désuète encore en vigueur au Maryland ; bien qu'obsolète, elle n'avait jamais été abolie. Cet article interdisait la profération de blasphèmes en public.

Étant donné que l'homme avait profané le nom de Dieu en public en injuriant les policiers, le magistrat lui a imposé une amende supplémentaire de cent dollars et une peine de prison supplémentaire de trente jours.

L'éditorialiste du *Time* a rapporté cet incident avec indignation. Il ne dénonçait pas ainsi le fait que les peines pour blasphèmes impliquaient une violation de la séparation entre l'Église et l'État. Il rageait de ce que, selon lui, l'imposition d'une peine de prison de

soixante jours et d'une amende de deux cents dollars constituait une erreur judiciaire flagrante. Il l'estimait cruelle et inhabituelle.

De toute évidence, ce qui ennuyait l'éditorialiste, ce n'était pas les peines imposées pour conduite avec les facultés affaiblies et pour trouble à l'ordre public. C'était la peine pour blasphème qui l'insupportait. Par ailleurs, cela contraste de façon marquée avec le code juridique que Dieu a établi en Israël. Le camionneur pouvait s'estimer heureux de ne pas s'être fait arrêter par Aaron. À l'époque vétérotestamentaire, le meilleur des avocats n'aurait pu obtenir pour son client une amende de cent dollars pour avoir blasphémé en public. La question à se poser est la suivante : « Qu'est-ce qui est le pire, troubler l'ordre public en se saoulant ou insulter publiquement la dignité d'un Dieu saint ? L'éditorialiste y a répondu à sa manière. Dieu y a répondu autrement. Si les lois de l'Ancien Testament étaient encore en vigueur aujourd'hui, tous les chefs d'antenne se seraient fait exécuter depuis longtemps.



Personne ne peut nier le fait que le Nouveau Testament semble réduire le nombre de peines capitales. Par comparaison, l'Ancien Testament paraît terriblement sévère. Ce que nous oublions, cependant, c'est que la liste de l'Ancien Testament constitue une très grande réduction des crimes passibles de la peine de mort énumérés dans la liste initiale. Le code vétérotestamentaire représente toute la patience et l'indulgence divines. La loi de l'Ancien Testament est empreinte d'une grâce étonnante.

Une grâce étonnante ? Permettez-moi de le répéter. La liste de l'Ancien Testament constitue une très grande réduction des crimes passibles de la peine de mort énumérés dans la liste initiale. Voilà une grâce d'une ampleur étonnante. Le récit de l'Ancien Testament constitue principalement un récit de la grâce de Dieu.

Comment ça ? Pour donner un sens à mes propos étranges, nous devons revenir au commencement, aux règles qui régissaient originellement l'univers. Dans l'ordre originellement créé, quel châtement s'attirait-on en péchant ? « *[L'âme]* qui pêche, c'est celle qui mourra » (Éz 18.4). Dans la Création, tout péché méritait la mort. Tout péché constituait un crime passible de la peine capitale.

Dans la Création, Dieu n'était pas obligé de nous donner la vie. Il ne nous doit rien. Le don de la vie découle de sa grâce et relève de son autorité divine. La tâche qui a été confiée à l'humanité lors de la Création consiste à témoigner de la sainteté de Dieu, à l'imiter. Nous sommes faits pour refléter la sainteté de Dieu. Nous sommes faits pour être ses ambassadeurs.

Dieu a mis Adam et Ève en probation : « Si tu pêches, tu mourras. » Le péché entraîne la perte du don de la vie. Il annule le droit à la vie. Dès l'instant où une personne pêche, elle renonce selon Dieu au droit à l'existence humaine. La grande question est donc maintenant de savoir ceci : Quand le châtement du péché devait-il être infligé dans la Création ? Ce châtement est-il énoncé comme ceci : « Si tu pêches, tu mourras un jour » ? Non ! Dieu l'a clairement défini : « *[Le]* jour où tu en mangeras, tu mourras certainement » (Ge 2.17).

Dans la Création, le châtement du péché n'était pas seulement la mort, mais la mort instantanée. La mort le jour même : une mort aussi subite que celle qui a frappé Nadab et Abihu ; une mort aussi soudaine que celle qui a éliminé Uzza ; une mort aussi rapide que celle qu'ont connue Ananias et Saphira. « Le jour où tu pécheras, tu mourras certainement. »

De nombreux commentateurs ont tenté d'adoucir la mise en garde divine en interprétant la « mort » dans Genèse 2 comme un genre de mort spirituelle. Ce n'est toutefois pas ce que dit le texte. La peine de mort contre laquelle Dieu a fait une mise en garde

correspondait à une mort réelle, une mort dans tous les sens du mot. Il ne fait aucun doute qu'Adam et Ève sont spirituellement morts ce jour-là, mais Dieu leur a accordé sa miséricorde par rapport à la pleine mesure du châtement mérité. Comme on le dit souvent, « justice différée est justice refusée ». Pas toujours. Dans le cadre de la Création et de la chute de l'homme, Dieu a différé la pleine mesure de la justice de manière à ce que la grâce s'opère. Dans ce cas-ci, le fait de différer la justice ne revenait pas à un déni de justice, mais à l'établissement de la miséricorde et de la grâce.

Il n'en reste pas moins que la peine capitale a été imposée et l'est toujours. Tout le monde meurt. On aura beau devenir centenaires, nous mourrons quand même, car nous sommes tous pécheurs et donc passibles de la peine de mort. Nous sommes tous dans l'antichambre de la mort, à attendre notre exécution. Le pire tueur en série de tous les temps n'était pas Adolf Hitler ni Joseph Staline. Le plus grand de tous, c'est la nature. Tous en sont les victimes, car elle n'opère pas indépendamment de Dieu. La nature n'est que la vengeresse d'un Dieu saint.

Dieu s'est-il montré injuste en disant à Adam et à Ève qu'ils mourraient quand ils pécheraient ? Réfléchissons-y. Dieu a-t-il mal agi en imposant la peine capitale pour tous les péchés ? Si vous répondez par l'affirmative, prenez garde. Si votre réponse est oui, vous vous faites l'expression de la nature déchue même qui vous expose à la peine capitale en premier lieu. En disant oui, vous diffamez les attributs de Dieu. En disant oui, vous faites violence à sa sainteté. En disant oui, vous vous attaquez au juste Juge de toute la terre. En disant oui, vous trahissez votre incompréhension de ce qu'est le péché. Nous devons nous abstenir de répondre oui. Nous devons dire non, et avec conviction.

Est-il injuste d'imposer la peine capitale pour avoir péché ? Aucunement. Rappelez-vous que Dieu nous a créés de son plein

gré. Il nous a fait l'insigne honneur de nous créer à son image. Il nous a faits à peine inférieurs aux anges. Il nous a donné de dominer sur toute la terre. Nous ne sommes pas des tortues. Nous ne sommes pas des lucioles. Nous ne sommes ni des chenilles ni des coyotes. Nous sommes des gens. Nous sommes faits à l'image du Roi saint et majestueux du cosmos.

Nous n'avons pas utilisé le don de la vie aux fins pour lesquelles Dieu l'avait voulu. Sur cette planète, la vie est devenue l'arène dans laquelle nous œuvrons chaque jour à la trahison cosmique. Notre crime est beaucoup plus grave, beaucoup plus destructeur que celui du maréchal Pétain. Aucune trahison envers n'importe quel roi ou pays ne saurait se comparer à la nôtre envers Dieu.

Le péché correspond à une trahison à l'échelle cosmique. Le péché équivaut à la trahison envers un Souverain parfaitement pur. Il s'agit d'un acte d'ingratitude suprême envers celui à qui nous devons tout, celui qui nous a donné la vie même. Avez-vous déjà envisagé les implications profondes du moindre péché, d'une infime peccadille ? Que disons-nous à notre Créateur en lui désobéissant le moins ? Nous disons non à la justice de Dieu. Nous lui disons : « Dieu, ta loi n'est pas bonne. Mon jugement est meilleur que le tien. Ton autorité ne s'applique pas à moi. Je suis hors de ta juridiction. J'ai le droit de faire ce que je veux, et non ce que tu me commandes de faire. »

Le moindre péché constitue un acte de défiance contre l'autorité cosmique. Il s'agit d'un acte révolutionnaire et de rébellion par lequel nous nous opposons à celui à qui nous devons tout. Nous insultons ainsi sa sainteté. Nous devenons de faux témoins pour Dieu. Lorsque nous péchons en tant qu'êtres créés à l'image de Dieu, nous disons à toute la création, à toute la nature sous notre domination, aux oiseaux dans les airs et aux bêtes des champs : « Voilà comment est Dieu. Voilà comment se comporte votre

Créateur. Regardez dans ce miroir ; regardez-nous et vous verrez les attributs du Tout-Puissant. » Nous disons au monde : « Dieu est cupide ; Dieu est impitoyable ; Dieu est amer ; Dieu est un meurtrier, un voleur, un calomniateur, un adultère. Dieu est toutes les choses que nous faisons. »

Lorsque des gens pèchent d'un commun accord, ils mettent en doute le bien-fondé de l'autorité divine, mais s'ingénient à la supplanter afin de ne plus dépendre de Dieu et de pouvoir n'en faire qu'à leur tête, quitte à nuire aux autres. Il s'agit du complot ultime. Nous convoitons la couronne et nous complotons pour ravir le trône, en disant à Dieu dans les faits : « Nous ne te permettrons pas de régner sur nous. » Voici comment le psalmiste présente les choses : « Pourquoi ce tumulte parmi les nations, ces vaines pensées parmi les peuples ? Pourquoi les rois de la terre se soulèvent-ils et les princes se liguent-ils avec eux contre l'Éternel et contre son oint ? Brisons leurs liens, délivrons-nous de leurs chaînes ! » (Ps 2.1-3.)

En péchant, nous commettons non seulement une trahison envers Dieu, mais nous nous faisons violence les uns aux autres. Le péché porte atteinte aux gens. Il ne s'y trouve rien d'abstrait. Par mon péché, je cause du tort à des êtres humains. Je blesse leur personne ; je les dépouille de leurs biens ; je ternis leur réputation ; je les prive d'une belle qualité de vie ; j'anéantis leurs rêves et leur aspiration au bonheur. En déshonorant Dieu, je déshonore tous ceux qu'il a créés à son image. Comment donc s'étonner que Dieu prenne le péché tellement au sérieux ?

Hans Küng, le controversé théologien catholique romain, en écrivant au sujet des jugements portés contre le péché dans l'Ancien Testament qui semblent si sévères, dit que la dimension la plus mystérieuse du péché ne tient pas au fait que le pécheur mérite de mourir, mais plutôt que dans la situation moyenne il continue d'exister.



Küng pose la bonne question. La question n'est pas de savoir pourquoi Dieu punit le péché, mais pourquoi il permet la constante rébellion de l'humanité. Quel prince, quel roi, quel souverain userait d'autant de patience envers une population rebelle en permanence ?

La clé de l'observation de Küng réside dans le fait qu'il parle du commun des mortels. C'est-à-dire qu'il est dans les habitudes de Dieu de se montrer indulgent. Il est effectivement tolérant, patient et lent à la colère. Il est d'ailleurs tellement lent à la colère que, lorsque celle-ci finit par éclater, elle nous choque et nous heurte. Nous oublions plutôt vite que la patience de Dieu vise à nous conduire à la repentance, à nous donner le temps d'obtenir la rédemption. Au lieu de profiter de cette patience pour solliciter son pardon avec humilité, nous voyons dans sa grâce l'occasion de pécher avec plus d'audace. Nous nous persuadons que Dieu ne s'en préoccupe pas ou qu'il n'a pas le pouvoir de nous châtier.

Notre pire folie est celle qui nous amène à croire que nous pouvons pécher impunément.



Loin de raconter l'histoire d'un Dieu sévère, l'Ancien Testament parle d'un Dieu d'une patience extrême. L'Ancien Testament, c'est l'histoire d'un peuple au cou raide qui ne cesse de se rebeller contre Dieu. Les Israélites sont devenus des esclaves dans un pays étranger. Ils ont imploré Dieu. Dieu a entendu leurs cris et a volé à leur secours. Il a séparé la mer Rouge pour les délivrer de la captivité. Ils lui ont rendu sa bonté en adorant un veau d'or.

Il nous reste encore à aborder la question épineuse de la conquête de Canaan. Là, Dieu a explicitement ordonné le massacre d'hommes, de femmes et d'enfants. Il a donné la Terre promise à Israël en les passant au fil de l'épée, une épée entachée du sang de poupons et de femmes. Dieu a expressément donné l'ordre d'exécuter ce bain de sang :

Lorsque l'Éternel, ton Dieu, t'aura fait entrer dans le pays dont tu vas prendre possession, et qu'il chassera devant toi beaucoup de nations, les Héthiens, les Guirgasiens, les Amoréens, les Cananéens, les Phéréziens, les Héviens et les Jébusiens, sept nations plus nombreuses et plus puissantes que toi ; lorsque l'Éternel, ton Dieu, te les aura livrées et que tu les auras battues, tu les dévoueras par interdit, tu ne traiteras point d'alliance avec elles, et tu ne leur feras point grâce (De 7.1,2).

Pourquoi Dieu a-t-il donné pareil ordre ? Comment a-t-il pu ordonner le massacre de femmes et d'enfants ? Ici encore, il existe de nos jours des tentatives pour adoucir cet événement. Dans un programme d'études du secondaire qu'une grande dénomination des États-Unis avait créé, on expliquait qu'à la lumière de la révélation du Nouveau Testament par rapport à l'amour de Dieu, on savait que Dieu n'avait jamais donné d'ordre aussi belliqueux. L'Ancien Testament ne fait que parler d'un groupe d'Hébreux du genre guerrier qui a tenté de justifier des politiques impitoyables en les attribuant à une sanction divine.

Les auteurs de ce programme ne croyaient pas que Dieu ait pu donner un tel ordre. Ils jugeaient qu'il s'agissait d'une intrusion de la mythologie dans le récit biblique. Or, les interprétations de ce genre font fi de certaines dimensions essentielles de la question. Disons d'abord qu'il existe un précédent historique bien plus grave que la conquête de Canaan : le déluge. Par le déluge, Dieu a détruit toute la population mondiale, à l'exception de Noé et de sa famille. Le déluge a constitué une « conquête de Canaan » à immense échelle. Plus important : l'incompréhension de la nature du péché. Les commentateurs présumaient que Dieu avait anéanti des personnes innocentes en Canaan. Il reste que, parmi toutes les femmes et tous les enfants cananéens, nul n'était innocent. Par la conquête de Canaan, Dieu a explicitement exprimé son juste

jugement d'une nation impie. Il s'est fait clairement comprendre d'Israël à ce sujet. Il a aussi clairement indiqué aux Israélites qu'ils n'étaient pas non plus innocents. Ce n'était pas comme si Dieu détruisait un peuple méchant au profit d'un peuple juste. Sur les Cananéens, Dieu a répandu sa justice. Sur les Juifs, Dieu a répandu sa miséricorde. Et il n'a pas tardé à le rappeler aux Juifs :

Lorsque l'Éternel, ton Dieu, les chassera devant toi, ne dis pas en ton cœur : C'est à cause de ma justice que l'Éternel me fait entrer en possession de ce pays. Car c'est à cause de la méchanceté de ces nations que l'Éternel les chasse devant toi. Non, ce n'est point à cause de ta justice et la droiture de ton cœur que tu entres en possession de leur pays ; mais c'est à cause de la méchanceté de ces nations que l'Éternel, ton Dieu, les chasse devant toi, et c'est pour confirmer la parole que l'Éternel a jurée à tes pères, à Abraham, à Isaac et à Jacob. Sache donc que ce n'est point à cause de ta justice que l'Éternel, ton Dieu, te donne ce bon pays pour que tu le possèdes ; car tu es un peuple au cou raide (De 9.4-6).

Dans ce passage, Dieu a rappelé trois fois aux Israélites que ce n'était pas en raison de leur droiture qu'il allait les faire triompher des Cananéens. Il a voulu qu'ils le sachent pertinemment, sans quoi ils risquaient d'en venir à la conclusion que Dieu était « de leur côté » parce qu'ils étaient meilleurs que les nations païennes. La déclaration de Dieu les en a cependant empêchés.

La sainteté de Dieu réside au cœur de la question de la conquête de Canaan. C'est en raison de sa sainteté qu'il a ordonné ce massacre. D'un côté, il punissait les Cananéens pour avoir insulté sa sainteté jour après jour ; d'un autre côté, il préparait un pays et une nation en vue de ses desseins empreints de sainteté. Dieu a ordonné qu'aucune miséricorde ne soit faite aux habitants du pays. Et voici comment il s'est expliqué :

Tu ne contracteras point de mariage avec ces peuples, tu ne donneras point tes filles à leurs fils, et tu ne prendras point leurs filles pour tes fils ; car ils détourneraient de moi tes fils, qui serviraient d'autres dieux, et la colère de l'Éternel s'enflammerait contre vous : il te détruirait promptement. Voici, au contraire, comment vous agirez à leur égard : vous renverserez leurs autels, vous briserez leurs statues, vous abattrez leurs idoles, et vous brûlerez au feu leurs images taillées. Car tu es un peuple saint pour l'Éternel, ton Dieu ; l'Éternel, ton Dieu, t'a choisi, pour que tu sois un peuple qui lui appartienne entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre (De 7.3-6).

Dieu n'a pas choisi Israël parce que ce peuple était déjà saint. Il l'a choisi afin de le *rendre* saint. Israël était appelé à être saint dans les deux sens du terme : appelé à être différent et à être mis à part comme l'instrument du plan rédempteur de Dieu. Il était également appelé à être saint en lien avec sa purification. Personne au sein d'Israël ne devait se livrer à des pratiques païennes. Le peuple devait se sanctifier en s'approchant de Dieu. Le salut des nations passerait par Israël. La Terre promise devait servir de cadre propice à la venue du Messie. Il n'y avait de place ni pour des autels païens ni pour des rites païens. Dieu a ordonné une politique de la terre brûlée afin de purger le pays en vue du salut à venir.

Nous avons fait le tour des problèmes relatifs aux actes de justice divine se trouvant dans l'Ancien Testament. Nous avons tenté de démontrer que la justice de Dieu n'était ni capricieuse ni injustifiée. Nous devons ajouter qu'il n'existe aucune incohérence entre le Dieu de l'Ancien Testament et le Dieu du Nouveau Testament. C'est le Dieu de l'Ancien Testament que Christ appelait « Père ». C'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour le racheter. C'est la volonté de ce Dieu que Jésus a accomplie. C'est le zèle pour le Dieu qui a tué Nadab, Abihu et Uzza qui consumait Christ. C'est

le Dieu qui a détruit le monde par le déluge qui répand les eaux de sa grâce sur nous.

Il se peut que la fausse incohérence entre les deux testaments réside dans l'acte de vengeance divine le plus brutal jamais relaté dans la Bible. Or, il ne se trouve pas dans l'Ancien Testament, mais dans le Nouveau Testament. L'expression la plus violente de la colère et de la justice de Dieu se voit dans la croix. Si une personne a déjà eu toutes les raisons de se plaindre d'injustice, c'est bien Jésus. C'est le seul homme innocent que Dieu a châtié. Si nous nous étonnons de la colère de Dieu, étonnons-nous de la croix. Voilà ce sur quoi notre stupéfaction devrait être axée. Si nous étions en droit de nous indigner, c'est de Golgotha dont nous devrions nous indigner.

La croix a constitué l'exemple à la fois le plus horrible et le plus magnifique de la colère de Dieu. Son œuvre rédemptrice est l'acte le plus juste et le plus empreint de grâce de toute l'Histoire. Dieu se serait montré plus qu'injuste, voire diabolique, s'il avait châtié Jésus sans que celui-ci ait intentionnellement pris sur lui les péchés du monde. Une fois que Christ l'a fait, une fois qu'il s'est porté volontaire pour servir d'Agneau de Dieu, chargé de nos péchés, il est devenu la chose la plus grotesque et la plus vile de la planète. Avec l'immense fardeau de nos péchés sur lui, il est devenu absolument répugnant aux yeux du Père. Dieu a alors répandu sa colère sur cette chose obscène. Dieu a maudit Christ à cause des péchés dont il s'était chargé. C'est ainsi que Dieu a manifesté à la perfection sa justice sainte. Il a toutefois agi de la sorte pour notre bien. Christ a payé le prix de notre justification. La dimension du « notre » de la croix est ce qui démontre la majesté de sa grâce. Tout à la fois la justice et la grâce, la colère et la miséricorde. Tout cela est trop ahurissant pour que nous puissions l'imaginer.

La justice de Dieu nous fait grimacer parce que son expression est tellement inhabituelle. Comme Küng l'a fait remarquer, Dieu a pour habitude d'agir selon sa grâce. Or, la grâce ne nous impressionne plus. Nous nous y sommes habitués ; nous la tenons pour acquise.

Il se peut que la meilleure illustration de cela se trouve dans les enseignements de Jésus :

En ce même temps, quelques personnes qui se trouvaient là racontaient à Jésus ce qui était arrivé à des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices. Il leur répondit : Croyez-vous que ces Galiléens aient été de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert de la sorte ? Non, je vous le dis. Mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous également. Ou bien, ces dix-huit personnes sur qui est tombée la tour de Siloé et qu'elle a tuées, croyez-vous qu'elles aient été plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Non, je vous le dis. Mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous également (Lu 13.1-5).

Voilà l'une des plus difficiles des « paroles dures » de Jésus. Elle soulève deux questions. Qu'en est-il des personnes que Pilate a fait massacrer ou des innocents qui sont morts lorsqu'une tour leur est tombée dessus ? Où était Dieu lors de ces événements ? La question dont on voulait débattre est la suivante : Comment Dieu a-t-il pu permettre que de telles choses se produisent ? En fait, il s'agit d'une accusation à peine voilée. Comme toujours, on se demandait ceci : Comment Dieu peut-il permettre que des personnes innocentes souffrent ?

La contestation implicite s'entend dans cette question. Les dix-huit personnes innocentes marchaient dans la rue sans rien demander à personne. Elles ne s'adonnaient pas à la « supervision des trottoirs ». Elles ne dérangent pas les travailleurs de

la construction. Elles ne prenaient pas la fuite après avoir cambriolé une banque. Elles étaient tout simplement « là », au mauvais endroit, au mauvais moment. Elles ont subi les conséquences d'un accident mortel.

Remarquez la réponse de Jésus. Il ne leur a pas répondu : « Je suis vraiment désolé d'apprendre cette tragédie. Ces choses-là arrivent, et il n'y a pas grand-chose que l'on puisse y faire. C'était un coup du sort. Un accident. En bons chrétiens, vous devez apprendre à accepter le mauvais avec le bon. Gardez courage face à l'adversité. Restez de marbre ! Je sais que je vous ai appris que celui qui garde Israël ne sommeille ni ne dort ; mais c'était une affirmation poétique, un genre d'hyperbole. Savez-vous à quel point il est difficile pour mon Père de veiller au bon fonctionnement de l'univers ? C'est fatigant à la longue. De temps à autre, il faut bien qu'il fasse la sieste. L'après-midi en question, il était très fatigué et il s'est assoupi quelques instants. Pendant ce temps, la tour est tombée. Vous m'en voyez désolé, et je lui ferai part de vos griefs. Je lui demanderai de faire un peu plus attention à l'avenir. »

Jésus n'a pas déclaré : « Je sais que je vous ai dit que mon Père sait quand tout passereau atterrit et que vos cheveux sont tous comptés. Imaginez-vous combien de passereaux volent autour ? Et combien de cheveux vous avez ? L'après-midi où la tour est tombée, mon Père était en train de compter les cheveux d'un homme à la chevelure particulièrement épaisse. Il était tellement concentré sur sa tâche qu'il ne s'est pas rendu compte que la tour tombait. Je vais lui suggérer de mettre de l'ordre dans ses priorités et de cesser d'accorder autant de temps aux passereaux et aux cheveux. »

Non. Au lieu de cela, Jésus a reproché aux gens de s'étonner de la mauvaise chose. Il leur a dit : « Mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous également. » Dans les faits, Jésus leur indiquait ceci : « Vous me posez la mauvaise question. Vous devriez plutôt

me demander : "Pourquoi cette tour ne m'est-elle pas tombée sur la tête ?" »

Au cours de mes deux décennies d'enseignement de la théologie, d'innombrables étudiants m'ont demandé pourquoi Dieu ne sauve pas tout le monde. Un seul étudiant est venu me demander : « Il y a quelque chose que je n'arrive pas à comprendre. Pourquoi Dieu m'a-t-il racheté, *moi* ? »

Nous ne nous étonnons pas vraiment du fait que Dieu nous a rachetés. En notre for intérieur, dans les recoins secrets de notre cœur, nous entretenons la notion selon laquelle Dieu nous doit sa miséricorde. Le ciel ne serait pas tout à fait le même si nous en étions exclus. Nous nous savons pécheurs, mais nous ne sommes certainement pas aussi mauvais que nous pourrions l'être. Nous avons assez de traits de personnalité rédempteurs pour que, si Dieu est réellement juste, il nous inclue dans le salut. Si la grâce nous émerveille, la justice nous stupéfie.

Quand j'enseignais dans un collège chrétien, j'ai pu constater de manière frappante à quel point nous avons tendance à tenir la grâce pour acquise. J'avais pour tâche de donner un cours portant sur l'Ancien Testament à 250 étudiants de première année. Le premier jour de classe, j'ai passé soigneusement en revue les exigences du cours. Je savais par expérience que les courts travaux trimestriels, au nombre de trois, requéraient des précisions. J'ai indiqué à mes élèves que le premier devait m'être remis au plus tard à midi le dernier jour de septembre. Aucune prolongation ne serait accordée, sauf aux élèves physiquement confinés à l'infirmerie ou qui avaient de la mortalité dans leur famille immédiate. L'étudiant qui ne me remettrait pas son travail à temps recevrait automatiquement la note d'échec. Les étudiants ont reconnu avoir bien compris ces exigences.



Le dernier jour de septembre, 225 étudiants m'ont remis leur premier travail trimestriel comme ils le devaient. Vingt-cinq étudiants sont restés là, terrorisés et accablés de remords. Ils se sont écriés : « Professeur Sproul, on est tellement désolés. On n'a pas bien géré notre temps. On n'a pas su adapter notre rendement du secondaire au collège. On vous en prie, ne nous donnez pas une note d'échec. De grâce, accordez-nous une prolongation. »

Je me suis plié à leur demande : « D'accord. Je vais laisser passer pour cette fois. Mais n'oubliez pas que le prochain travail est dû le dernier jour d'octobre. »

Les étudiants se sont répandus en gratitude et en promesses de remettre leur prochain travail à temps. Puis est venu le dernier jour d'octobre. Deux cents étudiants m'ont remis leur travail. Cinquante autres se sont présentés les mains vides. Ils se sentaient nerveux, mais pas en état de panique. Quand j'ai réclamé leurs travaux, ils ont fait acte de contrition une fois de plus. « Professeur, c'était la semaine de relâche. En plus, c'est la mi-trimestre, et tous nos travaux sont dus dans les autres cours. De grâce, accordez-nous une autre chance. On vous le promet, ça n'arrivera plus jamais. »

Une fois encore, je me suis laissé attendrir et je leur ai dit : « D'accord, mais c'est la dernière fois. Si vous êtes en retard pour le prochain travail, je vous donnerai la note d'échec. Pas d'excuses, pas de plaintes. Échec. C'est bien clair ? »

« Oh, oui, professeur. Vous êtes génial. » La classe s'est alors mise à chanter spontanément : « On vous aime, prof Sproul. Oh, oui c'est vrai. » J'étais devenu Monsieur Popularité.

Vous devinez ce qui s'est produit le dernier jour de novembre ? Eh bien, oui. Cent cinquante étudiants m'ont remis leur travail. Les cent autres se sont présentés en cours avec une totale nonchalance. « Où sont vos travaux trimestriels ? » leur ai-je demandé.

L'un d'eux m'a répondu : « Oh, ne vous inquiétez pas, prof, on y travaille. On va vous le remettre dans quelques jours, sans problème. »

J'ai pris mon carnet noir de notation fatale et je me suis mis à y noter des noms. « Johnson ! Vous avez votre travail ? »

« Non, monsieur », m'a-t-on répondu.

« Échec », ai-je noté dans mon carnet. « Muldaney ! Avez-vous votre travail ? »

On m'a encore répondu : « Non, monsieur » ; j'ai donc inscrit un autre échec dans mon carnet.

Les étudiants se sont alors insurgés en s'écriant : « C'est pas juste ! »

J'ai regardé l'un de ceux-ci. « Lavery ! Vous trouvez que c'est injuste ? »

« Oui », a-t-il grogné.

« Je vois. C'est la justice que vous voulez ? Si je me souviens bien, vous étiez en retard la dernière fois. Si vous insistez pour obtenir justice, c'est certainement ce que vous aurez. Non seulement je vais vous donner la note d'échec pour ce travail, mais je vais aussi changer votre dernière note contre la note d'échec que vous avez tant méritée. »

L'étudiant en est resté bouche bée. Du coup, il n'a plus trouvé rien à redire. Il s'est excusé de s'être impatienté et s'est estimé soudain heureux de s'en tirer avec un échec plutôt que deux.

Ces élèves avaient eu tôt fait de tenir ma miséricorde pour acquise. Ils en ont présumé. Lorsque justice a été rendue, ils ne s'y étaient pas préparés. Ils en ont été stupéfaits, ce qui les a outrés. Et tout cela, après seulement deux doses de miséricorde dans l'espace de deux mois.



L'activité normale de Dieu implique beaucoup plus de miséricorde que celle que j'ai manifestée envers ces étudiants relativement à leurs travaux trimestriels. L'histoire de l'Ancien Testament s'étend sur des centaines d'années. Durant cette période, Dieu s'est montré miséricordieux d'innombrables fois. Lorsqu'il a frappé Nadab et Uzza de son jugement divin, ceux-ci en ont été choqués et outrés. Nous en sommes venus à nous attendre à ce que Dieu use de miséricorde à notre égard. Dès lors, nous en venons logiquement et facilement à l'exiger. Si Dieu ne nous l'accorde pas d'emblée, nous avons pour première réaction de nous mettre en colère contre lui et de protester : « Ce n'est pas juste. » Nous oublions vite qu'en commettant notre premier péché, nous avons renoncé à tout droit au don de la vie. Le simple fait que je respire ce matin constitue un acte de miséricorde divine. Dieu ne me doit rien. Je lui dois tout. S'il permet qu'une tour me tombe dessus cet après-midi, j'aurais tort de crier à l'injustice.

L'un de nos problèmes fondamentaux réside dans le fait que nous confondons la justice avec la miséricorde. Nous vivons dans un monde où se produisent des injustices. Elles se produisent parmi les gens. Qui n'a jamais été victime d'une injustice aux mains de quelqu'un ? De même, chacun d'entre nous a déjà commis une injustice contre quelqu'un. Les gens se traitent injustement. Une chose est certaine : peu importe à quel point j'ai souffert d'injustice de la part d'autres personnes, je n'ai jamais subi l'ombre d'une injustice de la part de Dieu.

Supposons qu'une personne m'accuse à tort d'avoir volé de l'argent. Des accusations sont portées contre moi, on m'arrête et l'on m'envoie en prison. Humainement parlant, je suis victime d'une injustice flagrante. J'ai tous les droits de crier à Dieu et de le supplier de me faire justice. Je peux me plaindre d'être faussement persécuté. Dieu est en colère contre les gens qui m'emprisonnent injustement.

Dieu me promet de redresser un jour cette injustice. L'injustice est réelle, et elle se produit chaque jour dans notre monde.

Les injustices que nous subissons sont toutes de type *horizontal*. Elles se produisent entre acteurs humains. Au-dessus et au-delà du monde, il y a cependant le grand Juge de toutes choses. Ma relation avec lui est de type *vertical*. Dans le cadre de cette relation verticale, je ne subis jamais d'injustice. Bien que des gens puissent me maltraiter, ce n'est jamais le cas de Dieu. Le fait que Dieu permette à un être humain de me traiter injustement ne rend pas Dieu injuste. Je peux me plaindre à Dieu de l'injustice humaine et horizontale que j'ai subie, mais j'aurais tort d'accuser Dieu de commettre une injustice verticale en permettant que je sois la victime d'une injustice humaine. Dieu serait parfaitement justifié de permettre que l'on me jette en prison à perpétuité pour un crime que je n'aurais pas commis. Il se peut que je sois innocent aux yeux des gens, mais je reste coupable à ceux de Dieu.

Il nous arrive souvent de blâmer Dieu pour les injustices que l'on nous fait subir et de nourrir de l'amertume envers lui pour s'être montré injuste envers nous. Même si nous reconnaissons qu'il use de grâce, nous jugeons qu'il en a manqué. Nous croyons mériter davantage de grâce.

Veillez relire cette dernière phrase : *Nous croyons mériter davantage de grâce*. Qu'est-ce qui cloche dans celle-ci ? Sur le plan grammatical, rien. Par contre, il y a dans son contenu quelque chose de terriblement erroné, dans la signification même de cette phrase.

Il est impossible à quiconque de *mériter* cette grâce, et cela, en aucun lieu ni à aucun moment. Par définition, la grâce est imméritée. Dès l'instant où l'on parle de mériter quelque chose, on cesse de parler de grâce ; on parle de justice. Seule la justice peut se mériter. Dieu n'est jamais obligé de nous accorder miséricorde. La miséricorde et la grâce doivent être volontaires, sans quoi elles

ne sont ni miséricorde ni grâce. Dieu ne nous « doit » jamais la grâce. Ce fait, il nous l'a répété : « *[Je] fais [...] miséricorde à qui je fais miséricorde* » (Ex 33.19). Voilà la prérogative divine. Dieu se réserve le droit suprême d'user de clémence dans ses décisions.

Supposons que dix personnes pèchent autant les unes que les autres. Supposons que Dieu punit cinq d'entre elles et se montre miséricordieux envers les cinq autres. Fait-il preuve d'injustice ? Non ! Dans cette situation, cinq personnes obtiennent justice et les cinq autres obtiennent miséricorde. Aucune n'obtient l'injustice. Voici ce dont nous avons tendance à présumer : si Dieu se montre miséricordieux envers cinq personnes, il doit se montrer tout aussi miséricordieux envers les cinq autres. Pourquoi ? Parce qu'il n'est jamais dans l'obligation de se montrer miséricordieux. S'il use de miséricorde envers neuf d'entre elles, les dix ne peuvent prétendre être victimes d'injustice. Dieu ne doit jamais sa miséricorde à qui que ce soit. Dieu n'est jamais obligé de traiter tout le monde de façon égale. Peut-être devrais-je le répéter : *Dieu n'est jamais obligé de traiter tout le monde de façon égale*. S'il se montrait un jour injuste envers nous, nous aurions raison de nous en plaindre. S'il accorde miséricorde à mon prochain, cela ne signifie pas pour autant que j'aie le droit de revendiquer sa miséricorde. N'oublions pas que la miséricorde est toujours volontaire : « *[Je] fais [...] miséricorde à qui je fais miséricorde.* »

Je ne recevrai que justice et miséricorde de la part de Dieu. Je ne reçois jamais l'injustice de sa part. Nous pouvons demander à Dieu qu'il nous aide à obtenir justice auprès d'autres personnes, mais nous serions tout à fait ridicules de lui demander qu'il nous accorde sa justice. Je fais cette mise en garde à mes élèves : « Ne sollicitez jamais la justice de Dieu, car vous risqueriez de l'obtenir. »

C'est le fait que nous confondons justice et miséricorde qui nous amène à frissonner d'horreur à la lecture des histoires de Nadab,

d'Abihu et d'Uzza. Lorsque Dieu manifeste sa justice, nous nous en offensoons, car nous croyons que Dieu nous doit miséricorde à perpétuité. Nous devons éviter de tenir sa grâce pour acquise. Nous ne devons jamais perdre la capacité de nous émerveiller de sa grâce.

Je me souviens d'avoir donné un « sermon de pratique » dans un cours de prédication au séminaire. Dans ce sermon, je vantais les merveilles de la grâce de Dieu. J'y parlais de « la grâce de Dieu, cette grâce infinie ».

À la fin de mon sermon, le professeur avait une question à me poser : « Monsieur Sproul, où avez-vous bien pu chercher l'idée que la grâce de Dieu est infinie ? N'y a-t-il absolument aucune limite à sa grâce ? » Dès qu'il m'a posé cette question, j'ai su que j'étais dans le pétrin. J'ai pu citer le cantique exact qui me l'avait enseigné, mais sans parvenir pour autant à lui citer un seul verset biblique qui enseignait que la grâce de Dieu est infinie.

Or, si je n'y suis pas parvenu, c'est parce qu'il n'en existe aucun. La grâce de Dieu n'est pas infinie. Dieu est infini et Dieu est grâce. Nous goûtons la grâce d'un Dieu infini, mais la grâce en soi n'est pas infinie. Dieu impose des limites à sa patience et à son indulgence. Il nous prévient maintes et maintes fois qu'un jour, il sera trop tard et il répandra son jugement.

Comme nous avons tendance à tenir la grâce pour acquise, je devine que Dieu a jugé nécessaire de rappeler à Israël de temps à autre qu'il faut toujours se garder de le faire. En de rares, mais dramatiques, occasions, Dieu a déployé l'effroyable puissance de sa justice. Il a fait périr Nadab et Abihu. Il a tué Uzza. Il a ordonné le massacre des Cananéens. C'était comme s'il disait : « Prenez garde. Tandis que vous profitez de ma grâce, n'oubliez pas ma justice. N'oubliez pas la gravité du péché. Rappelez-vous que je suis saint. »

## PERMETTRE À LA SAINTÉTÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. En quoi la justice de Dieu vous effraie-t-elle ? En quoi vous réconforte-t-elle ?
2. Lorsque vous prenez conscience que vous méritez de mourir à cause de vos péchés, comment y réagissez-vous ?
3. Lorsque vous prenez conscience que la justice de Dieu exigeait que Christ meure pour vous, comme y réagissez-vous ?
4. De quelle façon Dieu a-t-il manifesté sa miséricorde envers vous ?

## CHAPITRE 7

# Guerre et paix avec le Dieu saint

*« Si l'homme n'est pas fait pour Dieu, pourquoi  
n'est-il heureux qu'en Dieu ? Si l'homme est fait pour  
Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu ? »*

*Blaise Pascal*

**L**e récit biblique renferme des histoires d'hommes et de femmes qui ont lutté avec Dieu. Le nom même d'Israël signifie « celui qui lutte avec Dieu ». Dieu est saint. Il transcende de loin l'humanité. Il demeure néanmoins un Dieu avec qui nous pouvons lutter. En définitive, notre match de lutte n'a pas pour but la guerre, mais la paix. Certains l'ont trouvée. Dans le présent chapitre, nous verrons des personnes qui se sont mesurées à Dieu et qui en sont sorties en paix. Nous nous arrêterons à Jacob, à Job, à Habakuk et à Saul de Tarse. Puis nous verrons ce que signifie faire la paix avec Dieu.

~



Jacob était un gredin. Son nom signifie « substitut ». C'est l'homme qui a leurré son père, trompé son frère et s'est livré à un complot impie avec sa mère. Il est difficile d'imaginer que le fils d'Isaac et petit-fils d'Abraham ait pu se montrer corrompu à ce point. Au cours de sa vie, Jacob a toutefois vécu une transformation radicale. Celle-ci a commencé à Béthel : « Jacob partit de Beer-Schéba, et s'en alla à Charan. Il arriva dans un lieu où il passa la nuit ; car le soleil était couché. Il y prit une pierre, dont il fit son chevet, et il se coucha dans ce lieu-là » (Ge 28.10,11).

Voyager en Palestine s'avérait souvent éprouvant à l'époque. Durant la nuit, une personne courait le risque de se faire attaquer par des voleurs en maraude ou de devenir la proie d'animaux sauvages. Sur le trajet de Jacob, il n'y avait aucun gîte où passer la nuit. Il a progressé autant qu'il l'a pu jusqu'au coucher du soleil. Il a alors installé son camp à la belle étoile. Pour la nuit, il s'est choisi une pierre comme oreiller. Lorsqu'il s'est endormi, il a fait un rêve destiné à changer sa vie :

Il eut un songe. Et voici, une échelle était appuyée sur la terre, et son sommet touchait au ciel. Et voici, les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle. Et voici, l'Éternel se tenait au-dessus d'elle ; et il dit : Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu es couché, je la donnerai à toi et à ta postérité. Ta postérité sera comme la poussière de la terre ; tu t'étendras à l'occident et à l'orient, au septentrion et au midi ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. Voici, je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai dans ce pays ; car je ne t'abandonnerai point, que je n'aie exécuté ce que je te dis (Ge 28.12-15).

Cette « échelle de Jacob » lui servait de pont entre le ciel et la terre. Jusqu'à ce moment-là, il n'avait jamais été en rapport avec

des choses célestes. Il avait un sentiment profond de *l'absence de Dieu*. Il semble d'ailleurs étrange qu'un fils d'Isaac et petit-fils d'Abraham ait été à ce point « séculier ». Abraham s'était entretenu avec Dieu. Il ne fait aucun doute que le jeune Jacob avait entendu son père et son grand-père raconter des histoires autour d'un feu de camp. Il devait être au fait de l'ordre que Dieu avait donné à Abraham de sacrifier Isaac sur un autel de la montagne de Morija.

Jacob avait vécu toute sa vie avec les yeux fixés sur ce monde. Les propos relatifs aux questions célestes ne l'avaient pas impressionné. Il avait l'esprit chevillé à la terre. En ce qui le concernait, il y avait un gouffre infranchissable entre le ciel et la terre. S'il existait un Dieu, il était si distant, si transcendant, qu'il n'avait aucun rapport avec la vie de Jacob. Ce Dieu dont ses parents parlaient était trop élevé pour que Jacob l'atteigne... jusqu'à ce qu'il fasse un songe.

Dans ce songe, il y avait une échelle. Celle-ci servait de point de contact, de lien entre le règne du sacré et celui du profane. Sur cette échelle, Jacob a vu des anges monter et descendre. Ils voyageaient dans les deux sens, de la terre au ciel et du ciel à la terre. La circulation était constante. Les anges passaient de sa présence à celle de Dieu. Au haut de l'échelle, Jacob a vu l'Éternel. Dieu lui a alors parlé, en confirmant la promesse qu'il avait faite à Abraham et à Isaac. Cette promesse allait s'étendre aux générations futures. Elle passerait par l'intermédiaire de Jacob. C'est lui qui porterait le serment de l'alliance que Dieu avait fait. Dieu a promis d'être avec Jacob partout où il irait et de rester avec lui jusqu'à ce que toutes ses promesses se soient accomplies.

Qu'est-il advenu de l'échelle de Jacob ? Cette image disparaît presque dans l'histoire de l'Ancien Testament. Des siècles s'écoulent avant que l'on en refasse mention. Puis, soudain, elle réapparaît dans le Nouveau Testament :

Philippe rencontra Nathanaël, et lui dit : Nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi et dont les prophètes ont parlé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Nathanaël lui dit : Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ? Philippe lui répondit : Viens, et vois. Jésus voyant venir à lui Nathanaël, dit de lui : Voici vraiment un Israélite, dans lequel il n'y a point de fraude. D'où me connais-tu ? lui dit Nathanaël. Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'appelle, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. Nathanaël répondit et lui dit : Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël. Jésus lui répondit : Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras de plus grandes choses que celles-ci. Et il lui dit : En vérité, en vérité, vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme (Jn 1.45-51).

Jésus a adressé des paroles radicales à Nathanaël. Dans cette conversation, il a déclaré qu'il est l'échelle de Jacob ; il est le pont entre le ciel et la terre ; c'est celui qui enjambe le gouffre entre l'Être transcendant et les simples êtres humains. Les anges de Dieu montent et descendent sur lui. Il rend le Dieu absent présent parmi nous. Est-ce ce que Jacob a vu, de façon diffuse ?

Jacob s'est réveillé stupéfait à l'issue de ce songe. La puissance de sa vision nocturne l'envoûtait : « Jacob s'éveilla de son sommeil et il dit : Certainement, l'Éternel est en ce lieu, et moi, je ne le savais pas ! Il eut peur, et dit : Que ce lieu est redoutable ! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux ! » (Ge 28.16,17.)

Le lieu où Jacob a reçu ce songe en est venu à porter le nom de Béthel. En hébreu, le mot *Béthel* signifie « maison de Dieu ». Il ne s'y trouvait ni tabernacle, ni temple, ni église. Jacob l'a appelé ainsi parce que c'est là où le Saint s'est révélé. Les paroles de Jacob sont typiques du sentiment d'inconfort qu'éprouve notre culture contemporaine à l'égard du sacré. À notre époque, les gens ont effectivement l'impression que Dieu est absent. Nous ne voyons

aucun buisson ardent, aucune colonne de feu, aucun Christ incarné marchant parmi nous. Nous nous sentons abandonnés, jetés dans la gueule d'un univers hostile ou, pire encore, indifférent. Nous semblons être captifs d'un monde auquel il est impossible d'échapper, sans échelle menant aux étoiles.

Or, Jacob éprouvait la même chose avant d'avoir ce songe. Ses propos reflètent notre situation des temps modernes. « Certainement, l'Éternel est en ce lieu, et moi, je ne le savais pas ! » Dieu y était tout le long. Il n'était pas loin de Jacob, mais Jacob l'avait manqué toute sa vie. Jacob avait été jusque-là inconscient de la présence de Dieu. Or, cette tragique ignorance de la présence de Dieu, voilà ce que vivent chaque jour des millions de gens appartenant à notre culture. Dieu est là, mais nous en sommes inconscients. Dès l'instant où nous prenons conscience de sa présence divine, la plus profonde des luttes personnelles qu'une personne puisse vivre s'amorce du même coup. Le songe n'a pas mis fin à la lutte de Jacob. Il a plutôt marqué le début d'une lutte qui allait durer jusqu'à la fin de ses jours. Dès lors, il s'est mis à lutter pour son âme.

« Que ce lieu est redoutable ! » Voilà comment Jacob a réagi en se retrouvant dans la maison de Dieu. Les gens n'ont généralement pas ce sentiment à l'église. Il ne s'y trouve aucun émerveillement, aucun sentiment d'être en présence de celui qui nous fait trembler. Les gens émerveillés ne se plaignent jamais de ce que l'Église soit ennuyeuse.

Les érudits ne s'entendent pas sur le moment précis de la conversion de Jacob. Certains la situent ici, à Béthel, lorsque la présence de Dieu l'a saisi. D'autres la situent des années plus tard, lors de sa lutte mémorable avec Dieu :

Il se leva la même nuit, prit ses deux femmes, ses deux servantes, et ses onze enfants, et passa le gué de Jabbok. Il les prit, leur fit passer le torrent, et le fit passer à tout ce qui lui appartenait. Jacob demeura

seul. Alors un homme lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Voyant qu'il ne le maîtrisait pas, cet homme le frappa à l'emboîture de la hanche ; et l'emboîture de la hanche de Jacob se démit pendant qu'il luttait avec lui. Il dit : Laisse-moi aller, car l'aurore se lève. Et Jacob répondit : Je ne te laisserai point aller, que tu ne m'aies béni. Il lui dit : Quel est ton nom ? Et il répondit : Jacob. Il dit encore : Ton nom ne sera plus Jacob, mais tu seras appelé Israël ; car tu as lutté avec Dieu et avec des hommes, et tu as été vainqueur. Jacob l'interrogea, en disant : Fais-moi, je te prie, connaître ton nom. Il répondit : Pourquoi demandes-tu mon nom ? Et il le bénit là. Jacob appela ce lieu du nom de Peniel ; car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été sauvée (Ge 32.22-30).

De toute évidence, « l'homme » avec qui Jacob a lutté était plus qu'un simple homme – c'était l'ange de Dieu. Cette lutte s'est avérée féroce durant toute la nuit, sans que l'un ait le dessus sur l'autre. En définitive, l'ange a eu recours à la toute-puissance de Dieu pour déboîter la hanche de Jacob. La « victoire » de Jacob n'en était pas une de conquête, mais de survie. Il a survécu au duel, mais il a boité pendant le reste de ses jours.

Sa discussion avec l'ange au sujet des différents noms a son importance. L'ange a exigé de connaître le nom de Jacob. Cette exigence d'un nom signifiait la reddition d'un adversaire. Le fait pour un combattant de céder son nom signifiait qu'il reconnaissait la supériorité de son adversaire. Cette cessation du nom constituait un acte de soumission. Lorsque Jacob a renoncé à son nom, il a cédé son âme. Il a renoncé à toute autorité sur sa propre vie. Et cette cessation s'est accompagnée d'un nouveau nom, d'une nouvelle identité. *Israël*.

Dans la défaite, Jacob espérait encore un match nul, qui préserverait sa fierté. Même une décision éclair lui viendrait en aide. Il a dit à l'ange : « Fais-moi, je te prie, connaître ton nom. »

Vous remarquerez la différence dans la question de l'échange de noms. L'ange a exigé le nom de Jacob, et Jacob le lui a donné. Jacob a poliment demandé celui de l'ange, mais cela ne lui a pas été accordé. C'était là l'acte final de la conquête divine. Il n'y a aucun match nul avec Dieu, aucune décision éclair. Lorsque nous luttons avec le Tout-Puissant, nous perdons. C'est le champion incontesté de l'univers.

Dans un combat personnel, il est impossible de vaincre le Saint. Par contre, il y a matière à consolation. Jacob a lutté avec Dieu et y a survécu. Il s'est fait battre. Il s'en est tiré avec une infirmité, mais il a survécu. Nous pouvons au moins en comprendre que Dieu s'engagera dans nos luttes honnêtes. Il se peut que nous luttons avec le Saint. En effet, pour que la puissance transformatrice de Dieu change notre vie, nous devons lutter avec lui. Afin de savoir aussi ce que c'est que de goûter la douceur de l'abandon de notre âme, nous devons savoir ce que c'est que de lutter toute la nuit avec Dieu.



Personne n'a mené avec Dieu de débat plus animé et plus véhément que Job. Si jamais homme a eu le droit de se mesurer à Dieu, c'était bien Job. Dieu avait lui-même déclaré Job intègre ; cela ne l'a toutefois pas empêché d'accabler ce dernier d'une misère incommensurable. Le drame de Job nous donne l'impression que ce pauvre homme n'était rien de plus qu'un pion dans une lutte à l'échelle cosmique entre Dieu et Satan. Dieu a permis que Job soit mis à l'épreuve. Job s'est fait voler ses biens ; il a vu sa famille être disséminée ; et pour terminer, de terribles ulcères l'ont torturé. Sa douleur était incessante. Le mauvais état de son corps n'a pas tardé à affecter son âme.

J'ai parlé un jour avec une femme âgée qui combattait le cancer par la chimiothérapie. Ses traitements lui donnaient la nausée. Je lui

ai demandé si elle gardait le moral malgré tout, et elle m'a répondu avec une grande franchise : « C'est difficile d'être chrétienne quand on a la tête dans la cuvette. » Cette femme comprenait la relation étroite entre le corps et l'âme. Lorsque l'on se tord constamment de douleur, il est extrêmement difficile de se montrer spirituel.

Il reste que Job n'a pas blasphémé. Il s'est écrié : « Voici, quand même il me tuerait, je ne cesserais d'espérer en lui » (Job 13.15). Même sa femme a voulu l'aider à trouver enfin un soulagement. Son conseil était simple et direct : « Maudis Dieu, et meurs ! » (Job 2.9.)

Job a refusé d'opter pour la voie de la facilité. Il a dû supporter les conseils insensés de ses amis. Puis il a fini par se mesurer à Dieu. Il lui a fait face, seul, en luttant afin d'obtenir à l'arraché une explication à sa misère. Or, la réponse de Dieu n'avait rien de réconfortant :

L'Éternel répondit à Job du milieu de la tempête et dit : Qui est celui qui obscurcit mes desseins par des discours sans intelligence ? Ceins tes reins comme un vaillant homme ; je t'interrogerai, et tu m'instruiras. Où étais-tu quand je fondais la terre ? Dis-le, si tu as de l'intelligence. Qui en a fixé les dimensions, le sais-tu ? Ou qui a étendu sur elle le cordeau ? Sur quoi ses bases sont-elles appuyées ? Ou qui en a posé la pierre angulaire, alors que les étoiles du matin éclataient en chants d'allégresse, et que tous les fils de Dieu poussaient des cris de joie ? Qui a fermé la mer avec des portes, quand elle s'élança du sein maternel ; quand je fis de la nuée son vêtement, et de l'obscurité ses langes ; quand je lui imposai ma loi, et que je lui mis des barrières et des portes ; quand je dis : Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas au-delà ; ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots ? (Job 38.1-11.)

C'était un examen oral des plus difficiles. Job exigeait des réponses de la part de Dieu. Par contre, au lieu d'en recevoir, il a reçu tout un tas de questions. Dieu l'a réprimandé pour avoir

considérablement obscurci la sagesse divine par son ignorance. C'était comme si Dieu lui disait : « OK, Job, tu veux m'interroger ? D'accord, je vais répondre à tes questions, mais j'en ai d'abord quelques-unes à te poser. » Dieu l'a alors mitraillé de questions, toutes plus intimidantes les unes que les autres. Et Job a fini par ouvrir la bouche : « Job répondit à l'Éternel et dit : Voici, je suis trop peu de chose ; que te répliquerais-je ? Je mets la main sur ma bouche. J'ai parlé une fois, je ne répondrai plus ; deux fois, je n'ajouterai rien » (Job 39.36-38).

Considérez l'image que Job a utilisée. Il a dit qu'il mettrait sa main sur sa bouche. Il s'est bâillonné lui-même. Il s'est couvert la bouche de sa main pour éviter que d'autres folles paroles n'en sortent. Il regrettait d'avoir contesté la sagesse de Dieu. Il reconnaissait s'être montré présomptueux. Il avait maintenant dit tout ce qu'il voulait dire.

L'interrogatoire s'est malgré tout poursuivi, car Dieu n'en avait pas encore fini avec lui. Il lui a posé une série de questions qui ont troublé Job : « Anéantiras-tu jusqu'à ma justice ? Me condamneras-tu pour te donner droit ? » (Job 40.3.)

Voilà le fin mot de l'histoire. Job s'est cassé les dents sur la justice divine. Ses accusations étaient injurieuses pour un Dieu saint. La question de Dieu a résonné chez Job : « Me condamneras-tu pour te donner droit ? » Il ne fait aucun doute que Job désirait ardemment se faire justifier. Il en avait assez de supporter les accusations de ses amis. Il ne comprenait pas pourquoi il devait être aussi misérable. Il a prié pour que Dieu le venge, mais ses désirs se sont avérés outranciers. Il était sur le point de troquer la justification de Dieu contre la sienne. Il a dépassé les bornes en laissant entendre que Dieu avait peut-être mal agi. Et Dieu lui a répondu du tac au tac : « Cherches-tu à me condamner pour t'exonérer ? »



Les questions de Dieu ont pesé lourd sur Job, presque au point de l'écraser. Job a fini par s'enlever la main de sur la bouche et reprendre la parole. Cette fois-ci, il n'y avait aucune accusation dans ses paroles. Il n'a brisé ses vœux de silence que pour exprimer sa contrition :

Je reconnais que tu peux tout, et que rien ne s'oppose à tes pensées. – Quel est celui qui a la folie d'obscurcir mes desseins ? – Oui, j'ai parlé, sans les comprendre, de merveilles qui me dépassent et que je ne connais pas. – Écoute-moi, et je parlerai ; je t'interrogerai, et tu m'instruiras. – Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre (Job 42.2-6).

En lisant ce passage du livre de Job, il se peut que nous ayons l'impression que Dieu était en train d'intimider Job. Celui-ci l'a supplié de répondre à ses questions, et Dieu s'y est engagé. Il reste que ces réponses ne sont jamais venues. De toute évidence, il y avait une condition de rattachée à cette promesse de réponses : Job devait répondre le premier. Job a cependant lamentablement échoué à son examen. Dieu ne lui a alors fourni aucune réponse.

Job s'en est toutefois contenté. Même si Dieu ne lui apportait aucune réponse, Job ne trouvait plus de questions à lui poser. Il a reçu une réponse plus noble que toute réplique directe que Dieu aurait pu lui fournir. Dieu n'a pas répondu aux questions de Job par des paroles, mais par sa personne. Dès que Job a vu qui Dieu était, il a trouvé satisfaction. Tout ce qu'il lui fallait, c'était de voir la manifestation de Dieu. Il était capable de laisser les détails à Dieu. Lorsque Dieu n'a plus été enveloppé de mystère, Job a pu vivre aisément avec quelques questions laissées sans réponse. Quand Dieu lui est apparu, Job était tellement occupé à se repentir qu'il n'avait plus le temps d'inventer des défis auxquels soumettre Dieu.

Il retournait désormais sa rage contre lui-même : « C'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre. »



Passons maintenant à un autre homme de l'Ancien Testament qui s'est mesuré à Dieu. Le prophète Habakuk a rappelé Dieu à l'ordre pour avoir fait des choses qui heurtaient son sens de la justice. Le prophète s'indignait de ce que le peuple de Dieu souffrait aux mains d'une nation pire que les Israélites. À première vue, on aurait dit que Dieu avait renoncé aux promesses qu'il avait faites aux Juifs et était devenu un renégat, en donnant son allégeance divine aux Babyloniens impies. Pour Habakuk, cette façon de faire était comparable à un Juif des temps modernes se demandant si Dieu prenait le parti d'Hitler durant l'Holocauste. Habakuk a exprimé sa plainte sur le ton d'une forte protestation :

Jusqu'à quand, ô Éternel ?... J'ai crié, et tu n'écoutes pas ! J'ai crié vers toi à la violence, et tu ne secours pas ! Pourquoi me fais-tu voir l'iniquité, et contemples-tu l'injustice ? Pourquoi l'oppression et la violence sont-elles devant moi ? Il y a des querelles, et la discorde s'élève. Aussi la loi n'a-t-elle point de vie, la justice n'a-t-elle point de force ; car le méchant triomphe du juste, et l'on rend des jugements iniques (Ha 1.2-4).

Habakuk était furieux. Il s'est enflammé au point d'exagérer sa plainte : « *[La]* justice n'a-t-elle point de force ? » Il ne fait aucun doute que, dans ce monde, il se produit des torts qui finiront par être redressés, mais de là à dire que la justice n'a *point* de force ! Comme Job, Habakuk a exigé des réponses. Il était prêt à monter au créneau avec Dieu. Se tenant à son poste de guet, il a attendu que le Tout-Puissant lui réponde. Lorsque Dieu a fini par lui adresser la parole, Habakuk a réagi de la même manière que Job : « J'ai

entendu... Et mes entrailles sont émues. À cette voix, mes lèvres frémissent, mes os se consomment, et mes genoux chancellent » (Ha 3.16).

Le prophète a réagi comme l'aurait fait un petit enfant qu'un parent aurait réprimandé. Il avait des palpitations et les lèvres frémissantes. Nous avons tous déjà vu des petits enfants au bord des larmes. Ils essaient de les réprimer, mais le tremblement de leur lèvre inférieure les trahit. C'était un homme adulte dont les lèvres frémissaient en présence de Dieu. Il ressentait un genre de décomposition intérieure, allant jusque dans ses os mêmes. Il avait le sentiment que sa colonne vertébrale se désagrègeait. Le tremblement du *mysterium tremendum* s'est attaqué à ses genoux, si bien qu'ils se sont mis à s'entrechoquer. Il a survécu à sa lutte avec Dieu, mais avec les jambes flageolantes.

Dès que Dieu lui est apparu, Habakuk a mis fin à toutes ses protestations enflammées. Soudain, son ton de voix est passé de celui d'un désespoir amer à celui d'une assurance et d'un espoir fermes : « Car le figuier ne fleurira pas, la vigne ne produira rien, le fruit de l'olivier manquera, les champs ne donneront pas de nourriture ; les brebis disparaîtront du pâturage, et il n'y aura plus de bœufs dans les étables. Toutefois, je veux me réjouir en l'Éternel, je veux me réjouir dans le Dieu de mon salut » (Ha 3.17,18).

La joie d'Habakuk était maintenant aussi débordante que son désespoir avait été profond. Il parvenait à trouver le repos absolu dans la souveraineté de Dieu. Si l'on traduisait ses propos en jargon moderne, ils pourraient ressembler à ceci : « Même si le budget n'est jamais équilibré, même si la bourse s'effondre, même si le prix de la nourriture est exorbitant, même si mon enfant ne retrouve jamais la santé, même si je perds mon emploi et même si nous perdons notre maison – je veux me réjouir dans le Dieu de mon salut. »

Jacob, Job et Habakuk ont tous déclaré la guerre à Dieu. Ils ont tous pris d'assaut les remparts du ciel. Tous ont connu la défaite,

mais tous en sont sortis édifiés. Ils l'ont payé de leur souffrance. Dieu a permis le débat, mais le combat s'est avéré féroce avant que la paix s'établisse.



Saul de Tarse a subi la même conquête stupéfiante de la part de Dieu. Les pharisiens, que l'avènement d'une nouvelle secte appelée le christianisme rebutait au plus haut point, le considéraient comme un zélateur. Ils étaient déterminés à éliminer les chrétiens de la surface de la terre. Sur ordre des autorités, Saul allait de maison en maison pour appréhender ceux qui croyaient en Christ et les jeter en prison. Il a assisté à la lapidation d'Étienne en l'applaudissant. Il jubilait lorsqu'on lui a confié une nouvelle mission qui le conduirait à Damas pour y continuer le massacre des premiers chrétiens. C'est sur le chemin de Damas qu'il a rencontré le Saint. Voici comment il en a raconté la scène lorsqu'il a comparu devant le roi Agrippa :

Vers le milieu du jour, ô roi, je vis en chemin resplendir autour de moi et de mes compagnons une lumière venant du ciel, et dont l'éclat surpassait celui du soleil. Nous tombâmes tous par terre, et j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il te serait dur de regimber contre les aiguillons. Je répondis : Qui es-tu, Seigneur ? Et le Seigneur dit : Je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds ; car je te suis apparu pour t'établir ministre et témoin des choses que tu as vues et de celles pour lesquelles je t'apparaîtrai. Je t'ai choisi du milieu de ce peuple et du milieu des païens, vers qui je t'envoie, afin que tu leur ouvres les yeux, pour qu'ils passent des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu, pour qu'ils reçoivent, par la foi en moi, le pardon des péchés et l'héritage avec les sanctifiés. En conséquence, roi Agrippa, je n'ai point résisté à la vision céleste (Ac 26.13-19).

Saul était zélé dans sa poursuite de la justice. C'était le pharisien des pharisiens, un homme attaché à la perfection judiciaire. Son zèle avait cela d'ironique que plus Saul poursuivait assidûment ses objectifs, plus il s'opposait farouchement à l'œuvre de Dieu. Ce n'est pas que Dieu s'oppose à la poursuite de la justice. Il est en sa faveur, mais il tient tête aux orgueilleux et aux arrogants. Il contrecarre les projets des gens suffisants. Alors que Saul était convaincu de se battre pour Dieu, il se battait en réalité contre lui. Ce combat ridicule le destinait en définitive à affronter le Christ même à qui il s'opposait.

Un des noms par lesquels Dieu se révèle dans l'Ancien Testament est *El Shaddai*. Ce nom signifie « Dieu tout-puissant » ou « Destructeur ». C'est sous le nom d'El Shaddai que Dieu est apparu à Job. Ce que Job a vécu, c'est la toute-puissance d'un Dieu souverain qui domine tout le monde et que nul ne domine. Or, sur le chemin de Damas, Saul a rencontré le Dieu tout-puissant.

Saul a décrit ce qui lui est arrivé sur la route du désert en commençant par l'évocation de l'apparition d'une lumière resplendissante. À midi, le soleil y brillait particulièrement fort à travers une mince couche d'atmosphère. En des conditions normales, la lumière y est éclatante. Pour que l'on distingue toute autre lumière sur la toile de fond du soleil du désert, cette lumière devait être extraordinaire. Saul a parlé d'une lumière dont l'éclat surpassait celui du soleil. Il l'a décrite comme « une lumière venant du ciel ».

Par l'expression « une lumière venant du ciel », Saul ne décrit pas une lumière dans le ciel. Le soleil brille dans le ciel. Il indique ainsi qu'il est en présence de la gloire céleste de Dieu. La gloire de Dieu constitue la manifestation extérieure de sa sainteté. Sa gloire est d'une telle brillance qu'elle éclipse le soleil à son zénith. Dans le livre de l'Apocalypse, on parle de l'apparition de la nouvelle Jérusalem, la ville qui descend du ciel : « Je ne vis point de temple

dans la ville ; car le Seigneur Dieu tout-puissant est son temple, ainsi que l'Agneau. La ville n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer ; car la gloire de Dieu l'éclaire, et l'Agneau est son flambeau » (Ap 21.22,23).

La nouvelle Jérusalem n'a aucun soleil tout simplement parce qu'elle n'en a pas besoin. La gloire de Dieu et de son Christ est tellement éclatante qu'elle éclipse le soleil. Ses rayons ont aveuglé Saul. Considérez ce qui arrive aux gens qui regardent directement le soleil. Lors d'une éclipse solaire, les gens sont attirés par l'étrange vue d'une ombre passant devant le soleil. Nous sommes très tentés de le fixer du regard. Même durant une éclipse, nous trouvons douloureux et dangereux de regarder directement le soleil. On nous met alors en garde dans les actualités de ne pas le regarder directement, sans quoi nous risquerions d'endommager nos yeux. Or, si le soleil est aussi dommageable durant une éclipse, à combien plus forte raison l'est une brillance supérieure à celle du soleil ? La gloire de Dieu atteint un éclat allant bien au-delà de celui du soleil à son plus fort.

Aucun ange n'est apparu pour lutter avec Saul. Une force surnaturelle l'a néanmoins projeté au sol. En un instant, il s'est retrouvé aveuglé. Sans avertissement, sans le murmure du vent pour l'alerter. De manière souveraine et puissante, Dieu lui a fait mordre la poussière du désert.

La lumière venue du ciel s'est accompagnée d'une voix. On décrit ailleurs cette voix comme le bruit des grandes eaux, une voix qui rugit comme une puissante chute d'eau en cascades sur des rochers. Saul y a reconnu la langue araméenne, à savoir la langue maternelle de Jésus. Cette voix s'est adressée personnellement à Saul, par la répétition de son nom : « Saul, Saul ». Celle-ci équivalait à une salutation intime. C'est ainsi que Dieu s'était adressé à Moïse au buisson ardent et à Abraham à son autel sur la montagne de

Morija. C'est ainsi que Jésus avait pleuré sur Jérusalem et s'était adressé à son Père durant son heure la plus sombre, sur la croix.

« Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Vous remarquerez que la voix ne s'enquérât pas de la raison pour laquelle Saul persécutait l'Église de Christ, mais plutôt de ceci : « Pourquoi *me* persécutes-tu ? » S'en prendre à l'Église de Christ revient à s'en prendre à lui. Puis Christ lui dit : « Il te serait dur de regimber contre les aiguillons. » Les aiguillons étaient des pointes affûtées que l'on insérait dans un cadre de bois que l'on attachait à un char à bœufs pour les contraindre à avancer. Si un bœuf s'y refusait, il le signifiait parfois en ruant dans les aiguillons. Imaginez un peu combien un bœuf serait stupide si, après avoir rué dans les aiguillons une première fois, il était tellement furieux qu'il le refaisait plusieurs fois. Plus il ruerait dans les aiguillons, plus il s'infligerait de douleur. C'est comme un homme qui se frapperait la tête contre un mur et qui se sentirait soulagé après s'être arrêté.

En réalité, la voix disait à Saul : « Stupide bœuf ! Combien tu es ridicule de continuer de ruer dans les aiguillons. Tu ne peux pas gagner à ce petit jeu. Ton combat est futile. L'heure est venue de capituler. » Saul lui a répondu par une simple question, mais chargée de sens : « Qui es-tu, Seigneur ? » Saul ne connaissait pas l'identité de celui qui venait de triompher de lui, mais il était certain d'une chose : qui qu'il soit, il était Seigneur.

À cette occasion, Saul est devenu Paul, comme Jacob était devenu Israël. La lutte était terminée. Saul a lutté avec Dieu et il a perdu. Ici, comme Ésaïe, Saul a reçu son mandat, son appel à l'apostolat. Sa vie s'en est trouvée transformée, et le cours de l'Histoire du même coup. Dans sa défaite, Paul a découvert la paix.

Après avoir raconté son histoire au roi Agrippa, Paul a ajouté cette parole : « En conséquence, roi Agrippa, je n'ai point résisté à la vision céleste. » Autant Saul s'était montré zélé dans son combat

contre Christ, il est devenu encore plus zélé dans son combat *pour* Christ. Il a eu ce jour-là une vision de la sainteté de Dieu d'une telle intensité qu'il ne l'a jamais oubliée. Il l'a contemplée et en a expliqué la signification dans toutes ses épîtres. Il est devenu un homme qui savait ce que cela signifiait que d'être justifié. Pour lui, la guerre sainte avait pris fin, et il entrait désormais dans une paix sainte. Il est devenu l'apôtre dont les écrits ont éveillé Luther au monastère et qui a fourni à l'Église chrétienne la recette à suivre pour connaître la paix intérieure avec Dieu.



La lutte que nous avons avec un Dieu saint tire ses racines du conflit entre la justice de Dieu et notre injustice. Il est juste et nous sommes injustes. Cette tension engendre en nous peur, hostilité et colère à l'endroit de Dieu. La personne injuste ne désire pas être en compagnie d'un juste juge. Nous devenons donc des fugitifs, qui fuient la présence de celui dont la gloire peut nous aveugler et dont la justice peut nous condamner. Nous sommes en guerre avec lui à moins que et jusqu'à ce que nous soyons justifiés. Seule la personne justifiée peut se sentir à l'aise en présence d'un Dieu saint.

L'apôtre Paul en expose les avantages immédiats : les fruits de la justification. Dans l'épître aux Romains, il explique ce qui nous arrive au moment de notre justification, lorsque Christ nous couvre de sa justice, au moyen de la foi : « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, à qui nous devons d'avoir eu par la foi accès à cette grâce, dans laquelle nous demeurons fermes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu » (Ro 5.1,2).

Notre justification produit donc comme premier fruit *la paix avec Dieu*. Pour les Juifs de l'Antiquité, la paix était une chose précieuse, mais fugace. Le chaos qui règne de nos jours au Moyen-Orient semble être un rappel de celui qui régnait dans



l'Antiquité. Depuis l'époque de la conquête de Canaan jusqu'à celle de l'occupation romaine dans les temps néotestamentaires, il n'y a eu que quelques années où Israël n'a pas été en guerre. La Palestine d'alors constituait un corridor entre l'Afrique et l'Asie s'avérant stratégique non seulement sur le plan commercial, mais aussi sur le plan militaire. La petite terre d'Israël se trouvait souvent prise entre des puissances rivales, qui s'en servaient comme d'une balle de ping-pong.

Les Juifs aspiraient à la paix. Ils désiraient ardemment voir les gens battre les épées pour en faire des socs. Ils attendaient le jour où le Prince de la paix viendrait mettre fin aux hostilités incessantes. Par ailleurs, les Juifs accordaient une telle importance à leur quête de paix qu'ils ont fait du mot *paix* une salutation. Au lieu de dire salut ou au revoir, les Juifs disent simplement shalom. Encore aujourd'hui, la salutation *shalom* demeure partie intégrante de la langue hébraïque.

Le mot *paix* désignait principalement la cessation d'un conflit militaire. Les Juifs lui donnaient toutefois aussi une autre signification, plus profonde, celle de la paix intérieure. Nous avons d'ailleurs un concept similaire en tête lorsque nous parlons de « tranquillité d'esprit ».

Je me rappelle une journée étouffante de l'été 1945 où je jouais à la balle dans les rues de Chicago. À l'époque, mon monde se résumait à une propriété allant d'une plaque d'égout à une autre. Tout ce qui m'importait alors, c'était que mon tour à la batte avait fini par arriver. Quand le chaos et le bruit ont soudain éclaté autour de moi et ont interrompu le premier lancer, cela m'a sérieusement contrarié. Des gens se sont mis à sortir de leurs appartements à la course, en hurlant et en battant des casseroles avec des cuillères de bois. J'ai cru l'espace d'un instant que c'était la fin du monde. En tout cas, c'était assurément la fin de mon match de balle. Dans

toute cette commotion, j'ai vu ma mère accourir avec le visage baigné de larmes. Elle m'a pris dans ses bras et m'a serré bien fort, en répétant malgré ses sanglots : « C'est fini. C'est fini. C'est fini ! »

C'était le jour de la Victoire en 1945. Je n'étais pas certain de savoir ce que cela voulait dire, mais une chose était claire : la guerre était finie et mon père allait rentrer à la maison. Plus de courrier par avion à destination de pays lointains. Plus d'écoute des nouvelles nommant les soldats tombés au combat. Plus de bannières de soie ornées d'étoiles suspendues à la fenêtre. Plus de broyage de boîtes de conserve. Plus de tickets de rationnement. La guerre était finie, et la paix était enfin revenue.

Ces instants de jubilation ont laissé une empreinte indélébile sur mon tout jeune cerveau. J'ai appris ce jour-là que la paix est une chose importante, une raison de célébrer sans retenue le fait qu'on l'ait établie et de regretter amèrement qu'on l'ait perdue.

Ce jour-là, dans les rues de Chicago, j'ai eu l'impression que la paix était restaurée pour de bon. J'ignorais à quel point elle était fragile. Il semblait que peu de temps s'était écoulé lorsque des reporters comme Gabriel Heater se sont mis à faire d'inquiétantes prédictions quant au rassemblement de troupes en Chine, à la menace nucléaire en Russie et au blocus à Berlin. N'ayant pas duré en sol américain, la paix a cédé la place à la guerre de Corée, puis à celle du Vietnam.

Fragile. Instable. Précaire. Voilà les conditions normales de la paix sur terre. Comme les règles, les accords de paix semblent être faits pour être enfreints. Un million de Neville Chamberlain sur leurs balcons, déclarant avec les mains tendues : « On a réalisé la paix pour notre époque », ne pourraient nous procurer l'assurance que l'Histoire n'était jamais rien d'autre qu'un perpétuel accord de Munich.

Nous apprenons tout jeune à ne pas trop compter sur la paix. La guerre s'impose trop vite, trop facilement. Il n'en reste pas moins que nous aspirons à connaître une paix durable. Voilà précisément le genre de paix que prône l'apôtre Paul dans son épître aux Romains.

Lorsque notre guerre sainte avec Dieu prend fin ; lorsque, comme Luther, nous franchissons les portes du paradis ; lorsque nous sommes justifiés par la foi, la guerre prend fin à tout jamais. Grâce à la purification du péché et à la déclaration du pardon divin, nous concluons avec Dieu un accord éternel de paix. Notre justification a pour prémisses la paix avec Dieu. Cette paix est une paix sainte, immaculée et transcendante. Il s'agit d'une paix perpétuelle.

Lorsque Dieu signe un accord de paix, il le fait pour toujours. La guerre est terminée, à tout jamais. Bien entendu, nous ne cessons pas pour autant de pécher ; de nous rebeller ; de nous montrer hostiles envers Dieu. Celui-ci ne nous rend cependant pas la pareille. Il ne se laisse pas attirer dans une guerre avec nous. Nous avons un avocat auprès du Père. Nous avons un médiateur qui préserve la paix. Il règne sur la paix parce qu'il est à la fois le Prince de la paix et *notre* paix.

Nous sommes maintenant appelés enfants de Dieu, un titre que Dieu accorde en bénédiction à ceux qui se font artisans de paix. C'est maintenant un Père qui élimine nos péchés, et non un commandant d'armée. Nous avons la paix. C'est notre bien, que Christ a scellé et garanti pour nous.

Notre paix avec Dieu n'est pas fragile ; elle est stable. Lorsque nous péchons, cela déplaît à Dieu, et il ne manquera pas de nous corriger et de nous reconnaître coupables. Par contre, il ne nous déclare pas la guerre. Son arc n'est plus tendu et les flèches de sa colère n'ont plus notre cœur pour cible. Il ne brandit plus son épée chaque fois que nous violons l'accord.

La paix dont s'accompagne la justification n'est pas seulement extérieure. Notre plus profond désir de paix intérieure se réalise aussi en Christ. C'est Augustin qui a prié ainsi un jour : « Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en toi. » Nous savons tous ce que c'est que l'agitation intérieure. Nous connaissons le sentiment de vide et de culpabilité qui nous ronge quand nous nous éloignons de Dieu. Dès l'instant où notre paix s'établit, ce terrible vide en nous se comble et notre cœur peut s'apaiser.

Le Nouveau Testament dit de cette paix qu'elle surpasse toute intelligence. Il s'agit d'une paix sainte, d'une paix « autre » que la paix terrestre ordinaire. C'est le genre de paix que seul Christ peut donner. C'est le genre de paix que Christ possède lui-même.

L'Évangile nous révèle que Jésus avait peu de biens dans ce monde. Il n'avait pas de maison ; il n'avait nulle part où poser sa tête. Il ne détenait aucune action en bourse ou dans une entreprise. Il n'avait d'autre bien que sa tunique, ce précieux vêtement que lui ont dérobé ceux que l'on avait chargés de l'exécuter. On dirait donc qu'il est mort sans le sou, sans legs à faire à ses héritiers.

Nous sommes les héritiers de Christ. À première vue, nous semblons être des héritiers dépourvus d'héritage. La Bible nous indique toutefois clairement que Dieu a eu plaisir à remettre son royaume à son Fils bien-aimé. Jésus avait hérité de son Père et il nous a transmis cet héritage. Il a promis qu'un jour, nous entendrions cette parole : « Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde » (Mt 25.34).

Nous n'avons pas le royaume de Dieu pour seul héritage. Selon ses dernières volontés, Jésus a légué autre chose à ses héritiers, quelque chose de très particulier : « Je vous laisse la paix, je vous

donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne. Que votre cœur ne se trouble point, et ne s'alarme point » (Jn 14.27).

Voilà donc le legs de Christ, à savoir *la paix*. C'est sa paix qui constitue notre héritage. Il nous en fait don différemment de la façon de faire du monde. Il donne sans arrière-pensée ni condition drastique. Il ne nous donne pas sa paix pour son propre bien, mais pour le nôtre. C'est un don hors du commun qui nous est fait de manière hors du commun. Il nous reste pour toujours.

La paix n'est qu'un seul des fruits immédiats de la justification. S'ajoute autre chose à cette paix sainte : *l'accès*. Le mot *accès* revêt une importance capitale pour quiconque a déjà lutté avec un Dieu saint. Nous voyons des panneaux d'accès tout autour de nous. On peut lire sur l'un d'eux : « Accès interdit », et sur un autre : « Accès restreint ». Il fut un temps où il y avait un panneau « Accès interdit » sur les portes du paradis. Il était même interdit au commun des mortels d'accéder au trône de Dieu dans le temple de l'Ancien Testament. Même le souverain sacrificateur y avait un accès « restreint » une seule fois par année, et cela, dans des circonstances très précises. Un voile épais séparait le lieu très saint du reste du temple. On ne pouvait aller au-delà, dans ce lieu d'accès restreint. Les simples croyants n'étaient pas autorisés à y pénétrer.

Au moment où Jésus a été exécuté, où le Juste est mort pour les injustes, le voile du Temple s'est déchiré en deux. C'est ainsi que nous avons pu avoir accès à la présence de Dieu. Pour les chrétiens, Dieu a retiré le panneau « Accès interdit » des portes du paradis. Nous pouvons donc marcher librement sur un sol saint. Nous avons accès à sa grâce, mais plus encore, nous avons accès auprès de lui. Les gens justifiés n'ont plus besoin de dire au Saint : « Seigneur, retire-toi de moi, parce que je suis un homme pécheur. » Nous pouvons maintenant nous sentir les bienvenus en présence d'un Dieu saint. Nous pouvons lui poser nos questions. Il

n'est pas trop loin pour ne pas entendre nos cris. Nous nous présentons à lui en tant que pécheurs que Christ couvre de sa justice. Je le répète : *Nous pouvons nous sentir les bienvenus en présence de Dieu*. Il ne fait aucun doute que nous venons encore à lui avec émerveillement, dans un esprit de révérence et d'adoration, mais la nouvelle extraordinaire reste que nous pouvons venir à lui :

Ainsi, puisque nous avons un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu, demeurons fermes dans la foi que nous professons. Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse compatir à nos faiblesses ; au contraire, il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre de péché. Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus dans nos besoins (Hé 4.14-16).

La Bible nous invite à nous approcher du trône de la grâce avec assurance. D'autres traducteurs utilisent le mot *courage*. En tant que personnes justifiées, nous pouvons user de courage en nous approchant de Dieu. Il est nécessaire de ne pas confondre le courage ou l'assurance avec l'arrogance ou la désinvolture. Uzza s'est montré plus que courageux, il a manifesté de l'arrogance. Nadab et Abihu sont allés au-delà de l'assurance en insultant la majesté de Dieu. Nous devons venir en sa présence avec courage et assurance. Nul besoin de nous retirer de lui ni d'accéder auprès de lui avec hésitation. En venant à lui, nous devons toutefois nous rappeler deux choses : 1) qui il est ; 2) qui nous sommes.

Pour le chrétien, la guerre sainte est terminée ; la paix a été établie. Nous avons maintenant accès auprès du Père. Nous devons encore nous présenter devant lui avec tremblements. Il demeure saint. Nos tremblements illustrent notre admiration et notre vénération ; ce ne sont pas ceux du lâche ou du païen qui craint le

bruissement d'une feuille. Voici comment Luther a expliqué cette réalité : Nous devons craindre Dieu non pas avec une peur servile comme celle d'un prisonnier devant son persécuteur, mais comme des enfants qui désirent ne pas déplaire à leur Père bien-aimé. Nous venons à lui avec assurance ; nous venons à lui avec courage ; nous avons ainsi accès auprès de lui. Nous jouissons d'une paix sainte.

## PERMETTRE À LA SAINTÉTÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. Dieu vous a-t-il déjà engagé dans une lutte honnête, comme il l'a fait avec Jacob ? Quelle en a été l'issue ?
2. Avez-vous déjà questionné Dieu, comme Job l'a fait ? Comment Dieu y a-t-il réagi ?
3. La lutte d'Habakuk avec Dieu s'est terminée par une déclaration de foi courageuse : « Même si \_\_\_\_\_, je veux me réjouir dans le Seigneur. » Quels sont les « même si » de votre vie ? Êtes-vous prêt à les soumettre au Seigneur ?
4. Que signifie pour vous personnellement le fait que la mort de Christ vous offre une paix infinie avec Dieu ?
5. Comment louerez-vous Dieu de ce qu'il nous a donné un accès illimité auprès de lui ?

## CHAPITRE 8

# Soyez saints, car je suis saint

*« Apollyon, prends garde à ce que tu fais ! dit  
Chrétien, car je suis dans le chemin du Roi, la voie  
de la sainteté ; encore une fois, prends garde à toi ! »*

*John Bunyan*

**D**ans l'Église primitive, on appelait les chrétiens des saints. Depuis lors, le mot *saint* a beaucoup changé de sens dans notre vocabulaire. Aujourd'hui, le mot *saint* évoque une personne exceptionnellement droite, une personne à la piété et au pouvoir spirituel hors du commun. L'Église catholique romaine en a fait un titre qu'elle confère à celles et ceux qu'elle a canonisés et qu'elle a inscrits sur une liste particulière d'héroïnes et de héros spirituels.

La Bible emploie le mot *saint* pour désigner n'importe quel croyant. Dans le Nouveau Testament, tous les enfants de Dieu ont le privilège de porter le titre de *saint*. Or, il semble étrange que ce terme soit employé pour désigner des croyants aux prises avec toutes sortes de péchés. Lorsque nous lisons les épîtres pauliniennes, un



fait nous frappe : Paul s'adresse aux croyants comme à des saints et leur reproche ensuite leur comportement insensé et impie.

La Bible désigne les croyants par l'appellation de saints non pas parce qu'ils étaient déjà purs, mais parce qu'ils étaient mis à part et appelés à la pureté. Le mot *saint* comporte les deux mêmes significations, qu'il s'applique aux gens ou à Dieu. Nous nous rappelons que, lorsque le mot *saint* sert à décrire Dieu, ce mot permet d'attirer notre attention non seulement sur sa différence d'avec nous, mais aussi sur sa pureté absolue. Nous ne sommes pas Dieu ; nous ne sommes pas transcendants ; nous ne sommes certainement pas purs. Comment donc la Bible peut-elle nous appeler « saints » ?

Pour répondre à cette question, nous devons nous replonger dans l'Ancien Testament. Lorsque Dieu a délivré les Israélites de la captivité en Égypte et a fait d'eux une nation spéciale, il les a mis à part. Il les a désignés comme son peuple élu et leur a confié une mission particulière : « *[Vous]* serez saints, car je suis saint » (Lé 11.44).

Cet appel spécial adressé à Israël n'avait rien de vraiment nouveau. Il n'a pas vu le jour à l'époque de Moïse, ni même à celle d'Abraham. Dieu a adressé cet appel à la sainteté en tout premier lieu à Adam et Ève. C'était la mission confiée initialement à l'humanité. Nous avons été créés à l'image de Dieu. Ce fait signifiait, entre autres choses, que nous étions destinés à refléter les attributs de Dieu. Il nous a créés afin que nous fassions briller la sainteté de Dieu dans le monde. Voilà la principale raison d'être de l'homme, celle-là même de notre existence.

Les Églises presbytériennes ont eu recours au Catéchisme de Westminster pour enseigner aux enfants. En voici la première question : « Quelle est la principale raison d'être de l'homme ? » Cette question, qui concerne la responsabilité première de tout être humain, appelle à cette réponse : « La principale raison

d'être de l'homme consiste à glorifier Dieu et à communier avec lui pour l'éternité. »

Lorsque j'étais enfant, cette question me posait problème. J'avais du mal à concilier les deux parties de cette réponse, à comprendre le rapport entre le plaisir et la glorification de Dieu. Je me suis rendu compte que sa glorification impliquait un genre d'obéissance à sa loi sainte. Et cela ne m'apparaissait pas très amusant. Je connaissais déjà le conflit qui existait entre mon plaisir et l'obéissance aux commandements de Dieu. Je récitais consciencieusement la bonne réponse même si je ne la saisis pas vraiment. Je percevais Dieu comme un trouble-fête. Je n'avais pas dans l'idée de vivre principalement en vue de le glorifier. J'imagine que cela donnait aussi un peu de fil à retordre à Adam et Ève.

Quand j'étais jeune, j'avais un grand problème : je ne saisis pas bien la différence entre le bonheur et le plaisir. J'aimerais pouvoir vous dire que, depuis que je suis devenu adulte, j'ai fait disparaître en moi tout ce qui était de l'enfant. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Il y a des choses de mon enfance qui perdurent dans ma vie d'adulte. J'ai encore du mal à faire la différence entre le bonheur et le plaisir. Intellectuellement, j'y parviens, mais elle n'a toujours pas atteint mon instinct viscéral.

J'ai commis beaucoup de péchés dans ma vie. Aucun d'eux ne m'a rendu heureux. Aucun ne m'a même procuré un soupçon de bonheur. C'est tout le contraire. Mes péchés m'ont causé beaucoup de malheur. Je m'étonne toujours d'entendre des célébrités déclarer, dans une entrevue accordée à la télévision ou à un magazine, que si c'était à refaire, elles ne changeraient rien à leur vie. Des réflexions aussi insensées me déconcertent. Il y a une foule de choses que j'aimerais pouvoir changer. Il est très possible que, si j'avais une seconde chance, je refasse les mêmes erreurs stupides, mais j'aimerais néanmoins pouvoir me reprendre.

Mes péchés ne m'ont pas procuré le bonheur, mais ils m'ont apporté du plaisir. J'aime avoir du plaisir. Je lui reste très attaché, car il peut s'avérer très amusant. Et les plaisirs ne sont pas tous des péchés. La justice recèle de grands plaisirs. La différence demeure : le péché peut s'avérer très plaisant, mais il ne procure jamais le bonheur.

Si je comprends bien cette réalité, pourquoi donc serais-je jamais tenté de pécher ? Il semble insensé qu'une personne sache faire la différence entre le bonheur et le plaisir et continue malgré tout de troquer le bonheur contre le plaisir. Il semble complètement ridicule qu'une personne fasse ce qu'elle sait qui la privera du bonheur. Nous le faisons quand même. Le mystère du péché ne tient pas seulement au fait qu'il est impie et destructeur, mais aussi au fait qu'il est franchement stupide.

J'ai fumé pendant des années. Je dirais que, pendant toutes ces années, des centaines de gens m'ont fait remarquer que je nuisais à ma santé en fumant. Ils ne faisaient que m'exhorter à me rendre à l'évidence en me disant ce que tout fumeur savait déjà en Amérique. Avant même de me convertir au christianisme, je savais pertinemment que la cigarette était néfaste. Je le savais déjà quand le Surgeon General Luther L. Terry a fait mettre un avertissement sur les paquets de cigarettes. Je l'ai su dès la première cigarette que j'ai grillée. J'ai continué de fumer malgré tout. Une pure folie, voilà ce qu'est le péché.

Vous est-il arrivé de faire une chose parce que vous en aviez envie même si vous saviez avoir tort ? Si vous répondez à cette question par la négative, vous mentez ou vous vous leurrez. Personne n'y échappe. Nous faisons ce que nous avons envie de faire plutôt que ce que nous savons devoir faire. Rien d'étonnant à ce que nous nous écriions comme Paul : « Misérable que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Ro 7.24.)

L'ennui, c'est que nous ne sommes pas saints même si nous y sommes appelés. La question s'impose donc encore : Si nous ne sommes pas saints, pourquoi la Bible nous appelle-t-elle saints ?

Nous sommes saints en ce sens que nous avons été consacrés à Dieu. Nous avons été mis à part. Nous sommes appelés à mener une vie différente. La vie chrétienne est une vie de non-conformité, qui est décrite dans l'épître aux Romains :

Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable. Ne vous conformez pas au siècle présent, mais soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence, afin que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable et parfait (Ro 12.1,2).

Dans l'Ancien Testament, l'adoration était centrée sur l'autel, où l'on offrait des sacrifices à Dieu. Dans la plupart des cas, ces sacrifices d'animaux et de diverses céréales étaient offerts pour expier les péchés. En soi, les sacrifices d'animaux n'avaient pas de pouvoirs expiatoires. Ils constituaient des symboles reflétant le grand sacrifice qui serait fait sur la croix. Après que l'Agneau parfait a été tué, les sacrifices sur les autels ont cessé. L'Église chrétienne n'exige plus que l'on offre des animaux en sacrifice, car ceux-ci sont devenus inutiles. Si l'on en offrait aujourd'hui, on dénigrerait le sacrifice parfait de Christ.

Comme le temps des sacrifices est révolu, beaucoup de gens présument que tout sacrifice offert à Dieu le rebute. C'est tout simplement faux. Ici, l'apôtre Paul nous invite à faire un nouveau genre de sacrifice, le *sacrifice vivant* de notre corps. Au lieu d'offrir nos céréales ou nos animaux à Dieu, nous nous offrons nous-mêmes à lui. Ce nouveau sacrifice n'est pas un acte expiatoire ; ce n'est pas non plus une offrande pour effacer nos péchés. Le sacrifice de

notre corps offert à Dieu constitue une offrande de remerciement. Il fait suite à la conjonction *donc* de Paul.

Lorsque nous voyons le mot *donc* dans un passage biblique, nous savons immédiatement qu'une conclusion s'en vient. La conjonction *donc* fait le lien entre ce qui précède et la conclusion imminente. Dans Romains 12, le « donc » désigne tout ce que l'apôtre a commencé à dire dans les chapitres précédents au sujet de l'œuvre rédemptrice de Christ en notre faveur. Ce mot nous amène à la seule conclusion logique : à la lumière de la justification empreinte de grâce que Christ nous a accordée, nous devons nous présenter entièrement à Dieu comme des sacrifices vivants.

À quoi ressemble le sacrifice vivant que nous sommes ? Paul le décrit d'abord en matière de non-conformité : « Ne vous conformez pas au siècle présent. » C'est ici que nombre de chrétiens s'égarèrent. Il va de soi que nous devons être des non-conformistes. Par contre, il est difficile de comprendre précisément à quel genre de non-conformité nous sommes appelés. La non-conformité est une question complexe que nous risquons de réduire facilement à la superficialité.

Il est tragique que les chrétiens traitent la question de la non-conformité avec légèreté. Leur refus simpliste de se conformer les amène à voir ce qui est tendance au sein de notre culture et à faire l'opposé. Si les cheveux courts sont à la mode, le non-conformiste porte les cheveux longs. Si le cinéma est à la mode, les chrétiens évitent d'y aller parce qu'ils le jugent « mondain ». Un cas extrême de cette réalité se voit au sein de groupes qui refusent de porter des boutons ou d'utiliser l'électricité parce qu'ils considèrent aussi de telles choses comme mondaines.

Un style de non-conformité superficielle nous met à risque de tomber dans le piège pharisaïque classique. Le royaume de Dieu n'a rien à voir avec les boutons, les films et la danse. Dieu

ne se préoccupe pas essentiellement de ce que nous mangeons ou buvons. L'appel à la non-conformité est un appel à un degré de justice supérieur à celui des choses extérieures. Si nous définissons la piété exclusivement selon les choses extérieures, le vrai sens de l'enseignement de l'apôtre nous échappe. D'une certaine façon, nous n'avons pas bien entendu les paroles de Jésus quant au fait que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche d'une personne qui la souille, mais ce qui en sort. Nous cherchons encore à réduire le royaume au manger et au boire.

Pourquoi de telles déformations de la réalité pullulent-elles dans les cercles chrétiens ? Le péché est la seule raison par laquelle je peux l'expliquer. Nos marques de piété peuvent être en fait des preuves d'impiété. En accordant une trop grande importance à des peccadilles et en exagérant des choses insignifiantes, nous imitons les pharisiens. Quand nous faisons de la danse et du cinéma le test de la spiritualité, nous sommes coupables de substituer une moralité bon marché à une morale authentique. Nous agissons de la sorte afin d'obscurcir les questions plus profondes relatives à la justice. N'importe qui peut éviter de danser ou d'aller au cinéma. Ces choses n'exigent pas de grands efforts en matière de courage moral. Ce qui est difficile, c'est de contrôler sa langue, d'agir avec intégrité, de manifester le fruit de l'Esprit.

Je n'ai jamais entendu de sermon portant sur la convoitise. J'en ai entendu de nombreux au sujet des effets néfastes du whisky, mais pas de ceux de la convoitise. Étrange. La Bible déclare indubitablement que l'ivrognerie est un péché, mais celle-ci n'a jamais fait partie des dix pires péchés. Les vrais non-conformistes cessent de convoiter ; ils cessent de commérer ; ils cessent de diffamer ; ils cessent d'éprouver de la haine et de l'amertume ; ils se mettent à manifester le fruit de l'Esprit.

Jésus a reproché aux pharisiens le souci qu'ils se faisaient des choses extérieures :

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et que vous laissez ce qui est plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la fidélité : c'est là ce qu'il fallait pratiquer, sans négliger les autres choses. Conducteurs aveugles ! qui éliminez le moucheron, et qui avalez le chameau (Mt 23.23,24).

Jésus a réprimandé les scribes et les pharisiens parce qu'ils négligeaient des questions importantes au profit de questions insignifiantes. Il ne voyait pas dans ce problème *l'un ou l'autre*, mais *l'un et l'autre*. Ils devaient verser leur dîme, mais pas au détriment de l'intérêt à porter aux grandes questions de justice, de miséricorde et de fidélité. Les pharisiens se préoccupaient des questions de piété extérieure et visible, mais en faisant fi des questions spirituelles majeures.

N'importe qui peut se montrer non conformiste pour le plaisir. Encore une fois, je tiens à insister sur le fait qu'il s'agit ici d'une piété bon marché. En définitive, nous ne sommes pas appelés simplement à la non-conformité, mais aussi à *la transformation*. Nous remarquerons que les mots *conforme* et *transforme* comportent tous les deux la même racine : *forme*. Ces deux mots ont leurs préfixes pour seule différence. Le préfixe *con* signifie « avec ». Se conformer revient donc à être « avec les structures ou les formes ». Au sein de notre culture, le conformiste est « avec une chose ». Le non-conformiste pourrait être considéré comme étant « hors d'une chose ». Par ailleurs, si le chrétien a pour but d'être « hors d'une chose », je crains que nous y ayons trop bien réussi.

Le préfixe *trans* signifie « à travers » ou « au-delà ». Si nous sommes appelés à être transformés, cela signifie que nous devons

nous élever au-dessus des formes et des structures de ce monde. Nous ne devons pas emprunter ses voies, mais le traverser et nous élever au-dessus de lui pour nous conformer à un appel et à un style plus nobles. Il s'agit d'un appel à une excellence transcendante, et non d'un appel à un « hors du monde » désordonné. Les chrétiens qui s'offrent en sacrifices vivants et offrent leur adoration de cette façon répondent à une haute norme de discipline. Ils ne se satisfont pas de formes de justice superficielles. Les « saints » sont appelés à une recherche rigoureuse du royaume de Dieu, à approfondir leur compréhension des choses spirituelles.

Le renouvellement de l'esprit correspond à la méthode clé que Paul prône comme moyen de mener une vie transformée. Il ne s'agit de rien de plus ni de rien de moins que l'éducation. Une éducation sérieuse. Une éducation en profondeur. Une éducation disciplinée dans les choses de Dieu. Elle exige une bonne maîtrise de la Parole de Dieu. Nous devons être des gens dont la vie a changé parce que leur esprit a changé.

La vraie transformation découle de l'acquisition d'une nouvelle compréhension de Dieu, de nous-mêmes et du monde. Ce que nous désirons en définitive, c'est d'être conformes à l'image de Christ. Nous devons ressembler à Jésus, mais pas dans le sens que nous en viendrons un jour à acquérir la divinité. Nous ne sommes pas des dieux-hommes. Notre humanité vise toutefois à refléter l'humanité parfaite de Jésus. Un défi de taille !

Pour nous conformer à Jésus, nous devons d'abord commencer à voir les choses comme Jésus les voit. Nous devons nous approprier « la pensée de Christ ». Nous devons accorder du prix aux mêmes choses que lui et mépriser les mêmes choses que lui. Nous devons avoir les mêmes priorités que lui. Nous devons juger importantes les choses qu'il considère comme importantes.



Or, cela ne peut se produire sans une bonne maîtrise de sa Parole. Le secret de la croissance spirituelle réside dans une excellente éducation spirituelle de type hautement sacrificiel.

Voilà l'appel à l'excellence que nous avons reçu. Nous devons éviter de ressembler au reste du monde, de nous contenter de vivre selon une compréhension superficielle de Dieu. Nous devons en venir à ne plus nous satisfaire du lait spirituel, mais à avoir faim de viande spirituelle.



Être saint, c'est être séparé ; mais plus encore. Le saint doit aussi s'impliquer dans un processus vital de sanctification. Nous devons nous laisser purifier jour après jour au fil d'une poursuite croissante de la sainteté. Si nous sommes justifiés, nous devons également être sanctifiés.

Luther a utilisé une superbe expression latine pour décrire le statut du pécheur justifié : *simul justus et peccator*. Étudions cette expression mot par mot afin de discerner le sens que chacun revêt pour nous. Notre équivalent français *simultané* provient du mot latin *simul*, qui signifie « en même temps ». Nos équivalents *juste* ainsi que *et* proviennent respectivement des mots latins *justus* et *et*. C'est probablement le mot latin *peccator* qui nous est le moins connu. Nos mots *impeccable* et *peccadille* proviennent de lui. Ce mot latin signifie « pécheur ». Si nous réunissons ces mots, nous obtenons *simul justus et peccator* : « en même temps juste et pécheur ». Voilà ce que sont les saints, c'est-à-dire des gens qui sont à la fois justes et pécheurs.

Il est évident que les saints demeurent des pécheurs. Comment donc peuvent-ils être justes ? Les saints sont justes parce qu'ils ont été justifiés. Par eux-mêmes, ils ne sont pas justes. Ils sont rendus justes aux yeux de Dieu par la justice de Christ ; ce qui définit la justification par la foi. Lorsque nous mettons notre foi à salut en

Christ, et en lui seul, Dieu transfère dans notre compte toute la justice de Jésus. Lorsque nous croyons en lui, sa justice devient nôtre. Il s'agit d'une transaction juridique. Ce transfert de justice est comparable à une transaction comptable dans laquelle il n'y a aucun échange de biens réels. Autrement dit, Dieu verse la justice de Jésus dans mon compte même si je suis encore pécheur.

Tout cela ressemble à une fraude, comme si Dieu jouait à un jeu juridique. Il nous considère comme justes même si nous ne le sommes pas en nous-mêmes. Cette réalité est pourtant conforme à l'Évangile ! C'est bien la Bonne Nouvelle, à savoir que nous pouvons posséder un compte d'une justice parfaite devant le trône du jugement d'un Dieu juste et saint. C'est la justice de Christ qui devient nôtre par la foi. Cela n'a rien d'une fraude et encore moins d'un jeu. Cette transaction est bien réelle. La déclaration de Dieu est sérieuse. La justice de Christ est littéralement transférée dans notre compte. Aux yeux de Dieu, nous sommes justes parce que la justice de Jésus nous a couverts et revêtus. Cette justification ne se résume pas au fait que Jésus a payé notre dette en mourant à notre place. Sa vie est aussi importante pour nous que sa mort. Non seulement Christ prend sur lui nos péchés, nos dettes et nos démérites, mais encore il nous donne son obéissance, ses biens et ses mérites. C'est le seul moyen pour une personne injuste de se tenir en présence d'un Dieu juste et saint.

Ce concept de transfert de justice est périlleux, en ce sens qu'il est facile de la confondre et d'en abuser gravement. Il y a des gens qui présument que, si nous croyons en Christ, nous n'aurons jamais à nous préoccuper de changer de vie. Il est possible de voir la justification par la foi comme un droit de pécher. Si nous avons la justice de Christ, pourquoi devrions-nous nous préoccuper de modifier nos voies impies ? Étant donné que nos bonnes œuvres ne peuvent nous assurer le paradis, pourquoi devrions-nous même

nous y intéresser ? De telles questions ne devraient jamais franchir les lèvres d'une personne véritablement justifiée.

Lorsque Luther a courageusement déclaré la doctrine biblique de la justification par la foi, il a dit : « Un homme est justifié par la seule foi, mais pas par une foi qui est seule. » Jacques l'avait dit antérieurement de façon différente : « [*La*] foi sans les œuvres est morte » (Ja 2.26). La foi véritable, ou rédemptrice, est ce que Luther appelait une *fides viva*, une « foi vivante ». C'est la foi qui produit immédiatement les fruits de la repentance et de la justice. Si nous disons avoir la foi, mais sans que suivent les œuvres, il est manifeste que notre foi n'est pas sincère. La foi véritable engendre toujours une vraie conformité à Christ. Si nous obtenons notre justification, notre sanctification s'ensuivra forcément. L'absence de sanctification indique qu'il n'y a jamais eu de justification.

Dès l'instant où nous croyons, nous sommes justifiés. Dieu n'attend pas nos bonnes œuvres pour nous déclarer justes. Nous restons pécheurs lorsque cette déclaration est faite.

Combien de temps faut-il avant que le pécheur commence à devenir pur ? *Aucun*. Il n'y a aucun laps de temps entre notre justification et le *commencement* de notre sanctification. Par contre, il y a un grand laps de temps entre notre justification et la *complétion* de notre sanctification.

Luther s'est servi d'une simple analogie pour l'expliquer. Il a décrit l'état d'un patient atteint d'une maladie mortelle. Le médecin a déclaré avoir les médicaments pour le guérir assurément. Dès qu'il les lui a administrés, le médecin a affirmé que le patient s'était remis. Au moment même, celui-ci était encore malade, mais aussitôt qu'il a avalé les médicaments, le patient a commencé à se remettre sur pied. Ainsi en va-t-il de notre justification. Dès que nous croyons véritablement, nous commençons à nous remettre ;

le processus de purification et de sanctification est lancé, et sa complétion à venir est certaine.

La croissance chrétienne a pour but la complétion de la justice. Il se peut qu'une telle affirmation puisse sembler radicale dans le monde chrétien actuel. Les chrétiens parlent rarement de la *justice de Dieu*. On lui préfère presque n'importe quel autre terme. Jamais un élève, un paroissien ou quiconque n'est venu me demander : « Comment est-ce que je peux devenir juste ? »

Beaucoup de gens m'ont parlé d'éthique, de moralité, de spiritualité et même de piété. Par contre, personne ne semble vouloir parler de justice. Cela tient peut-être au fait que nous savons que de nous estimer nous-mêmes justes est péché. Le mot *juste* semble un peu pharisaïque. Il peut paraître plus spirituel de se dire spirituel que juste.

La spiritualité n'a qu'un seul dessein véritable. Il s'agit d'un moyen d'arriver à une fin, et non d'une fin en soi. Tout exercice spirituel doit avoir la justice pour but. Dieu nous appelle à être saints. Christ établit la priorité de la vie chrétienne : « Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus » (Mt 6.33). L'objectif est donc la justice.

Comment savoir si nous progressons dans notre recherche de la justice ? Comment savoir si nous progressons réellement dans notre appel à la sainteté ? La Bible nous éclaire sur ces questions. Les justes se reconnaissent à leurs fruits. Ils deviennent saints par la puissance sanctificatrice du Saint-Esprit qui agit en eux et sur eux. Le Saint-Esprit sait ce qu'est la sainteté. Il s'appelle Saint-Esprit non seulement parce qu'il est saint en soi, mais aussi parce qu'il œuvre de façon à produire la sainteté en nous.

Le fruit de la justice est celui que le Saint-Esprit exerce en nous. Si nous aspirons à être saints, si nous avons véritablement

soif de justice, nous devons concentrer notre attention sur le fruit du Saint-Esprit.

Dieu met clairement en contraste le fruit du Saint-Esprit et le fruit de notre nature impie :

Or, les œuvres de la chair sont évidentes ; ce sont la débauche, l'impureté, le dérèglement, l'idolâtrie, la magie, les rivalités, les querelles, les jalousies, les animosités, les disputes, les divisions, les sectes, l'envie, l'ivrognerie, les excès de table, et les choses semblables. Je vous dis d'avance, comme je l'ai déjà dit, que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront point le royaume de Dieu (Ga 5.19-21).

Dans ce passage, Paul fait écho à la mise en garde de Dieu relative à la perte de son royaume. Les gens dont la vie se caractérise par les péchés mentionnés précédemment n'hériteront pas le royaume de Dieu. Cela ne veut cependant pas dire que tout péché que nous commettons nous fermera les portes du paradis. Paul parle ici d'un mode de vie marqué par l'abandon habituel et constant à ces vices. Leur liste inclut les péchés tant extérieurs qu'intérieurs, ceux de la chair et ceux du cœur.

Il se peut que l'on décrive les péchés énumérés comme mortels et abominables. Le Nouveau Testament reconnaît divers degrés de péchés, en ce sens que certains sont pires que d'autres. Les chrétiens font souvent abstraction de ce point important. Les protestants en particulier ont du mal à admettre le concept de gradation ou de degrés de péchés. Cela tient en partie à leur réaction à la distinction que l'Église catholique romaine fait entre deux genres de péchés : les mortels et les véniels. Rome dit de certains péchés qu'ils sont « mortels » parce qu'ils sont graves au point de tuer la grâce dans l'âme. Elle qualifie les péchés moins graves de « véniels » ; ceux-ci ne détruisent pas la grâce rédemptrice.

Nous avons tendance à penser que le péché, c'est le péché, et qu'aucun péché n'est pire qu'un autre. Nous croyons que, dans le sermon sur la montagne, Jésus indique que le fait de convoiter une femme revient à se rendre coupable d'adultère. Nous sommes conscients que la Bible enseigne qu'en péchant contre un seul élément de la loi, nous péchons contre toute la loi. Or, ces deux enseignements bibliques peuvent nous laisser perplexes quant aux divers degrés de péchés.

Lorsque Jésus a dit que le fait de convoiter revient à transgresser la loi interdisant l'adultère, il ne disait pas ni ne laissait entendre que la convoitise était *aussi grave que* l'adultère consommé. Il voulait plutôt dire que la pleine mesure de la loi interdisait davantage que l'acte d'adultère en soi. La loi comporte une application plus large. Les pharisiens jugeaient que, parce qu'ils ne commettaient jamais l'acte d'adultère proprement dit, ils ne péchaient pas contre la loi. Ils présumaient qu'en s'abstenant de tuer des gens, ils observaient la loi interdisant le meurtre. Ils ne voyaient pas que le sens plus large de la loi contre le meurtre incluait aussi la colère injustifiée et la haine.

Jésus a enseigné que la haine constitue un péché contre la vie de quelqu'un d'autre. La haine cause du tort aux gens. Elle n'est pas aussi grave que le meurtre en tant que tel, mais elle demeure néanmoins un péché. Le moindre des péchés implique un péché contre toute la loi. La loi constitue notre norme de sainteté. Par notre moindre transgression, nous péchons contre cette norme ; nous désobéissons à notre appel à la sainteté. Ici encore, cela n'implique pas que tout péché soit aussi grave que n'importe quel autre. Jésus n'a cessé d'évoquer divers degrés de châtement en enfer, ainsi que ceux dont la culpabilité était plus grande que d'autres.

Il importe que nous gardions présentes à l'esprit les gradations du péché, de sorte que nous fassions la différence entre *le*

*simple péché et le péché capital.* Rappelons-nous que tous les péchés requièrent le pardon. Tous nos péchés constituent des actes de trahison contre Dieu. Nous avons besoin d'un Sauveur pour nos « petits » péchés ainsi que pour nos péchés « majeurs ». Il reste que certains péchés sont plus graves que d'autres, et nous devons déterminer quels sont ceux-ci, sinon nous tomberons dans le piège du pharisaïsme en grossissant les faits.

Considérons l'attention que notre société prête au problème du surpoids. Chaque année, les Américains dépensent des milliards de dollars en diètes. Nous avons d'excellentes raisons de garder un poids santé, car nous savons que l'obésité est très néfaste. Nous n'ignorons pas non plus que la gloutonnerie constitue un péché. Nous sommes enclins à bourrer et à élargir le temple du Saint-Esprit que nous sommes. Par contre, si notre pays insiste beaucoup sur la minceur, ce n'est pas tant par souci de santé que pour des raisons d'esthétique. Nous désirons être minces parce que nous voulons avoir fière allure. Et il n'y a rien de répréhensible dans cela. Il n'en reste pas moins que la minceur n'est pas la meilleure mesure que nous puissions appliquer à la sainteté. Personne ne m'a jamais blessé par son embonpoint. Il y en a qui m'ont blessé en me calomniant. Nous dépensons pourtant peu d'argent afin d'éliminer le problème de la médisance. Il se peut que cela s'explique par le fait qu'il est plus difficile à contrôler que celui de l'embonpoint. Certaines personnes ont maîtrisé l'art de contrôler leur appétit. Personne n'a maîtrisé l'art de contrôler sa langue.

Remémorez-vous les personnes les plus pieuses que vous ayez rencontrées. Dans quelle mesure leur poids a-t-il compté dans la piété que vous admirez chez elles ? Combien de ces personnes pieuses ont la langue acerbe ? N'y a-t-il donc pas ici contradiction dans les termes ? La piété et la langue incontrôlée sont incompatibles.

Le fruit de l'Esprit contraste de manière marquée avec les péchés de la chair. Ce fruit engendre les vertus que nous reconnaissons aux gens pieux. Regardons le fruit que Paul mentionne : « Mais le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bienveillance, la foi, la douceur, la maîtrise de soi » (Ga 5.22).

Voilà les vertus que nous sommes appelés à cultiver et auxquelles se reconnaît la personne qui grandit en sainteté. Pour produire le fruit de l'Esprit, nous devons nous y exercer. L'Esprit œuvre en nous afin de nous y aider, mais nous sommes appelés à y travailler de toutes nos forces.

Par cette liste qui décrit le fruit de l'Esprit, l'apôtre nous fournit une recette permettant notre sanctification. Nous aimons tous apprendre des choses en dix leçons faciles. Par contre, il n'y a rien de facile dans l'acquisition de la sainteté. La Bible nous rend toutefois la tâche facile quand il s'agit de savoir à quoi la sainteté est censée ressembler. C'est sur le fruit de l'Esprit que nous devons nous concentrer. Paul nous simplifie les choses en ajoutant ce qui suit à la liste des vertus qui composent le fruit de l'Esprit : « *[La]* loi n'est pas contre ces choses. Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs. Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi selon l'Esprit. Ne cherchons pas une vaine gloire, en nous provoquant les uns les autres, en nous portant envie les uns aux autres » (Ga 5.23-26).

## PERMETTRE À LA SAINTÉTÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.



1. Que signifie pour vous le fait d'être saint, de mener une vie sainte ?
2. Comment cherchez-vous à renouveler votre esprit ?
3. Comment réagissez-vous lorsque vous comprenez que Dieu vous a justifié en transférant toute la justice de Christ dans votre compte ?
4. Quel fruit le Saint-Esprit développe-t-il en vous ?
5. De quelle façon désirez-vous croître en sainteté ?

## CHAPITRE 9

# Dieu entre les mains de pécheurs en colère

*« Presque tous les hommes naturels qui entendent parler de l'enfer se targue de pouvoir y échapper. »*

*Jonathan Edwards*

**I**l se pourrait bien que le sermon le plus célèbre jamais prêché en Amérique soit celui de Jonathan Edwards intitulé « Entre les mains d'un Dieu en colère ». Non seulement on l'a reproduit dans d'innombrables recueils de prédications, mais on l'inclut aussi dans la plupart des anthologies des débuts de la littérature américaine. Ce portrait frappant de l'état précaire des inconvertis sous la menace de l'enfer est à ce point scandaleux aux yeux de certains analystes modernes qu'ils le disent absolument sadique.

Le sermon d'Edwards abonde en illustrations choquantes de la fureur divine et de l'horreur du châtement implacable réservé aux méchants en enfer. À notre époque, de tels sermons sont jugés vieux jeu, ainsi que de mauvais goût et fondés sur une théologie qui date d'avant les Lumières. Les sermons qui insistent sur la

colère impitoyable d'un Dieu saint que s'attirent les impénitents contrastent avec la bonne ambiance qui règne dans le sanctuaire de l'Église locale. Fini les arcades gothiques ; fini les vitraux ; fini les sermons qui inspirent une crainte morale. Notre génération met l'accent sur les progrès personnels et une ouverture d'esprit par rapport au péché.

Nous nous disons que, s'il existe vraiment un Dieu, il n'est certainement pas saint. Si, par chance, il est saint, il n'est pas juste. Même s'il est à la fois saint et juste, nous n'avons rien à craindre parce que son amour et sa miséricorde transcendent sa sainte justice. Si nous pouvons supporter sa sainteté et sa justice, nous croyons pouvoir compter sur une chose : il ne peut y avoir de colère en lui.

Or, il suffit d'y réfléchir cinq secondes pour constater notre erreur. Si Dieu est le moindrement saint, s'il n'y a qu'un soupçon de justice parmi ses attributs, s'il est bel et bien Dieu, comment pourrait-il ne pas être en colère contre nous ? Nous transgressons sa sainteté ; nous injurions sa justice ; nous ne prenons pas sa grâce au sérieux. Ces choses ne peuvent absolument pas lui plaire.

Edwards comprenait la nature de la sainteté de Dieu. Il savait que les méchants avaient bien des raisons de craindre un tel Dieu. Edwards avait peu besoin de justifier une théologie inspirant la crainte. Il s'employait surtout à prêcher sur la sainteté de Dieu ; à la prêcher avec ferveur, insistance, conviction et puissance. Il ne le faisait pas pour le plaisir sadique d'affoler les gens, mais plutôt par compassion pour eux. Il aimait assez son assemblée pour la mettre en garde contre les terribles conséquences de faire face à la colère de Dieu. Il ne cherchait pas à culpabiliser ses paroissiens, mais à leur faire prendre conscience du danger qu'ils couraient s'ils refusaient de se convertir à Christ.

Examinons une partie de ce sermon pour en avoir un petit avant-goût :

Le Dieu qui vous retient suspendu au-dessus de l'abîme infernal éprouve une infinie aversion à votre égard, tout comme l'on tient un insecte répugnant au-dessus du feu. Vous avez terriblement provoqué sa colère, et celle-ci brûle comme un feu à votre rencontre. Vous méritez seulement d'être précipité dans le feu. Les yeux de Dieu sont trop purs pour supporter la vue que vous leur offrez, et vous lui paraissez dix mille fois plus abominable que le serpent le plus venimeux. Vous l'avez offensé, infiniment plus que ne l'a jamais fait le plus entêté des rebelles à l'égard de son prince. Pourtant, seule sa poigne vous empêche à tout moment de tomber dans le feu.

Elle seule vous a gardé de l'enfer la nuit dernière et vous a permis d'ouvrir à nouveau les yeux en ce monde après les avoir fermés dans le sommeil. Elle seule vous a préservé des tourments éternels depuis votre réveil.

De même, aucune autre raison ne vous a protégé de l'enfer depuis le début de votre lecture. Lors même que je vous parle, vous provoquez Dieu à la colère par la manière méchante et coupable dont vous réfléchissez à un sujet si solennel. Non, absolument aucune autre raison n'explique le fait que vous ne tombiez pas à l'instant même dans la gueule béante de l'enfer.

Oh ! pécheur inconverti ! Réfléchissez au danger effrayant que vous courez. Il y a une grande fournaise de colère, un abîme large et sans fond, un feu ardent de colère, au-dessus desquels la main de Dieu vous retient. Sa colère s'élève et brûle contre vous tout autant qu'elle s'acharne contre les damnés qui déjà peuplent l'enfer.

Seul le fil ténu de la miséricorde divine vous retient, alors que les flammes infernales font rage tout autour de vous, prêtes à tout moment à consumer ce lien. Rien de ce que vous avez accompli, ni rien de ce que vous ne pouvez jamais accomplir, ne peut repousser la flamme et amener Dieu à vous préserver une seconde de plus qu'il ne le décide<sup>1</sup>.

Le rythme de ce sermon est effréné. Edwards bombarde la conscience de ses paroissiens. Il tire des illustrations saisissantes de la Bible, toutes visant à mettre les pécheurs en garde contre le danger qui les guette. Il leur indique qu'ils avancent sur des pentes savonneuses et qu'ils risquent de tomber sous leur propre poids. Il dit qu'ils enjambent l'abîme de feu sur un pont de bois soutenu par des planches pourries qui menacent de céder à tout instant. Il parle de flèches invisibles et empoisonnées qui volent en plein jour. Il les avertit que Dieu a tendu son arc et qu'il vise leur cœur de ses flèches. Il compare la colère de Dieu à de fortes eaux qui poussent contre des écluses. Si le barrage devait céder, les pécheurs mourraient noyés. Il rappelle à ses auditeurs qu'il n'y a rien d'autre que de l'air entre eux et l'enfer :

Votre impiété vous donne le poids du plomb, et tout votre être tend vers le bas, vers l'enfer. Si Dieu vous laissait aller, vous plongeriez immédiatement et rapidement dans ce gouffre sans fond. Vos soins et votre prudence, tous vos artifices et votre propre justice ont, pour vous garder de l'enfer, l'influence qu'a une toile d'araignée pour retenir la chute d'un rocher<sup>2</sup>.

Dans la partie du sermon portant sur son application, Edwards insiste lourdement sur la nature et l'ardeur de la colère de Dieu. Au cœur de sa pensée réside la notion claire selon laquelle un Dieu saint est forcément un Dieu en colère. Il énumère plusieurs points clés relatifs à la colère de Dieu que nous aurions tort de négliger.

1. *La colère de Dieu est divine.* La colère sur laquelle Edwards a prêché était celle d'un Dieu infini. Il met en contraste la colère de Dieu et la colère humaine ou la colère d'un roi envers son sujet. La colère humaine a une fin. Elle est limitée. La colère de Dieu peut durer indéfiniment.

2. *La colère de Dieu est ardente.* La Bible compare à maintes reprises la colère de Dieu à « la cuve du vin de l'ardente colère du Dieu tout-puissant » (Ap 19.15). En enfer, aucune retenue ni miséricorde ne subsistent. La colère de Dieu ne se résume pas à une simple contrariété ou à un faible déplaisir. Il s'agit d'une rage froide contre l'impénitent.

3. *La colère de Dieu est éternelle.* La colère que Dieu voue à ceux qui sont en enfer est sans fin. Si nous avions de la compassion pour les gens, nous gémirions à l'idée qu'un seul d'entre eux se retrouve dans le feu de l'enfer. Nous ne supporterions d'entendre les cris des damnés pas même cinq secondes. D'être exposés à la fureur de Dieu pour un seul instant nous serait intolérable. Cette scène serait trop terrible pour que nous puissions la contempler à jamais. Nous ne voulons pas d'un tel sermon, car il risquerait de nous bouleverser au point de nous amener à désirer un réveil spirituel. Il nous incite donc à opter plutôt pour une douce insouciance bercée d'illusions.

Le plus tragique, c'est qu'en dépit des mises en garde claires de la Bible et des enseignements de Jésus qui prêtent à réflexion, nous continuons de nous sentir à l'aise par rapport au châtement réservé aux méchants. Si nous croyons en Dieu le moins, nous devons faire face à la terrible vérité selon laquelle il répandra un jour sa fureur. À ce sujet, Edwards a fait remarquer ce qui suit :

Presque tout homme naturel, en entendant parler de l'enfer, se flatte d'y échapper. Il trouve sa propre sécurité en lui-même, et s'appuie en ce qu'il a accompli, en ce qu'il fait, et en ce qu'il a l'intention d'entreprendre. Chacun échafaude des arguments sur la manière dont il évitera la damnation. Il se félicite de bien réussir en ce qui le concerne, et pense que ses efforts ne lui feront pas défaut<sup>3</sup>.

Comment réagissons-nous au sermon d'Edwards ? Suscite-t-il en nous de la peur ? Nous met-il en colère ? Nous sentons-nous

comme une multitude de personnes qui n'ont que du mépris pour tout ce qui concerne l'enfer et un châtement sans fin ? Voyons-nous dans la colère de Dieu un concept primitif et indécent ? La notion même d'enfer constitue-t-elle pour nous une injure ? Le cas échéant, il est évident que le Dieu que nous adorons n'est pas un Dieu saint ; en effet, il n'est aucunement Dieu. Si nous méprisons la justice de Dieu, c'est dire que nous ne sommes pas chrétiens. Nous sommes dans une position tout aussi précaire que celle des gens qu'Edwards a décrits de manière si choquante. Si nous détestons la colère de Dieu, c'est parce que nous détestons Dieu lui-même. Il se peut que nous protestions avec véhémence contre ces accusations, mais notre véhémence ne fait que confirmer notre hostilité envers Dieu. Il se peut que nous nous y opposions ainsi : « Non, ce n'est pas Dieu que je déteste ; c'est Edwards que je déteste. Dieu n'est que bonté envers moi. Mon Dieu est un Dieu d'amour. » Il n'en reste pas moins qu'un Dieu d'amour sans colère n'est pas Dieu. C'est tout autant une idole de notre propre cru que si nous l'avions sculptée dans la pierre.

Jonathan Edwards a prêché un autre sermon célèbre que nous pourrions considérer comme un genre de suite au sermon « Entre les mains d'un Dieu en colère ». Il l'a intitulé « Men Naturally God's Enemies » (Les hommes sont les ennemis naturels de Dieu). Si j'avais la prétention de pouvoir améliorer le titre d'Edwards, je lui donnerais celui de « Dieu entre les mains de pécheurs en colère ».

Si nous ne nous sommes pas convertis à Christ, une chose est certaine : *Nous haïssons Dieu*. La Bible est sans ambiguïté sur ce fait. Nous sommes ennemis de Dieu. Nous nous sommes promis d'en venir à le détruire. Il est tout aussi naturel pour nous de haïr Dieu que ce l'est pour la pluie d'humidifier la terre. Il se peut d'ailleurs que notre contrariété se change en indignation. Nous nions fermement ce que je viens d'écrire. Nous sommes bien disposés à nous reconnaître pécheurs. Nous admettons d'emblée ne pas

aimer Dieu autant que nous le devrions. Par contre, qui d'entre nous serait prêt à admettre qu'il hait Dieu ?

Or, Romains 5 enseigne clairement sur le sujet : « [Lorsque] nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils » (Ro 5.10). Le Nouveau Testament a la réconciliation pour thème central. Celle-ci n'est pas nécessaire pour ceux qui s'aiment les uns les autres. L'amour que Dieu nous porte est indubitable. L'ombre d'un doute plane au-dessus de nous. C'est notre amour pour Dieu qui est remis en question. La pensée naturelle de l'homme, ce que la Bible appelle la « pensée charnelle » est inimitié contre Dieu.

Notre mauvaise estime de lui trahit notre hostilité naturelle envers lui. Nous le considérons indigne de notre complète dévotion. Nous n'éprouvons aucun plaisir à le contempler. Même le chrétien trouve souvent difficile de l'adorer et accablant de le prier. Nous sommes naturellement enclins à fuir le plus loin possible de sa présence. Sa Parole rebondit sur notre esprit comme un ballon de basket contre un mur.

Par nature, notre attitude envers Dieu n'en est pas une de simple indifférence. C'en est une de malice. Nous nous opposons à sa gouverne et nous refusons qu'il règne sur nous. Notre cœur naturel est dépourvu d'affection pour lui ; sa sainteté nous laisse de glace. Par nature, l'amour de Dieu ne réside pas en nous.

Comme Edwards l'a fait observer, il ne suffit pas de dire que l'homme naturel voit en Dieu un ennemi. Nous devons être plus précis que cela. Dieu est notre ennemi *juré*. Il représente la pire menace pour nos désirs impies. La répugnance qu'il nous inspire n'est rien de moins qu'absolue. Aucun degré de persuasion de la part de philosophes ou de théologiens ne saurait nous amener à aimer Dieu. Nous méprisons jusqu'à son existence et nous ferions tout en notre pouvoir pour débarrasser l'univers de sa sainte présence.



Si Dieu mettait sa vie entre nos mains, il n'y serait pas en sécurité une seule seconde. Nous ne le négligerions pas ; nous le détruirions. Il se peut que cette accusation nous semble exagérée et irresponsable tant que nous n'aurons pas examiné de nouveau ce qui s'est produit lorsque Dieu s'est manifesté en la personne de Christ. On ne s'est pas contenté de tuer Christ. Des gens perfides l'ont assassiné. La foule a réclamé son sang. Il ne leur suffisait pas de se débarrasser de lui, il leur fallait encore le mépriser et l'humilier. Nous savons que sa nature divine n'a pas péri sur la croix. C'est son humanité qui y a été mise à mort. Si Dieu avait exposé sa nature divine à l'exécution, s'il avait rendu son essence divine vulnérable aux clous de son bourreau, Christ serait encore mort et Dieu serait absent du ciel. Si l'épée avait transpercé l'âme de Dieu, la révolte ultime aurait réussi et l'humanité serait maintenant reine.

Nous protestons cependant que nous sommes chrétiens. Que nous aimons Dieu. Que nous avons vécu la réconciliation. Que nous sommes nés de l'Esprit et que Dieu a répandu son amour dans notre cœur. Que nous ne sommes plus ses ennemis, mais ses amis. Toutes ces choses s'avèrent dans le cas du chrétien. Nous devons toutefois nous rappeler que notre homme naturel n'a pas été anéanti au moment de notre conversion. Il reste un vestige de notre nature déchue que nous devons combattre jour après jour. Un coin de notre âme ne se réjouit toujours pas en Dieu. Ce vestige nous trahit chaque fois que nous péchons et que nous adorons Dieu avec tiédeur. Il apparaît même dans notre théologie.

On dit qu'historiquement, trois types de théologie génériques se font concurrence au sein de l'Église chrétienne : le pélagianisme, le semi-pélagianisme et l'augustinisme.

Le pélagianisme n'est pas chrétien. Il n'est pas simplement sous-chrétien, il est fortement anti-chrétien. Il ne constitue ni plus ni moins qu'une manifestation d'incrédulité. Le fait qu'il ait

une mainmise sur tant d'Églises atteste le pouvoir de l'inimitié naturelle que les gens ont envers Dieu. Pour le pélagien ou libéral, l'activité surnaturelle n'existe pas. Il ne croit pas aux miracles, à la divinité de Christ, à l'expiation, à la résurrection, à l'ascension ni à la seconde venue. Bref, il n'y a aucun christianisme biblique en lui. Ce n'est que pur paganisme déguisé en piété.

Qu'en est-il du semi-pélagianisme ? Il est nettement chrétien en raison de sa confession passionnée de la divinité de Christ et de sa foi en l'expiation, la résurrection et le reste. Le semi-pélagianisme correspond à la théologie de la plupart des chrétiens évangéliques et probablement à celle de la vaste majorité des lecteurs du présent livre. J'ai toutefois la conviction que, malgré toutes ses vertus, le semi-pélagianisme constitue une théologie de compromis avec nos inclinations naturelles. Sa compréhension de Dieu comporte un défaut flagrant. Bien que ses adeptes saluent la sainteté de Dieu et déclarent croire fermement à la souveraineté de Dieu, ils se leurrent encore quant à leur capacité de s'incliner vers Dieu, de prendre la « décision » de naître de nouveau. Ils affirment qu'il est possible de convaincre les gens déchus, qui sont inimitié contre Dieu, de se réconcilier avec lui avant même que leur cœur impie ne change. Selon eux, les personnes qui ne sont pas encore nées de nouveau peuvent voir un royaume que Christ a déclaré invisible et entrer dans un royaume dans lequel il est impossible d'entrer sans passer par la nouvelle naissance. Les évangéliques d'aujourd'hui considèrent que des pécheurs impénitents qui sont morts à cause de leurs péchés peuvent revenir à la vie *en choisissant de naître de nouveau*. Or, Christ a clairement indiqué que les gens qui sont morts ne peuvent rien choisir, que la chair n'est rien et que nous devons naître de l'Esprit pour même voir le royaume de Dieu, à plus forte raison pour y entrer. L'évangélisme moderne a ceci pour défaut qu'il ne permet pas de comprendre la sainteté de Dieu. Si

ses adeptes saisissaient cette réalité, on ne parlerait plus d'ennemis jurés de Christ venant à Jésus par leurs propres forces.

Seul l'augustinisme met la grâce au centre de sa théologie. Si nous saisissons les attributs de Dieu, si nous avons une certaine compréhension de la sainteté de Dieu, nous commençons à comprendre le caractère radical de notre impiété et de notre impuissance. Le pécheur impuissant ne peut survivre que par grâce. Nos forces sont futiles en soi ; sans l'aide d'un Dieu miséricordieux, nous sommes spirituellement impotents. Il se peut qu'il nous déplaise d'accorder notre attention à la colère et à la justice de Dieu, mais tant que nous ne nous serons pas attardés à ces dimensions de la nature de Dieu, nous ne pourrons jamais estimer à sa juste valeur ce qu'il a façonné en nous par sa grâce. Même le sermon d'Edwards portant sur les pécheurs entre les mains de Dieu n'avait pas pour but d'insister sur les flammes de l'enfer. Son auteur ne met pas l'accent sur l'abîme, mais sur les mains du Dieu qui nous retient d'y tomber. Ce sont des mains emplies de grâce. Elles seules ont le pouvoir de nous secourir d'une destruction certaine.

Comment aimer un Dieu saint ? La réponse la plus simple que je puisse fournir à cette question cruciale est que cela nous est impossible. Aimer un Dieu saint échappe à notre pouvoir moral. À cause de notre nature impie, le seul genre de Dieu que nous puissions aimer, c'est un dieu impie, une idole faite de main d'homme. À moins d'être nés de l'Esprit de Dieu, à moins que Dieu ne répande son amour saint dans notre cœur, à moins qu'il transforme notre cœur par sa grâce, nous ne l'aimerons pas. Il est le seul à prendre l'initiative de restaurer notre âme. Sans lui, nous ne pouvons rien faire de juste. Sans lui, nous serions voués à une aliénation éternelle d'avec sa sainteté. Si nous sommes à même de l'aimer, c'est uniquement parce qu'il nous a aimés le premier. Aimer un Dieu

saint requiert de la grâce, une grâce assez forte pour transpercer notre cœur endurci et réveiller notre âme moribonde.

Si nous sommes en Christ, c'est qu'il nous a déjà réveillés. Il nous a tirés de la mort spirituelle pour nous faire entrer dans la vie spirituelle. Nous avons toutefois encore un « bandeau » sur les yeux, et il nous arrive parfois de déambuler comme des zombies. Nous redoutons encore jusqu'à un certain point de nous approcher de Dieu. Nous tremblons encore au pied de sa montagne sainte.

Par contre, à mesure que croît la connaissance que nous avons de lui, nous en venons à aimer plus profondément sa pureté et à dépendre davantage de sa grâce. Nous découvrons qu'il est entièrement digne de notre adoration. Notre amour grandissant envers lui a pour fruit l'augmentation de notre révérence envers son nom. Nous l'aimons maintenant parce que nous voyons sa bonté. Nous l'adorons maintenant parce que nous voyons sa majesté. Nous lui obéissons maintenant parce que son Saint-Esprit habite en nous.

## PERMETTRE À LA SAINTETÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. Comment réagissez-vous au sermon de Jonathan Edwards ?  
Y voyez-vous de la compassion ?
2. En quoi une bonne compréhension de la colère de Dieu vous aide-t-elle à l'honorer en tant que Dieu saint ?
3. En quoi avez-vous besoin que Dieu vous aide à l'aimer ?



## CHAPITRE 10

# Regarder au-delà des ombres

*« La vérité est toujours à propos de quelque chose,  
mais la réalité est cela même dont parle la vérité. »*

*C. S. Lewis*

**L**a vue que le psalmiste avait du décor dans lequel il vivait le remplissait d'admiration et de révérence. En levant les yeux au ciel, vers le royaume céleste, il s'est senti poussé à exprimer ses pensées les plus profondes : « Quand je contemple les cieux, ouvrage de tes mains, la lune et les étoiles que tu as créées : Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? Et le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui ? Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu, et tu l'as couronné de gloire et de magnificence » (Ps 8.4-6).

Il ne s'agissait pas là des sentiments d'un astronome professionnel ou d'un astrologue primitif. C'étaient les réflexions du commun des mortels en train de contempler la petite place qu'il occupait dans un vaste univers. Le psalmiste n'avait aucune idée qu'il contemplait un univers en expansion contenant des milliards

d'étoiles et d'innombrables galaxies. Il n'imaginait rien des novæ en explosion ni des nébuleuses spirales. Il n'avait jamais entendu parler de la cosmologie du big bang. De son point de vue dans l'espace et le temps, le ciel lui semblait être une voûte dont les luminaires ne se trouvaient peut-être qu'à quelques kilomètres de hauteur.

Je me demande ce que David se serait dit si quelqu'un lui avait indiqué que la lumière émanant de l'étoile la plus proche (exception faite de notre propre Soleil) mettrait quatre ans et demi à atteindre la planète Terre, à une vitesse de 300 000 km par seconde. Il nous est presque impossible d'imaginer de telles distances et une telle vastitude, même si nous vivons après la révolution de Copernic. Le fait que notre planète ait une circonférence de 40 000 km et que la lumière fasse sept fois et demie le tour de la Terre en une seule seconde ne peut que susciter notre plus vive admiration. Quand on pense au nombre de secondes qui s'écoulent durant une journée, sans parler du nombre de celles qui s'écoulent sur une période de quatre ans et demi, cette admiration croît presque à l'infini. Il reste que cette mesure concerne uniquement l'étoile la plus proche. Aucune bonne analogie ne saurait illustrer la distance à laquelle se trouve l'étoile la plus éloignée. Par ailleurs, on ne sait même pas quelle étoile est la plus éloignée, car, selon toute vraisemblance, on ne l'a pas encore découverte.

Compte tenu des maigres ressources dont le psalmiste disposait lorsqu'il contemplait le ciel nocturne de la Palestine, il se sentait décontenancé devant le contraste frappant entre la magnificence des cieux et l'obscurité et l'insignifiance relatives de sa propre vie. En admirant les étoiles, il était obligé de poser à Dieu la question existentielle ultime : « Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? » (Ps 8.5.)

Nous aurions pu nous attendre à ce que le psalmiste en vienne à la conclusion qu'il n'était presque rien, un bip insignifiant sur l'écran

radar de l'Histoire ou un grain de poussière dans un désert cosmique. Cela n'a toutefois pas été le cas. Il a exprimé un grand respect pour l'importance de la vie sur notre planète, ainsi que la valeur et la dignité de l'humanité. Il a précisé que le Créateur avait couronné de gloire et de magnificence cette infime partie de la création.

Comment le psalmiste a-t-il pu en venir à entretenir un si grand degré d'optimisme ? N'était-ce qu'un cas d'illusions de grandeur ? Le psalmiste était-il armé de connaissances lui permettant de franchir l'énorme écart entre le ciel et la terre ? Peut-être cela tient-il au fait que le psalmiste était capable de percevoir quelque chose auquel nous sommes devenus presque complètement aveugles. Ou encore, peut-être parvenait-il à voir au-delà des étoiles et de la Lune celui-là même qui les a placées dans le ciel en premier lieu.

Dans son épître aux Romains, l'apôtre Paul évoque la révélation que Dieu fait de lui-même dans et par la nature. Il en parle ainsi : « En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Ils [*les hommes*] sont donc inexcusables » (Ro 1.20).

Ce que Paul dit ici est saisissant. Il reconnaît l'invisibilité de Dieu. Il parle pourtant des choses invisibles de Dieu comme étant perceptibles à l'œil nu. Si l'on peut voir une chose, c'est dire qu'elle n'est pas invisible ; si elle est invisible, on ne peut pas la voir. Comment l'apôtre peut-il donc parler de voir l'invisible ? Paul n'exprime pourtant ni inepties ni devinettes. Voici ce qu'il veut dire : Ce qui est impossible à voir *directement* peut être vu *indirectement*. Dans la sphère théologique, Paul décrit ce que l'on appelle une *révélation médiatisée*.

La révélation médiatisée implique une communication ou un dévoilement qui s'effectue par un certain média. Nous employons le terme *média* pour désigner un moyen de communication comme les



journaux, la radio et la télévision. Nous recevons l'information que nous appelons des nouvelles non pas en étant des témoins directs des événements rapportés, mais en lisant à leur sujet dans un média de presse, en les entendant évoquer à la radio ou en les regardant à la télévision. Cette dernière constitue un média si puissant qu'il se peut que nous *pensions* être véritablement les témoins oculaires des événements qui se déroulent à l'écran. Lorsque nous regardons un match de football en direct, il se peut que nous ayons l'impression d'être véritablement sur place. Bien entendu, nous n'y sommes pas pour autant. Nous regardons des images, ou des photos, transmises de l'événement en question. Le match est « visible » pour nous uniquement au moyen de la « télé-vision », un média de communication.

Lorsque nous portons notre attention sur les étoiles, nous avons recours à un autre média. Regarder une étoile ou la Lune ne revient pas à regarder la face de Dieu. Nous contemplons ainsi les ouvrages de Dieu. Lorsque nous admirons *La Ronde de nuit* au Rijksmuseum à Amsterdam, nous ne regardons pas Rembrandt. Nous regardons une toile qu'il a peinte. Cette toile nous révèle quelque chose au sujet de son auteur, mais elle ne nous révèle certainement pas tout de lui.

Il va de soi que la nature dans sa plénitude constitue un chef-d'œuvre de loin supérieur à tout ce que Rembrandt a pu créer. La nature nous fournit une image beaucoup plus large que *La Ronde de nuit*. Et elle nous en révèle beaucoup plus sur son Créateur que toute toile pourrait nous révéler au sujet de son artiste. Paul déclare que le média de la nature rend visibles la puissance et la divinité invisibles de Dieu même.

Paul indique clairement que cette manifestation de la majesté de Dieu s'offre à la vue de tout le monde. Tous sont à même de voir nettement cette révélation. La force de l'affirmation de Paul réside dans le fait que chaque personne sait qu'il existe un Dieu et est consciente

de la majesté et de la sainteté transcendantes de celui-ci. Le média que Dieu a choisi pour se révéler de manière universelle est d'une telle clarté et d'une telle puissance qu'elle ne laisse place à aucune excuse. Il s'agit d'un média beaucoup plus puissant et efficace que toute diffusion télévisuelle. En interviewant Dieu, Barbara Walters ne pourrait autant nous le révéler que la nature le fait.

Bien que tous les êtres humains reçoivent cette connaissance de Dieu, ils ne sont pas tous disposés à la reconnaître. Après avoir réfuté toutes les excuses possibles, l'apôtre déclare :

*[Car]* ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur cœur sans intelligence a été plongé dans les ténèbres. Se vantant d'être sages, ils sont devenus fous ; et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes, et des reptiles (Ro 1.21-23).

Avez-vous déjà rencontré Michael Jordan ? Comment répondrais-je à cette question si l'on me la posait ? Je pourrais y répondre de deux façons différentes : « Oui, j'ai rencontré Michael. Je l'ai vu et je lui ai parlé », ou : « Non, je ne l'ai jamais rencontré. » Or, dans une certaine mesure, ces deux affirmations sont véridiques. J'ai vu Michael Jordan. Je l'ai vu à la télévision. Je lui ai parlé. Je lui ai crié après en regardant jouer les Bulls à la télévision. Il est toutefois aussi vrai que je n'ai jamais rencontré cet homme. Habituellement, lorsque l'on parle de la sorte, on ajoute « en personne ». On comprend la différence entre la personne réelle et l'image de cette personne.

Paul dit que nous pouvons réellement connaître la personne réelle de Dieu au moyen de la révélation réelle qui s'accomplit dans le règne réel de la nature. L'ennui, cependant, c'est que, dans le cas de Dieu, nous déformons notre connaissance de lui en le

remplaçant par l'image que nous nous en faisons. Voilà d'ailleurs l'essence même de l'idolâtrie, c'est-à-dire changer la réalité en contrefaçon. Nous travestissons la vérité de Dieu et nous refaçonnons la compréhension que nous en avons selon nos préférences, ce qui nous laisse avec un Dieu qui est tout sauf saint.

Ici encore, il est important de noter que Paul ne porte pas d'accusation universelle contre l'humanité parce qu'elle néglige de faire la connaissance de Dieu. Là n'est pas le problème. Ce n'est pas que nous ignorons que Dieu existe et qui Dieu est ; c'est que nous refusons de *croire* ce que nous savons être la vérité. Ici, nous faisons face à un problème qui n'est pas d'ordre intellectuel. Il s'agit d'un problème moral, celui de la malhonnêteté.

Toute idolâtrie est enracinée dans cette malhonnêteté fondamentale. Paul la décrit comme un échange déloyal : « *[Eux]* qui ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et qui ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur, qui est béni éternellement. Amen ! » (Ro 1.25.)

L'échange déloyal dont il est ici question correspond à la substitution de la créature au Créateur, un échange qui s'avère déloyal précisément du fait que nous savons avoir tort de nous y livrer. Le défunt Carl Sagan a parlé du sentiment d'admiration et de révérence que lui inspiraient les complexités du cosmos. Il reste que Sagan a indiqué clairement qu'il n'éprouvait pas cette révérence envers l'Auteur du cosmos, mais envers le cosmos en tant que tel. La réaction de Sagan aux étoiles était diamétralement opposée à celle du psalmiste. Celui-ci se sentait poussé à adorer le Dieu qui a créé la nature et qui se révèle par la nature, et non à adorer la nature en soi. Ce fait reflète les différences fondamentales entre la piété et le paganisme. Les païens confondent la créature et le Créateur. Ils attribuent à la créature la gloire qui revient de droit à Dieu.

Nous nous rappelons que Paul discerne le péché humain dans le refus des gens d'honorer Dieu en tant que Dieu. Ils s'y refusent

même s'ils connaissent la puissance éternelle et la divinité du Créateur. Je crois que c'est justement ce refus d'honorer Dieu en tant que Dieu que Paul a à l'esprit lorsqu'il affirme que les gens refusent de croire ce qu'ils savent être vrai au sujet de Dieu.

Les enseignements de l'apôtre nous conduisent à une conclusion marquante : la sainteté de Dieu n'est pas un secret obscur ou impénétrable que seule une certaine élite spirituelle est à même de percer. Au contraire, Dieu déploie sa sainteté à la vue de tous jour après jour. Encore une fois, ce n'est pas qu'elle soit présentée simplement à ceux qui la recherchent avec ferveur. Paul indique plutôt que la sainteté de Dieu *se voit*, et clairement.

Ailleurs, l'apôtre indique que la connaissance de Dieu qui nous est transmise par la création n'est pas une connaissance que nous recevons et épousons chaleureusement. Il est plutôt dans notre nature de détester cette connaissance de la sainteté de Dieu. C'est typique de notre esprit réprobateur de s'opposer à cette connaissance. Nous préférons changer le sacré en quelque chose de moins que saint. C'est ce rejet de la majesté de Dieu qui nous assombrit l'esprit. Il donne lieu à une folie collective qui entraîne des conséquences désastreuses dans notre vie. Dès l'instant où nous refusons d'honorer Dieu en tant que Dieu, toute notre perception de la vie et du monde s'en trouve déformée.

Retournons au Psaume 8. Avant de parler de sa contemplation des étoiles, de la Lune et des cieux, le psalmiste prononce une doxologie bouleversante : « Éternel, notre Seigneur ! que ton nom est magnifique sur toute la terre ! Ta majesté s'élève au-dessus des cieux » (Ps 8.2).

Ici, le psalmiste exprime un point crucial : la gloire de Dieu est *au-dessus des cieux*. Autrement dit, la gloire de Dieu transcende la gloire de toute créature et de toute la création. En effet, la gloire d'ici-bas vient de la main du Créateur. Le psalmiste est manifestement

un homme régénéré. Il se plaît à honorer Dieu en tant que Dieu et à reconnaître la vérité de la révélation que celui-ci nous fait dans la nature. Il lève les yeux, il regarde au-delà de la splendeur des cieux et il se réjouit de la gloire que Dieu lui révèle ainsi.

Dans son œuvre intitulée *République*, Platon utilise une illustration devenue célèbre. Platon y parle d'hommes enchaînés dans les ténèbres d'une grotte. Ils ont pour toute chaleur et lumière celles d'un petit feu. Tout ce que ces hommes peuvent voir, ce sont les ombres dansant sur la paroi de la grotte près du feu. L'étendue de leur vision se résume à cela. La seule réalité qu'ils connaissent est celle de ces ombres. Ce n'est qu'après avoir été libérés des confins des ténèbres et avoir émergé dans la lumière du jour qu'ils peuvent regarder la réalité en face. Entre-temps, ils confondent les ombres sur la paroi avec la réelle vérité.

L'analogie de Platon lui servait à illustrer la différence qui existe entre ce qu'il appelle *la connaissance* et *l'opinion*. L'opinion repose sur des hypothèses découlant d'ombres. Elle ne permet pas de pénétrer la vérité. Selon Platon, aucune connaissance fondée uniquement sur des observations relatives au monde extérieur n'est une véritable connaissance, mais qu'une simple ombre de la vérité. Pour discerner la vérité, on doit aller au-delà de la sphère immédiate des perceptions sensorielles jusque dans la sphère éternelle de la réalité ultime. Il a cherché à transcender le phénomène pour atteindre la vérité et la réalité ultimes.

Bien que Platon ait écrit cette analogie il y a des siècles de cela, celle-ci décrit bien l'esprit de notre époque. Nous tirons de la fierté de l'explosion des connaissances sur le monde extérieur que nous procure la science moderne. L'élargissement de nos connaissances dépasse de loin les frontières que nous impose notre simple pouvoir de perception. Nous prouvons le règne de l'infinitésimal au moyen du microscope et celui du lointain au moyen du télescope. Notre

vision de ce qui est rapproché et de ce qui est éloigné excède considérablement celle que des explorations antérieures ont rendue possible.

Notre perception du monde qui nous entoure et de celui au-dessus de nous s'est considérablement élargie, au point que nous semblons avoir été catapultés dans un théâtre majestueux qui fait chaque jour étalage d'une gloire remarquable. Il se peut toutefois que notre perception du monde soit plus terrienne et plus à courte vue que jamais auparavant. Nous vivons à une époque de myopie généralisée, où les gens déclarent que la somme totale de la réalité se résume au moment présent. Il s'agit d'un genre de sécularisme inégalé. Dans notre quête de libération du sacré et d'indépendance en tant que créatures, nous n'en sommes venus qu'à nous couper du sacré. Nous vivons dans une grotte plus petite que celle que Platon a imaginée. Par ailleurs, les ombres que nous voyons ne proviennent pas d'un grand feu, mais de braises fumantes qui se refroidissent vite.

Dans son ouvrage intitulé *Institution de la religion chrétienne*, le théologien du xvi<sup>e</sup> siècle Jean Calvin a offert une autre analogie, celle du bandeau sur les yeux. Il a soutenu que la nature est un immense théâtre, en fait un glorieux théâtre de révélation divine. Par contre, nous traversons ce théâtre comme si nous avions les yeux bandés. Calvin ne voulait pas ainsi nier que la connaissance ne nous vient pas en réalité de la révélation naturelle. Il parlait plutôt de l'état des gens qui refusent délibérément de tourner le regard vers l'évidence même. Nous nous bandons les yeux, puis nous avançons à tâtons en maugréant contre les ténèbres. Cette analogie vise à insister sur la folie humaine, qui nous amène à préférer les ténèbres à la lumière et les créatures au Créateur.

Calvin fait remarquer ce qui suit :

Mais, comme la plupart des hommes, immergés dans leurs erreurs, ne perçoivent rien de cela, le psalmiste conclut que c'est faire preuve

d'une sagesse exceptionnelle que de reconnaître que de telles œuvres sont celles de Dieu, puisque ceux qui semblent les plus avertis et les plus intelligents, en les regardant, ne font aucun progrès. En fait, même si la gloire de Dieu est partout évidente, on trouvera à peine une personne sur cent qui sache la reconnaître<sup>1</sup>.

Nous sommes des créatures qui préfèrent la vie dans une grotte plutôt que la vie en pleine lumière d'un soleil radieux. La gloire de Dieu nous environne. Il nous est impossible de la manquer. Cependant, nous négligeons de nous arrêter non seulement pour humer le parfum des fleurs, mais aussi pour remarquer la gloire du Créateur des fleurs.

En effet, c'est la gloire de Dieu qui se produit en spectacle dans le théâtre de la majesté divine que nous traversons chaque jour. Le psalmiste déclare que le ciel et toute la nature chantent la gloire et la magnificence de Dieu.

Nous discernons le lien inséparable entre la sainteté de Dieu et sa gloire. Celle-ci constitue la manifestation externe de son Être d'une perfection suprême. C'est ainsi que se déploient dans toute leur bouleversante splendeur sa toute-puissance et sa divine présence. La Bible parle souvent de la nuée de la gloire de Dieu qu'il rend parfois visible. Il s'agit de la *shekinah*. Cette nuée de gloire planait au-dessus des disciples sur le mont de la Transfiguration. Elle a servi d'escorte à Jésus lors de son ascension au ciel et l'accompagnera lors de son retour. Cette nuée de gloire est éblouissante au point de pouvoir aveugler ceux qui la regardent directement, comme l'apôtre Paul l'a fait sur le chemin de Damas.

Lorsque la gloire de Dieu a éclaté dans sa pleine mesure aux temps bibliques, tous ceux qui l'ont vue en ont été terrifiés. Cette nuée de gloire ne constitue pas pour autant la seule manifestation de la présence de Dieu rapportée dans la Bible. Dieu est apparu également dans diverses théophanies, comme le buisson ardent,

la colonne de feu et les langues de feu qui sont descendues lors de la Pentecôte. Dans une moindre mesure, il manifeste sa gloire partout et en tout temps. Rien ne saurait l'éteindre, pas plus que la lumière du soleil. Il se peut que le soleil soit obscurci par une couverture nuageuse ou même par des éclipses périodiques, mais de tels phénomènes n'en éliminent pas complètement la lumière.

Calvin s'est servi de la métaphore des « lunettes » pour décrire notre perception de la gloire de Dieu. Il a parlé des lunettes de la foi grâce auxquelles les croyants voient au-delà de la surface des choses jusqu'à admirer la gloire qui se trouve en pleine vue.

La Bible parle de ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Cette référence ne concerne pas le pouvoir ordinaire des sens, mais la capacité à traverser les ténèbres et la cacophonie du péché pour voir et entendre la vérité. Grâce à la régénération, les écailles tombent de nos yeux, si bien que nous pouvons véritablement percevoir ce que nous voyons et comprendre ce que nous entendons (Mc 4.12). Cette capacité croît à mesure que nous grandissons dans la foi.

Il y a quelques années, je me suis mis au dessin et à la peinture à l'huile. Mes œuvres d'amateur n'orneront jamais les murs de galeries d'art sérieuses. J'avance à tâtons dans ce passe-temps, en apprenant à coups d'essais et d'erreurs. Durant mes premiers cours, on m'a amené à regarder le monde qui m'entourait d'un œil nouveau. On m'a enseigné à prêter attention aux nuances d'ombre et de lumière, à observer les couleurs et les textures. Avant cet exercice, lorsque je passais devant des arbres le long de la route, je ne voyais que des arbres. Aujourd'hui, quand je regarde des arbres, je remarque la texture particulière de leur écorce et le chatolement de leurs feuilles. Ces nuances ont toujours été là. C'est juste que je ne les avais jamais remarquées auparavant. Chacune de ces nuances a son propre média pour annoncer la présence de la gloire de Dieu.



Lorsque nous nous adonnons à la peinture et à d'autres formes d'art, nous nous intéressons à la beauté. Or, le concept même de la beauté est des plus difficiles à définir. Il est vague et controversé. La discipline de la philosophie comporte sa propre sous-catégorie de valeurs esthétiques, qui cherche à déterminer les standards de beauté. L'Histoire a connu nombre d'écoles de pensée artistique opposées les unes aux autres. Beaucoup de gens en ont conclu qu'il n'existe aucune règle régissant la beauté, qu'il s'agit d'une question purement subjective. D'autres, ayant vécu à l'époque d'Aristote et avant, ont préconisé des critères de beauté objectifs. Les subjectivistes se réfugient derrière le slogan : « Tous les goûts sont dans la nature. » Cette opinion tend à réduire la beauté à une préférence ou à un goût personnel, comme en matière de parfums de crème glacée. Dans ce cas-ci, ce qu'une personne trouve beau, une autre le trouve laid.

Par contre, certaines écoles de pensée ont essayé de trouver des normes objectives selon lesquelles juger de la beauté. Des penseurs comme Aristote, Thomas d'Aquin et Edwards, par exemple, concevaient la beauté en fonction de proportionnalité, de symétrie, d'harmonie, etc. La symétrie délicate d'éléments complexes correspond à des critères de beauté. Même s'il est admis que ce qui est simple peut être beau, c'est le plus souvent la composition harmonieuse d'éléments complexes qui est synonyme de beauté. Nous comprenons la différence entre la présentation de bonhommes allumettes et la structure d'une silhouette humaine telle qu'illustrée dans l'œuvre de Michel-Ange. De même, nous savons faire la différence entre l'enfant qui joue *Frère Jacques* d'un seul doigt et le concertiste qui joue le *Concerto pour piano n° 4* de Beethoven.

Ce qui se dégage du grand art et de la virtuosité, c'est une profondeur de dimension qui ne sombre pas vite dans la désuétude et la banalité. Pensons, par exemple, à la différence qui existe entre

*Jésus, que ma joie demeure*, de Jean-Sébastien Bach, et un air ou une chanson thème d'un film populaire de nos jours. Certaines chansons demeurent populaires pendant des années, mais la plupart sont de courte durée. Si, par exemple, vous passiez six heures d'affilée à écouter une chanson populaire, elle risquerait fort d'en venir à vous ennuyer. Par contre, si vous écoutiez attentivement et en continu un chef-d'œuvre de Bach, cette œuvre aurait tendance à devenir de plus en plus fascinante à mesure que vous en découvriez les nuances plus fines.

Parfois, les gens me trouvent étrange lorsque je leur parle de la beauté d'un match de football américain professionnel. Comment peut-on reconnaître à une chose aussi primale et violente une quelconque beauté ? Je me plais à regarder de superbes athlètes ayant atteint le sommet de leur discipline sportive travailler tous ensemble pour exécuter un même mouvement. Onze joueurs se trouvent de chaque côté du ballon. Tous ont une fonction précise à accomplir dans le seul but de faire progresser le ballon d'à peine quelques mètres, alors que leurs onze adversaires travaillent ensemble comme une seule unité dans le but d'empêcher cette progression. L'exécution d'un jeu implique un genre d'orchestration qui requiert de l'harmonie plutôt que de la dissonance. Si l'harmonie se perd, le ballon nous échappe ou notre jeu est contrecarré.

Dans tout cela, qu'il s'agisse d'art ou de sport, se révèle un genre de beauté qui comporte de profondes implications théologiques. L'Ancien Testament évoque souvent la beauté de la sainteté de Dieu. Même les vêtements sacrés que Dieu a conçus pour Aaron et les sacrificateurs l'ont été de manière à « marquer sa dignité et [...] lui servir de parure » (Ex 28.2). Ces références indiquent une relation importante entre le sacré et le beau. Nous avons l'habitude de réfléchir en termes de relation inhérente entre la bonté et la sainteté ainsi qu'entre la vérité et la sainteté. Il reste que la vérité

et la bonté ne sont que deux pattes d'un tabouret à trois pattes. La troisième patte correspond à la beauté.

Dans les catégories bibliques, il y a une triade de vertus, qui nous amènent toutes à contempler la sainteté de Dieu. Cette triade se compose du *bon*, du *vrai* et du *beau*. Explorons maintenant chacune de ces composantes.

Les philosophes de l'Antiquité comme Platon et Aristote recherchaient ce qu'ils appelaient le *summum bonum*, à savoir le « bien suprême ». C'est cette quête qui les a d'ailleurs conduits à supposer l'existence de Dieu. À leur façon, ils attestaient l'essence même de la foi biblique, c'est-à-dire que le bien suprême se trouve en Dieu. Il constitue la norme des normes, et il échappe lui-même à toute norme. Tout bien trouve ses racines en lui et dans ses attributs. Il est la source de tout bien, et tout ce qui est bien nous ramène à lui. Ce n'est qu'en bannissant Dieu de la pensée humaine que l'on épouse l'éthique du relativisme. Par contre, le relativisme ne constitue pas tant une forme d'éthique qu'une forme d'anti-éthique, qui constitue le fondement de l'impiété. Dostoïevski a déclaré que, « si Dieu n'existe pas, alors tout est permis ». Il a compris que, sans le bien suprême, il ne peut y avoir aucun bien. Tout ce qui est « bien » se mesure selon la norme ultime de la bonté de Dieu.

Comme tout ce qui est bien trouve sa définition dans le fondement de la bonté de Dieu, de même toute vérité se juge selon la norme de la vérité de Dieu. Il est l'Auteur suprême de la vérité. Tout ce qui est vrai non seulement découle de lui, mais reflète aussi ses attributs. Les théologiens de l'Antiquité comprenaient que toute vérité est la vérité de Dieu et que tout ce qui est vrai « se rejoint au sommet ». Cette expression signifie qu'aucune vérité n'est indépendante de Dieu ni ne contredit ce qu'il déclare être vrai. Des philosophes ont offert diverses théories au sujet de la vérité. En voici une parmi les plus persistantes : la présumée *théorie de*

*la vérité-correspondance*. Ce concept définit la vérité comme étant celle qui correspond à la réalité. Le problème dans cette définition réductrice, c'est que les gens entretiennent différentes perceptions de ce qui est vrai. On se demande alors : « La vérité perçue par qui ? » Pour surmonter cette difficulté, nous devons ajouter « telle que Dieu la perçoit » à cette définition élémentaire. Avec cet ajout, la définition complète se lit ainsi : « La vérité est ce qui correspond à la réalité telle que Dieu la perçoit. » La perception qu'a Dieu de la vérité est parfaite. Il voit tout selon la perspective de l'éternité. Il connaît la structure de toute réalité, petite ou grande. Ce qu'il nous révèle dans la Bible est toujours conforme à sa révélation de lui-même dans la nature. Ce que nous apprenons par l'étude de la nature doit correspondre à ce que nous apprenons par l'étude de la grâce. Ces deux sphères appartiennent à Dieu. Dieu n'est pas l'auteur de la confusion. Il est incapable de proférer des mensonges et des contradictions. Voilà ce que signifie l'idée selon laquelle tout ce qui est vrai se rejoint au sommet. Ce n'est pas que Dieu puisse d'une certaine façon réconcilier les vraies contradictions, mais qu'aucune vraie contradiction n'obscurcit sa vérité. La vérité de Dieu est une vérité sainte. C'est-à-dire que sa vérité exprime ses attributs. Donc, comme Dieu est la source même de toute vérité, toute vérité nous ramène à lui. Étant donné que toute vérité nous ramène à lui, toute vérité est sacrée. Or, c'est le caractère sacré de la vérité qui rend le mensonge si diabolique, en ce sens qu'il déforme notre perception des attributs mêmes de Dieu.

Comme la vérité et la bonté sont enracinées dans les attributs de Dieu, ainsi en est-il de la beauté. Dieu est lui-même à l'origine de toute unité et de toute diversité, de toute simplicité et de toute complexité. Son être même est intérieurement cohérent, harmonieux et proportionné. Il n'y a en lui aucune déformation, aucun désordre, aucune laideur. Sa voix est exempte de tout bruit et de

toute cacophonie. Les œuvres de ses mains se traduisent par le cosmos, et non le chaos. Le chaos est marqué par le désordre et la confusion ; il se manifeste de manière irrationnelle. La beauté de Dieu est saine et rationnelle, en ce sens que son être est parfaitement sain et ordonné. Comme la beauté témoigne de ces qualités, elles témoignent aussi de lui. Edgar Allan Poe a compris que l'on trouve dans la beauté la dimension du sublime, une dimension qui n'est pas irrationnelle, mais qui peut être transrationnelle. Ainsi, bien qu'elle implique l'esprit, la beauté dépasse les limites de la simple cognition. Lorsque de grandes œuvres d'art nous « émeuvent », c'est qu'un sentiment affectif bouleverse notre âme et notre esprit. Cultiver une valorisation de la beauté revient à suivre le sublime Auteur de toute beauté.

Les théologiens médiévaux utilisaient l'expression latine *ens perfectissimus* pour désigner Dieu. Cette expression peut se rendre par « l'être le plus parfait ». Ici, ces théologiens employaient une expression étant quelque peu trompeuse. De dire qu'une chose ou une personne est la plus parfaite implique une redondance. La vraie perfection n'admet aucun degré. Quelque chose de véritablement parfait sous tous ses aspects ne peut devenir plus parfait ou le plus parfait. Nous parlons ainsi parce que nous avons l'habitude de composer avec des choses imparfaites. Or, il est possible d'améliorer les choses imparfaites, mais pas celles qui sont parfaites. Il devrait nous suffire de dire que Dieu est tout simplement parfait. Pourquoi donc ces théologiens parlaient-ils de la perfection de Dieu au superlatif ? La réponse doit se trouver dans leur désir de souligner la réalité de la perfection de Dieu avec une telle clarté qu'ils élimineraient ainsi toute possibilité de suggérer le moindre manque de perfection dans les attributs de Dieu. Il s'agissait d'un emploi légitime d'une hyperbole pour parler de perfection intégrale.

La perfection de Dieu s'applique à tous ses attributs. Sa puissance est parfaite ; elle ne comporte aucune faiblesse ni possibilité de faiblesse. Sa connaissance est non seulement omnisciente, mais elle reflète aussi une omniscience parfaite. Il n'y a rien que Dieu ne sache ou qu'il puisse apprendre. Certains théologiens modernes cherchent à faire croire que Dieu est omniscient, mais que son omniscience est limitée. Ils affirment que Dieu sait tout ce qu'il peut savoir, mais qu'il ne connaît pas et ne peut connaître certaines choses, surtout les décisions à venir d'agents libres. Il reste qu'une omniscience limitée n'est tout simplement pas l'omniscience. Pas plus qu'elle n'est parfaite. Cette perception de l'omniscience prive Dieu de sa sainte omniscience, qui constitue une omniscience parfaite. L'amour de Dieu, sa colère, sa miséricorde – tout ce qu'il est – sont parfaits. Non seulement il est parfait, mais encore il l'est de manière éternelle et immuable. En aucun moment il n'est arrivé que Dieu soit moins que parfait, et il n'y a aucune possibilité qu'à l'avenir il glisse dans le moindre genre d'imperfection. Ce que Dieu a été, il le sera toujours. Sa perfection est immuable, c'est-à-dire qu'elle ne peut changer.

Les ombres dans une grotte sont appelées à changer. Elles dansent en prenant des formes et des nuances qui changent constamment. Pour contempler ce qui est véritablement saint et pour voir au-delà de la surface des choses créées, nous devons sortir de la grotte que nous nous sommes creusée et marcher dans la lumière glorieuse de la sainteté de Dieu.

## PERMETTRE À LA SAINTÉTÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions

suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. Décrivez une expérience récente par laquelle Dieu s'est révélé à vous dans la nature.
2. En quoi adorons-nous la création plutôt que le Créateur ?
3. En quoi les choses bonnes, vraies et belles reflètent-elles la sainteté de Dieu ? En quoi cette vérité vous aide-t-elle à établir vos priorités ?
4. Comment louerez-vous Dieu pour sa sainteté ?

## CHAPITRE 11

# Espace saint et temps saint

« Où, ailleurs que dans le présent, peut-on  
rencontrer l'Éternel ? »

*C. S. Lewis*

**H***uis clos*. Cette célèbre pièce de théâtre que le philosophe existentialiste français Jean-Paul Sartre a écrite dépeint sa perception, selon laquelle l'enfer, ce sont les autres, un univers sans issue. On pourrait utiliser le même titre, ou sans issue, pour décrire la perception qu'entretient notre culture contemporaine de notre monde. Nous sommes une génération qui se sent piégée dans le présent. Nous avons l'impression d'être coupés du céleste et du transcendant. Il semble y avoir un abîme infranchissable entre nous et la sphère de la sainteté. Nous semblons être condamnés à vivre enchaînés au profane.

À l'heure où j'écris les présentes lignes, une fusée fonce vers l'espace. Les astronautes à bord ont pour mission de réparer et d'améliorer le télescope Hubble, qui transmet à la Terre des images



inégalées des présumés confins de l'univers. Ces images permettent aux astronomes de chercher des moyens de rajuster leurs paradigmes de cosmologie. Une myriade de nouvelles données s'impose à nous et exige des explications. Peu de scientifiques entretiennent encore l'idée archaïque d'un univers à l'état stationnaire, une théorie que les autres réfutent devant les preuves que nous avons du fait que l'univers est en constante expansion.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle est apparue une nouvelle religion appelée le déisme, qui représentait un compromis entre le théisme chrétien classique et le naturalisme athéiste. Le déisme avait pour métaphore par excellence celle de l'Horloger divin. On percevait Dieu comme la Cause première, qui avait créé le monde comme un horloger aurait conçu et construit une horloge. Les déistes se disaient que, tout comme l'horloger assemble les ressorts et les engrenages pour ensuite remonter l'horloge de manière à ce qu'elle fonctionne par elle-même, Dieu, le grand Concepteur et Créateur de l'univers, avait créé le monde pour ensuite s'en retirer et le laisser fonctionner selon ses propres lois mécaniques. Ils croyaient que Dieu avait créé le monde en tant que système clos et qu'il ne prenait plus part à son fonctionnement pour l'éternité. Les déistes n'admettaient aucune providence quotidienne, aucune intrusion sacrée venant d'en haut, aucune réelle possibilité d'une communication significative venant d'ici-bas.

Le déisme n'a pas duré longtemps à titre de religion viable. Il ne satisfaisait ni le théiste classique ni le naturaliste pur et dur. Si bien qu'il est vite passé de mode. Sa signification persistante se décline cependant d'au moins deux façons importantes. La première : même si le déisme ne représentait qu'un infime bip sur le radar de l'Histoire, ce bip est survenu précisément lorsque les États-Unis d'Amérique se trouvaient à leurs stades de formation. Le déisme était en vogue au cours de l'ébauche de la Déclaration

d'indépendance et de la Constitution, et, dans une certaine mesure, même les chrétiens traditionnels de l'époque acceptaient la perception déiste des lois naturelles.

La seconde : le déisme favorisait la perception d'un univers mécanique fermé qui ne laissait aucune place à une intrusion divine. Bien que la religion du déisme soit révolue depuis longtemps, sa perception du monde demeure d'actualité. Dans notre culture, beaucoup de gens croient que le monde obéit à des lois naturelles immuables qui fonctionnent de façon similaire à une horloge à remontage. Selon eux, toutes les causes de tous les événements sont strictement enracinées dans la nature, et Dieu n'a plus rien d'autre à faire que d'observer à distance les événements de l'humanité. Dans notre société, la religion se limite à un genre de thérapie personnelle à laquelle se soumettent des gens qui ont du mal à surmonter les difficultés de la vie. Notre existence est profane et dépourvue de toute perception de la présence du saint.

Les gens ont néanmoins toujours recherché une fenêtre ou une porte donnant sur le transcendant. Nous cherchons un passage par lequel franchir la frontière entre le profane et le sacré. Il s'agit d'une quête d'espace sacré, d'une terre sainte. Mircea Eliade, l'un des grands historiens de la religion du xx<sup>e</sup> siècle, a écrit sur cette quête humaine dans son livre intitulé *Le Sacré et le profane*. Eliade insiste sur le fait que nous ne sommes jamais parvenus à nous créer une existence purement profane. Voici ce qu'il dit : « Quel que soit le degré de la désacralisation du Monde auquel il est arrivé, l'homme qui a opté pour une vie profane ne réussit pas à abolir le comportement religieux<sup>1</sup>. » L'humanité semble être inéluctablement *homo religiosus*. Même à l'intérieur des confins d'un univers clos, les gens cherchent à trouver un passage qui leur donnerait accès au transcendant. Nous ressentons un vide douloureux qui exige d'être rempli par le saint. Nous aspirons ardemment à un espace saint.

Durant sa rencontre avec Dieu dans le désert, Moïse a fait l'expérience d'un passage vers l'espace saint :

Moïse faisait paître le troupeau de Jéthro, son beau-père, sacrificateur de Madian ; et il mena le troupeau derrière le désert, et vint à la montagne de Dieu, à Horeb. L'ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson. Moïse regarda ; et voici, le buisson était tout en feu, et le buisson ne se consumait point. Moïse dit : Je veux me détourner pour voir quelle est cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume point. L'Éternel vit qu'il se détournait pour voir ; et Dieu l'appela du milieu du buisson, et dit : Moïse ! Moïse ! Et il répondit : Me voici ! Dieu dit : N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte. Et il ajouta : Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Moïse se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu (Ex 3.1-6).

Dans cette expérience d'une théophanie, Dieu a commandé à Moïse de rester à une distance sécuritaire de sa présence divine immédiate. Il a interdit à Moïse de trop s'approcher de lui et a commandé au patriarche de retirer ses souliers. Lorsque nous avons abordé la vision du prophète Ésaïe, nous avons vu qu'il existe un lien entre les pieds couverts du séraphin et les pieds découverts de Moïse dans l'événement qui nous intéresse ici. Dans les deux cas, les pieds attestent l'état de créature. De toute façon, Dieu a commandé à Moïse d'enlever ses souliers parce que celui-ci se tenait sur une terre sainte. Moïse avait pénétré un espace saint. Dans sa marche vers le buisson ardent, il en était venu à franchir une frontière, la ligne de démarcation entre le sacré et le profane. Étant une créature déchue de ce monde, Moïse était lui-même profane. Il a osé marcher malgré tout sur une terre devenue maintenant sainte.

C'est par sa présence que Dieu a rendu saint l'espace que Moïse occupait. La composition du sol même n'était en rien différente de celui du reste du désert. Le caractère sacré de ce lieu n'était pas intrinsèque, mais extrinsèque. Autrement dit, une présence suprême l'a rendu sacré. L'événement qui s'y est produit a donné une dimension extraordinaire à l'ordinaire. En vertu de l'apparition de Dieu en ce lieu, cet espace commun était devenu exceptionnel.

Au buisson ardent, Moïse a fait l'expérience non seulement d'une théophanie, mais aussi d'une hiérophanie. Comme le terme *théophanie* désigne une manifestation visible de Dieu, le terme *hiérophanie* désigne une manifestation extérieure du saint. Voici le commentaire d'Eliade à ce sujet : « Tout espace sacré implique une hiérophanie, une irruption du sacré qui a pour effet de détacher un territoire du milieu cosmique environnant et de le rendre qualitativement différent<sup>2</sup>. »

Nous voyons un deuxième exemple d'espace saint dans le récit de l'expérience que fait Jacob à Béthel. En commentant cette histoire de l'Ancien Testament, l'historien Eliade fait remarquer ceci :

Lorsque, à Charan, Jacob vit en songe l'échelle qui atteignait le ciel et sur laquelle les anges montaient et descendaient, et entendit le Seigneur au sommet, qui disait : « Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham ! », il s'éveilla saisi de crainte et s'écria : « Combien ce lieu est redoutable ! C'est bien ici la maison de Dieu : c'est ici la Porte des Cieux ! » Il prit la pierre dont il avait fait son chevet, il l'érigea en monument, et il versa de l'huile sur son sommet. Il appela cet endroit Béthel, c'est-à-dire « Maison de Dieu » (Genèse, XXVIII, 12-19). Le symbolisme contenu dans l'expression « Porte des Cieux » est riche et complexe ; la théophanie consacre un lieu par le fait même qu'elle le rend « ouvert » vers en haut, c'est-à-dire communiquant avec le Ciel, point paradoxal de passage d'un mode d'être à un autre<sup>3</sup>.

Plusieurs images importantes sont interreliées dans cet événement. La première correspond à l'échelle sur laquelle montent et descendent des anges. Ici encore, nous voyons que l'échelle sert de connexion entre le ciel et la terre, le sacré et le profane. Cette échelle décrit une issue hors de l'univers semblant clos. La deuxième correspond à l'octroi d'un nouveau nom à cet espace saint, *Béth-el*. Et cela, précisément parce qu'on l'a dite être non seulement « la maison de Dieu », mais aussi, peut-être même plus important, une porte virtuelle. Cette maison n'a pas simplement une porte, elle *est* aussi une porte, qui donne accès au ciel.

La troisième dimension significative de cette imagerie (et je choisis à dessein d'employer le mot *significative* en raison de sa valeur littérale quant à ce qui porte « un signe ») correspond à l'image de la pierre. Au début, cette pierre constituait un morceau de roche commun auquel on réservait un usage courant dans l'Antiquité, notamment celui de l'oreiller sur lequel reposait la tête de Jacob durant son sommeil. Après cette hiérophanie, Dieu utilise cette pierre à une autre fin. Il transforme son usage courant en usage exceptionnel. Il oint la pierre selon un simple rite de consécration de manière à en faire une marque sacrée désignant un espace sacré. Cette pierre marque ce qu'Eliade appelle un passage entre le ciel et la terre.

Dans les temps bibliques, on marquait souvent un espace sacré comme étant un passage. On le voit dans le récit de Noé et de sa famille lorsqu'ils ont survécu au déluge :

Le second mois, le vingt-septième jour du mois, la terre fut sèche. Alors Dieu parla à Noé, en disant : Sors de l'arche, toi et ta femme, tes fils et les femmes de tes fils avec toi. Fais sortir avec toi tous les animaux de toute chair qui sont avec toi, tant les oiseaux que le bétail et tous les reptiles qui rampent sur la terre : qu'ils se répandent sur la terre, qu'ils soient féconds et multiplient sur la terre. Et Noé sortit,

avec ses fils, sa femme, et les femmes de ses fils. Tous les animaux, tous les reptiles, tous les oiseaux, tout ce qui se meut sur la terre, selon leurs espèces, sortirent de l'arche. Noé bâtit un autel à l'Éternel ; il prit de toutes les bêtes pures et de tous les oiseaux purs, et il offrit des holocaustes sur l'autel (Ge 8.14-20).

Dès que l'eau s'est retirée et que Noé et sa famille ont pu sortir de l'arche, ils ont bâti un autel, qui servirait d'abord de plateforme pour faire une offrande à Dieu. Ce n'était toutefois pas la seule fonction de l'autel. Celui-ci servait également à marquer l'endroit d'un nouveau commencement, à déterminer le lieu où le passage de la destruction à la rédemption s'était effectué.

Nous pouvons voir des épisodes semblables un peu partout dans l'Ancien Testament :

L'Éternel apparut à Abram, et dit : Je donnerai ce pays à ta postérité. Et Abram bâtit là un autel à l'Éternel, qui lui était apparu. Il se transporta de là vers la montagne, à l'orient de Béthel, et il dressa ses tentes, ayant Béthel à l'occident et Aï à l'orient. Il bâtit encore là un autel à l'Éternel, et il invoqua le nom de l'Éternel (Ge 12.7,8).

Il [Isaac] remonta de là à Beer-Schéba. L'Éternel lui apparut dans la nuit, et dit : Je suis le Dieu d'Abraham, ton père ; ne crains point, car je suis avec toi ; je te bénirai, et je multiplierai ta postérité, à cause d'Abraham, mon serviteur. Il bâtit là un autel, invoqua le nom de l'Éternel, et y dressa sa tente. Et les serviteurs d'Isaac y creusèrent un puits (Ge 26.23-25).

Moïse vint rapporter au peuple toutes les paroles de l'Éternel et toutes les lois. Le peuple entier répondit d'une même voix : Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit. Moïse écrivit toutes les paroles de l'Éternel. Puis il se leva de bon matin ; il bâtit un autel au pied de la montagne, et dressa douze pierres pour les douze tribus d'Israël (Ex 24.3,4).

Ces textes illustrent des occasions où un autel a marqué un lieu sacré, un passage crucial. Chaque texte démontre un pont entre le simple profane et le saint, par l'apparition de Dieu au peuple ou par des décisions importantes mettant le peuple à part comme étant saint.

Notre contact avec le saint ne se résume pas à une rencontre avec une dimension différente de la réalité ; il s'agit de la rencontre avec la Réalité absolue. Le christianisme ne concerne pas une implication dans une expérience religieuse en tant que tangente. Elle implique une rencontre avec un Dieu saint, qui forme le centre, ou le cœur, de l'existence humaine. La foi chrétienne est théocentrique. Dieu n'est pas en périphérie de la vie des chrétiens, mais en son centre même. Dieu définit l'intégralité de notre vie et de notre perception du monde.

À notre époque, nous faisons l'expérience de l'espace saint dans les sanctuaires d'église. Le mot biblique *Église* désigne les gens, et non les bâtiments. Il reste que, pour que les gens puissent se rassembler afin d'adorer Dieu, ils ont besoin d'un lieu de rencontre physique. Étant donné que le bâtiment de l'église est un endroit consacré à l'adoration, nous en sommes venus à abrégier le terme *bâtiment d'église* en simplement *église*. En ce sens, les églises sont conçues et bâties de manière à servir d'espace sacré réservé à la rencontre avec le saint.

L'architecture des églises varie. Chaque bâtiment d'église communique un genre de message non verbal. Par le passé, on bâtissait des cathédrales gothiques de sorte à centrer l'attention sur la transcendance de Dieu. Les hauts plafonds voûtés, les tours et les clochers servaient tous à communiquer le fait que, dans cet édifice, les gens rencontraient le saint. Bien que l'on munisse encore certains bâtiments d'église contemporains d'un clocher et de plafonds voûtés pour suggérer la merveilleuse sainteté de Dieu, on a conçu d'autres

bâtiments d'église dans le but de créer un espace de communion fraternelle. Il se peut que ces églises ressemblent plus à des mairies ou même à des théâtres. Dans certaines de ces églises, le sanctuaire devient une scène et la congrégation devient un auditoire. Il se peut que l'on voie dans cette tendance une profanation de l'espace sacré afin d'éliminer tout malaise que pourraient susciter la présence et la terreur de notre Dieu saint. Dans ces cadres-là, les gens se sentent à l'aise de fraterniser les uns avec les autres.

Ce qui se perd souvent dans ces bâtiments d'église fonctionnels, c'est le sentiment profond du *passage*. Le passage constitue un lieu de transition. Il indique un changement d'une sphère pour une autre. Une amie m'a parlé dernièrement de l'expérience que sa famille et elle ont faite d'un passage. En visite chez un proche à St. Louis, mon amie, son mari et deux de leurs enfants sont allés voir la cathédrale St. Louis. En se rendant du parking à la devanture de la cathédrale, la famille plaisantait et discutait de la journée chaude, des jonquilles naissantes et d'autres choses ordinaires. Dès qu'elle a quitté la lumière du jour pour entrer dans la cathédrale, elle s'est tue soudainement. Tous ont perdu la voix devant les magnifiques mosaïques très hautes du narthex. Mon amie s'est montrée particulièrement intriguée par le comportement de sa fille, qui n'était jamais entrée jusque-là dans une cathédrale. L'adolescente s'est mise à marcher sur la pointe des pieds, comme si le bruit de ses pas ou que le simple toucher de ses pieds sur le sol y dérangerait quelque chose. Mère et fille se sont avancées dans la nef centrale, où quarante-trois millions de tuiles de mosaïque dans plus de huit mille nuances de couleur dépeignaient des récits de la Bible et de la vie à St. Louis. Là, l'adolescente s'est tenue dix minutes à s'émerveiller des plafonds voûtés en émettant des sons qui exprimaient sa plus vive admiration. Puis elle s'est assise sur un des bancs et a lentement scruté les murs autour d'elle. Durant



tout ce temps, cette adolescente d'ordinaire loquace n'a pas ouvert la bouche. Tant de beauté, de quiétude et de sainteté la bouleversaient. Souhaitant explorer le transept et les chapelles de chaque côté de la partie avant de la cathédrale, l'adolescente est sortie de son banc pour aller regarder de plus près. Par contre, après avoir fait à peine quelques pas, elle est retournée à son banc pour demander à sa mère : « Est-ce que ça va si je vais jusque-là ? » Sa mère lui a alors expliqué où il était acceptable de se rendre et quelles parties de la cathédrale étaient interdites d'accès.

Tandis que mon amie regardait sa fille explorer le reste de la cathédrale, cette mère s'est rendu compte que, sans qu'on le lui ait dit, son adolescente avait senti qu'elle se trouvait dans un espace saint. Elle avait franchi un passage. De plus, sans en avoir discuté, cette adolescente avait senti, dans son humanité, qu'elle était elle-même profane. Le son de sa voix, le son de ses pas, le toucher de ses chaussures au sol avaient quelque chose d'offensant pour la sainteté que cet endroit révélait. Elle se trouvait sur une terre sainte.

On pourrait dire qu'une telle pensée du passage obscurcit la vérité biblique selon laquelle Dieu est omniprésent et toute la création est sacrée en tant que centre d'opération de Dieu. Il reste que la Bible s'avère beaucoup plus positive par rapport à l'idée d'espace. La consécration de l'espace sacré ne se termine pas à la conclusion de l'Ancien Testament. Elle est enracinée dans l'acte même de la Création, et l'esprit humain perd quelque chose d'une importance capitale quand il la néglige.

Des sites sacrés marquent chaque vie humaine, des sites dont nous chérissons tous le souvenir. Je voue un respect inouï à la pièce où je me suis converti à Christ. Je suis très conscient que cette pièce ne détient en soi aucun pouvoir particulier et que ce n'est pas elle qui m'a converti. C'est néanmoins *le lieu* où j'ai rencontré

Christ pour la première fois. Cet espace sacré restera toujours un lieu spécial pour moi.

En 1996, j'ai guidé une tournée des sites qui ont marqué la vie de Martin Luther. J'ai visité l'église de Wittemburg sur la porte de laquelle Luther a affiché ses quatre-vingt-quinze thèses. Je suis allé à Erfurt, lieu de son ordination, et au château de Wartburg, où il a traduit la Bible. L'histoire chrétienne s'est faite dans ces endroits. Pour moi, ils revêtent une certaine signification sacrée. J'ai éprouvé des sentiments similaires lors de ma visite de l'église de Calvin à Genève et de l'église de Knox en Écosse. La visite de tous ces lieux est toutefois loin de revêtir la même importance qu'un séjour en Terre sainte. Là, j'ai senti les lieux presque hantés quand je me suis tenu sur la montagne des Oliviers et que j'ai parcouru la Via Dolorosa. Des pèlerins venus de partout dans le monde trouvent qu'il se dégage un sens de l'extraordinaire quand ils entrent dans des endroits que le passage du Dieu incarné a rendus sacrés. Ces sites sont saints du fait que sa présence divine les a touchés.



Or, la sainteté de Dieu touche non seulement l'espace, mais aussi le temps. Le grec néotestamentaire comporte deux termes différents pour rendre le mot *temps*. Le premier, *chronos*, désigne généralement le passage ordinaire du temps moment par moment. Les mots comme *chronique*, *chronologie* et *chronomètre* rendent tous ce mot grec. Le second mot servant à désigner le temps est *kairos*. Ce mot grec désigne des moments particuliers qui revêtent une importance particulière. En français, il nous manque un mot précis pour le traduire. Celui qui s'en rapproche le plus est *historique*. Tout événement ayant lieu au cours de l'Histoire a cela d'*historique* qu'il revêt une importance particulière et qu'il marque un tournant ayant façonné la suite.

Au cours de l'histoire biblique, les événements de type *kairos* s'inscrivent dans le contexte du *chronos*. Le christianisme ne constitue pas une religion fondée simplement sur des événements verticaux sortis de leur contexte historique. La foi biblique est enracinée dans la sphère de la réelle Histoire. Bien que la Bible nous révèle un genre particulier d'histoire que les érudits appellent l'histoire *rédemptrice*, celle-ci correspond néanmoins à l'idée selon laquelle la Rédemption est révélée dans le contexte de l'*histoire* rédemptrice.

Les événements de type *kairos* incluent des moments cruciaux comme la Création, la chute, l'exode, la captivité, l'Incarnation, la Crucifixion, la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte. Ces événements constituent des tournants dans l'œuvre de Dieu au cours de l'Histoire. Ils revêtent une grande signification rédemptrice.

Dans la Bible, ces événements de type *kairos* portent souvent la marque des éléments du temps sacré. Ces périodes correspondent à des moments d'interruption ou d'intrusion extraordinaires du saint dans notre monde. Notre culture avait pour coutume de marquer certains jours comme « saints », mais qui ont presque perdu aujourd'hui tout lien avec la sainteté de Dieu. Cependant, comme on les juge particulièrement importants en ce sens qu'ils sont commémoratifs, on les « met à part » des jours ordinaires du calendrier annuel.

Nous connaissons bien les « rites de passage » culturels qui marquent des transitions au cours de notre vie. Ces rites ne sont pas toujours liés à des occasions religieuses. En fait, certains d'entre eux peuvent même être profanes ou liés à la mythologie. On leur accorde néanmoins une importance particulière parce qu'ils marquent un passage ou une transition entre un stade ou un statut et un autre. Certaines chansons populaires glorifient des jours de l'An, des victoires au football ou autres comme étant des

« moments mémorables ». Nous marquons ces temps de passage par des célébrations, des réceptions, des cartes de souhaits et autres symboles culturels.

La foi chrétienne inclut une importante dimension du temps sacré. Par contre, le temps sacré est enraciné dans l'Histoire réelle, et non dans la mythologie. Dieu a accompli le premier temps sacré au moyen de son œuvre de la Création : « Ainsi furent achevés les cieux et la terre, et toute leur armée. Dieu acheva au septième jour son œuvre, qu'il avait faite ; et il se reposa au septième jour de toute son œuvre, qu'il avait faite. Dieu bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il se reposa de toute son œuvre qu'il avait créée en la faisant » (Ge 2.1-3).

Dieu a mis à part le septième jour à titre de temps saint. Lorsque Dieu a donné les dix commandements à Moïse sur la montagne du Sinaï, il a encore annoncé ce septième jour comme étant le sabbat, un temps saint et sacré qui ferait partie intégrante de la vie et de la foi d'Israël. Dans l'histoire chrétienne, le temps sacré du sabbat comporte trois orientations distinctes. La première : la commémoration de l'œuvre divine de la Création. La deuxième : la célébration de l'œuvre divine de la Rédemption. La troisième : la célébration de la promesse de la consommation de la Rédemption lorsque nous entrerons dans notre repos sabbatique au ciel. Ainsi, l'histoire rédemptrice dans son ensemble est rendue sacrée par l'observance du sabbat.

Même les profanes essaient de sortir de la monotonie de leur rythme de vie quotidien. Ils cherchent à avoir un répit dans leur travail fatiguant. Il se peut même qu'ils se disent : *Dieu merci, c'est vendredi !* On « met à part » le week-end pour casser le rythme du travail. Les gens aspirent au moment spécial d'une fête ou d'un 5 à 7. Ils célèbrent leurs propres jours spéciaux comme un anniversaire de naissance ou de mariage. Ils aspirent à se soulager du

ici et maintenant. Par contre, ces célébrations diffèrent considérablement du temps sacré que célèbrent les chrétiens. Eliade en dit long à ce sujet :

Pour l'homme religieux, [...] la durée temporelle profane est susceptible d'être périodiquement « arrêté » par l'insertion, au moyen des rites, d'un Temps sacré, non historique (dans le sens qu'il n'appartient pas au présent historique). De même qu'une église constitue une rupture de niveau dans l'espace profane d'une ville moderne, le service religieux qui se déroule dans son enceinte marque une rupture dans la durée temporelle profane : ce n'est plus le Temps historique actuel qui est présent, le temps qui est vécu, par exemple, dans les rues, et maisons voisines, mais le Temps dans lequel s'est déroulée l'existence historique de Jésus-Christ, le Temps sanctifié par sa prédication, par sa passion, sa mort et sa résurrection<sup>4</sup>.

Chaque jour du Seigneur (sabbat), les croyants observent le temps sacré dans le contexte de l'adoration. C'est l'observance de la sainteté du sabbat qui marque le temps sacré régulier pour le chrétien. Le culte d'adoration constitue un temps liturgique particulier. En raison de la réalité de l'Incarnation, l'Histoire en tant que telle devient sacrée pour le chrétien. Nous inscrivons dans notre calendrier des références au temps avant ou après Jésus-Christ. Nous avons une théologie de l'Histoire parce que nous comprenons que l'Histoire, même notre salut, a une raison d'être sainte.

Dans l'Ancien Testament, le moment principal du temps sacré est celui qui marque la commémoration tant de la sortie de la captivité en Égypte que de la pâque juive. Dieu a institué une fête annuelle destinée à célébrer cet acte de rédemption :

Vous conserverez le souvenir de ce jour, et vous le célébrerez par une fête en l'honneur de l'Éternel ; vous le célébrerez comme une loi perpétuelle pour vos descendants. Pendant sept jours, vous mangerez

des pains sans levain. Dès le premier jour, il n'y aura plus de levain dans vos maisons ; car toute personne qui mangera du pain levé, du premier jour au septième jour, sera retranchée d'Israël. Le premier jour, vous aurez une sainte convocation ; et le septième jour, vous aurez une sainte convocation. On ne fera aucun travail ces jours-là ; vous pourrez seulement préparer la nourriture de chaque personne. Vous observerez la fête des pains sans levain, car c'est en ce jour même que j'aurai fait sortir vos armées du pays d'Égypte ; vous observerez ce jour comme une loi perpétuelle pour vos descendants (Ex 12.14-17).

De la même façon, le Nouveau Testament atteste le remplacement de la célébration de la pâque juive par la commémoration de la Cène. Christ a institué le sacrement de la Cène à l'origine dans le contexte de la célébration de la pâque juive. Durant le repas pascal, Jésus a changé la signification de la liturgie comme faisant partie intégrante de l'institution de la nouvelle alliance. Ainsi, les éléments servant antérieurement à évoquer l'Exode servent maintenant à exprimer l'Exode suprême que la mort de Christ sur la croix allait accomplir :

Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain ; et, après avoir rendu grâces, il le rompit, et le donna aux disciples, en disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps. Il prit ensuite une coupe ; et, après avoir rendu grâces, il la leur donna, en disant : Buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, pour le pardon des péchés. Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où j'en boirai du nouveau avec vous dans le royaume de mon Père (Mt 26.26-29).

La célébration de la Cène implique un temps sacré de trois façons distinctes. La première : elle évoque le passé en exhortant les croyants à se remémorer et à mettre de l'avant la mort de Christ au

moyen de cette observance. La deuxième : elle insiste sur l'instant présent de la célébration, par laquelle Christ les rencontre pour les nourrir et les affermir dans leur sanctification. La troisième : elle les tourne vers l'avenir, vers l'espoir certain de leur réunion avec Christ au ciel, où ils participeront aux noces de l'Agneau et de son épouse.

Dans l'espace sacré et le temps sacré, les chrétiens trouvent la présence du saint. Les obstacles visant à fermer l'accès au transcendant sont éliminés, et l'intervention du saint en vient à définir le présent. Lorsque nous érigeons des barrières pour empêcher ces interventions d'envahir notre âme, nous échangeons le saint contre le profane et nous privons tant Dieu de sa gloire que nous-mêmes de sa grâce.

*Soli Deo gloria.*

## PERMETTRE À LA SAINTÉTÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. Dans quelle situation avez-vous eu l'impression de traverser un passage, d'entrer dans un espace sacré ?
2. De quelles façons avez-vous recherché une porte donnant sur un espace saint ? Allez-vous dans un endroit précis – chez vous, dans votre église, dans la nature – pour vous sentir plus près de Dieu ?
3. Quels temps saints de votre vie vous rappelez-vous ?
4. Comment pouvez-vous cultiver le sens de la présence et de la sainteté de Dieu dans votre vie ?

# Notes

## **Chapitre 3**

1. Rudolf Otto, *Le Sacré*, Paris, Éditions Payot, 1969, p. 28.

## **Chapitre 4**

1. John Steinbeck, *Des souris et des hommes*, Paris, Gallimard, 1993, p. 30-31.
2. *Ibid.*, p. 164-165.
3. *Ibid.*, p. 186-187.
4. *Ibid.*, p. 189.

## **Chapitre 5**

1. Martin Luther, *Du Serf arbitre*, Paris, Éditions Gallimard, 2001, p. 64.
2. Roland Bainton, *Here I Stand*, Nashville, Abingdon, 1950, p. 15, traduction libre.
3. *Ibid.*, p. 30, traduction libre.
4. *Ibid.*, p. 64, traduction libre.
5. *Ibid.*, p. 139, traduction libre.



6. *Journal de l'unité des frères*, Locle, Maison de M. l'ancien Delachaux, 1856, p. 191-192.
7. Bainton, *Here I Stand*, p. 144, traduction libre.
8. *Œuvres de M. Michelet, second volume*, Bruxelles, Meline, Cans et Compagnie, 1840, p. 145-146.
9. Bainton, *Here I Stand*, p. 144, traduction libre.
10. *Ibid.*, p. 41, traduction libre.
11. *Ibid.*, p. 42, traduction libre.
12. *Ibid.*, p. 43, traduction libre.
13. Jean Wirth, « Le mythe du jeune Luther », dans *Journal des savants*, n° 3, 1979, p. 207-208.

### **Chapitre 8**

1. John Bunyan, *Le Voyage du Pèlerin*, Montréal, Éditions CLC, 1982, p. 90.

### **Chapitre 9**

1. Jonathan Edwards, *Entre les mains d'un Dieu en colère*, Chalon-sur-Saône, Europresse, 2014, cité sur < <https://www.leboncombat.fr/entre-les-mains-dun-dieu-en-col-re/> > (page consultée le 23 octobre 2019).
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

### **Chapitre 10**

1. Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, Aix-en-Provence/Charols, Kerygma/Excelsis, 2015, p. 23.

### **Chapitre 11**

1. Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, Collection Idées, n° 76, 1965, p. 23.

2. *Ibid.*, p. 25.
3. *Ibid.*, p. 25-26.
4. *Id.*, < <http://www.anthropomada.com/bibliotheque/Mircea-ELIADE-Espace-sacre-et-Temps-sacre.pdf> > (page consultée le 18 novembre 2019).





BIBLIOTHÈQUE LIGONIER

Ligonier Ministries est un ministère d'enseignement fondé par le D<sup>r</sup> R. C. Sproul. Il a pour but d'aider les chrétiens à connaître davantage leur foi, à mieux la comprendre, la vivre et la partager. Il diffuse des cours, des guides d'étude et du contenu multimédia sur leur site Web dans le but de proclamer, d'enseigner et de défendre la sainteté de Dieu.

Visitez notre site Web :

[fr.ligonier.org](http://fr.ligonier.org)

[facebook.com/ligonierfr](https://facebook.com/ligonierfr)



Publications Chrétienne est une maison d'édition évangélique qui publie et diffuse des livres pour aider l'Église dans sa mission parmi les francophones. Ses livres encouragent la croissance spirituelle en Jésus-Christ, en présentant la Parole de Dieu dans toute sa richesse, ainsi qu'en démontrant la pertinence du message de l'Évangile pour notre culture contemporaine.

Nos livres sont publiés sous six différentes marques éditoriales qui nous permettent d'accomplir notre mission :



La Rochelle



Nous tenons également un blogue qui offre des ressources gratuites dans le but d'encourager les chrétiens francophones du monde entier à approfondir leur relation avec Dieu et à rester centrés sur l'Évangile.



[reveniralevangile.com](http://reveniralevangile.com)

Procurez-vous nos livres en ligne ou dans la plupart des librairies chrétiennes.

[pubchret.org](http://pubchret.org) | [xl6.com](http://xl6.com) | [maisonbible.net](http://maisonbible.net) | [amazon](http://amazon)